HISTOIRE

POINT DE VUE

- *JEAN-PAUL II*
  Le pape qui a bouleversé le monde
- *PIE XII ET LES JUIFS*
  Un silence diplomatique
- *ALEXANDRE VI BORGIA*
  La mauvaise réputation
- *LA PAPESSE JEANNE*
  Souveraine pontife

IL Y A 50 ANS

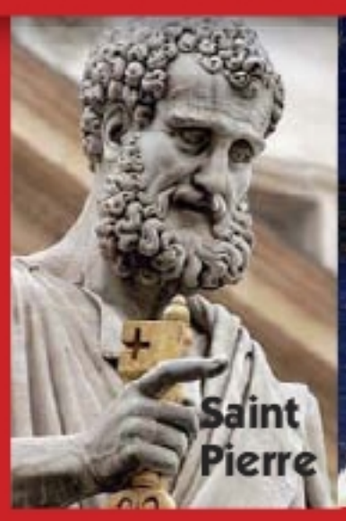
En ouvrant le concile Vatican II

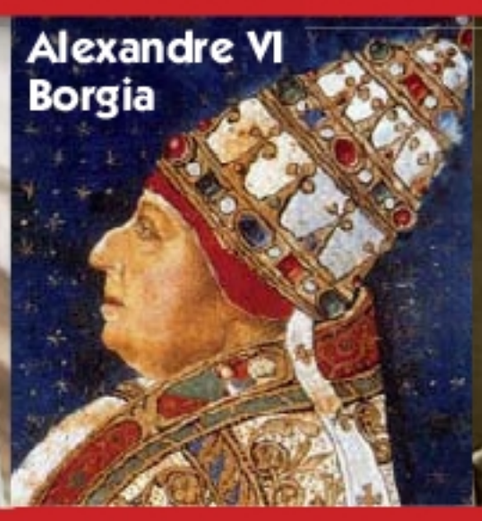
Jean XXIII

faisait entrer l'Église catholique dans la modernité

LES PAPES
Légendes & vérités

DE SAINT PIERRE À BENOÎT XVI


Saint Pierre


Alexandre VI Borgia

Léon XIII

Pie XII

Benoît XVI

POINT DE VUE HISTOIRE N° 13- SEPTEMBRE 2012 – 5,50 € FRANCE MÉTROPOLITAINE 5,50 € BELGIQUE / LUXEMBOURG 6 € SUISSE 9,50 FS CAN 9,75 $/CAN

EXPRESS ROULARTA
L 19324 - 13 - F: 5,50 € - RD

L'edmond
HÔTEL

Venez découvrir, l'ancienne demeure d'Edmond Rostand, l'immeuble du 19ème siècle a été entièrement rénové pour la création de ce boutique Hôtel 4* à la fois élégant, tendance, imaginatif et convivial.
Deux appartements avec des terrasses privées dominant Paris, 15 suites luxueuses dont plusieurs avec terrasses ou jardins sur cour intérieure et 6 chambres offrent à ce lieu une atmosphère unique.
Situé idéalement à deux pas du Parc Monceau, près des Champs Elysées et dans un quartier qui a su conserver son authenticité... l'Edmond offre tout pour se sentir comme à la « maison » avec les commerces et le charmant marché de Lewis aux alentours.

L'Edmond
22 avenue de Villiers 75017 Paris
01 44 01 09 40
www.edmond-hotel.com

Édit POINT DE VUE

La dynastie de Dieu

© AKG

Depuis près de deux mille ans, ils se succèdent sans discontinuer. Étrange dynastie où jamais le fils n'a hérité du père, même si certaines familles italiennes ont fourni plusieurs papes. Selon l'Évangile de saint Matthieu, le fondateur de la lignée, Simon-Pierre aurait été désigné par Jésus lui-même. Au cours des siècles, cette primauté sera souvent contestée, d'où une multitude de schismes et d'hérésies qui ont déchiré sans fin la « Tunique sans couture » du Crucifié. Successeur du prince des apôtres, vicaire de Jésus-Christ, Serviteur des serviteurs de Dieu, le pape est aussi *pontifex maximus* – littéralement « le plus grand bâtisseur de ponts ». Dans la Rome antique, ce titre désignait le plus haut prêtre de la religion païenne. C'est qu'au fil des siècles, jusqu'au concile Vatican II – inauguré voilà juste cinquante ans – et plus récemment avec l'action libératrice de Jean-Paul II, l'institution pontificale n'a jamais cessé de jeter des passerelles entre l'Histoire et l'éternité. ***Philippe Delorme***

« Portrait du pape Innocent X d'après Velázquez », par Francis Bacon (1953). L'artiste britannique réalisera une quarantaine de variations autour de ce thème. Il métamorphose ici le pontife en une sorte de condamné à mort, hurlant de douleur, dans une vision tragique de la destinée…

Quelle histoire POINT DE VUE

La reine Élisabeth II entre le comte Jacques Rogge, président du CIO, et Philip d'Édimbourg.

À droite : en 1976, la princesse Anne a participé aux JO de Montréal en concours complet. Ci-dessous : Albert et son bobsleigh à Calgary en 1988.

Ci-dessous : Constantin, médaillé à Rome en 1960.

William et Kate accueillent la flamme olympique à Buckingham

SOUS UN PARACHUTE aux couleurs de l'Union Jack, Élisabeth II, vêtue de rose, descend vers le stade olympique. En ce 27 juillet 2012, les JO de Londres débutent avec une pointe d'humour très British!

Que l'on se rassure, c'est un cascadeur qui interprétait le rôle de la reine. À 86 ans, Élisabeth II n'est certes plus en âge de sauter en parachute ! Peut-être aurait-elle pu le faire, en 1948, alors qu'elle n'était encore que princesse héritière, à l'occasion des précédents jeux Olympiques de Londres ? Pour la seconde fois, Élisabeth va applaudir à domicile la plus fantastique réunion d'athlètes de la planète. À la tribune d'honneur, Sa Majesté et son époux, le duc d'Édimbourg, ne sont pas les seuls «royaux». On y remarque le prince Charles et Camilla, Anne, William, Kate et Harry, Mary et Frederik de Danemark, Maxima et Willem-Alexander des Pays-Bas, Albert et Charlène de Monaco, Mette-Marit et Haakon de Norvège, Sophie et Pilar d'Espagne, le grand-duc Henri et la grande-duchesse Maria Teresa de Luxembourg, Constantin et Anne Marie de Grèce... Avec 28 000 figurants, une dizaine de tableaux et un budget de 34 millions d'euros, le spectacle d'ouverture sera à la hauteur de cette grande messe du sport international.

Dernier souverain de la dynastie Qing, **AIXINJUELUO PUYI** n'a régné que de 1906 à 1912. Après la proclamation de la République chinoise, l'empereur déchu restera reclus dans la Cité interdite. Ce dollar d'argent de 1923, orné du dragon et du phénix, symboles impériaux, a pu laisser croire – à tort – qu'il avait été frappé par l'atelier de Tientsin après son mariage avec **WAN RONG,** célébré en décembre 1922.

Double deuil pour l'Allemagne dynastique

BADE ET REUSS

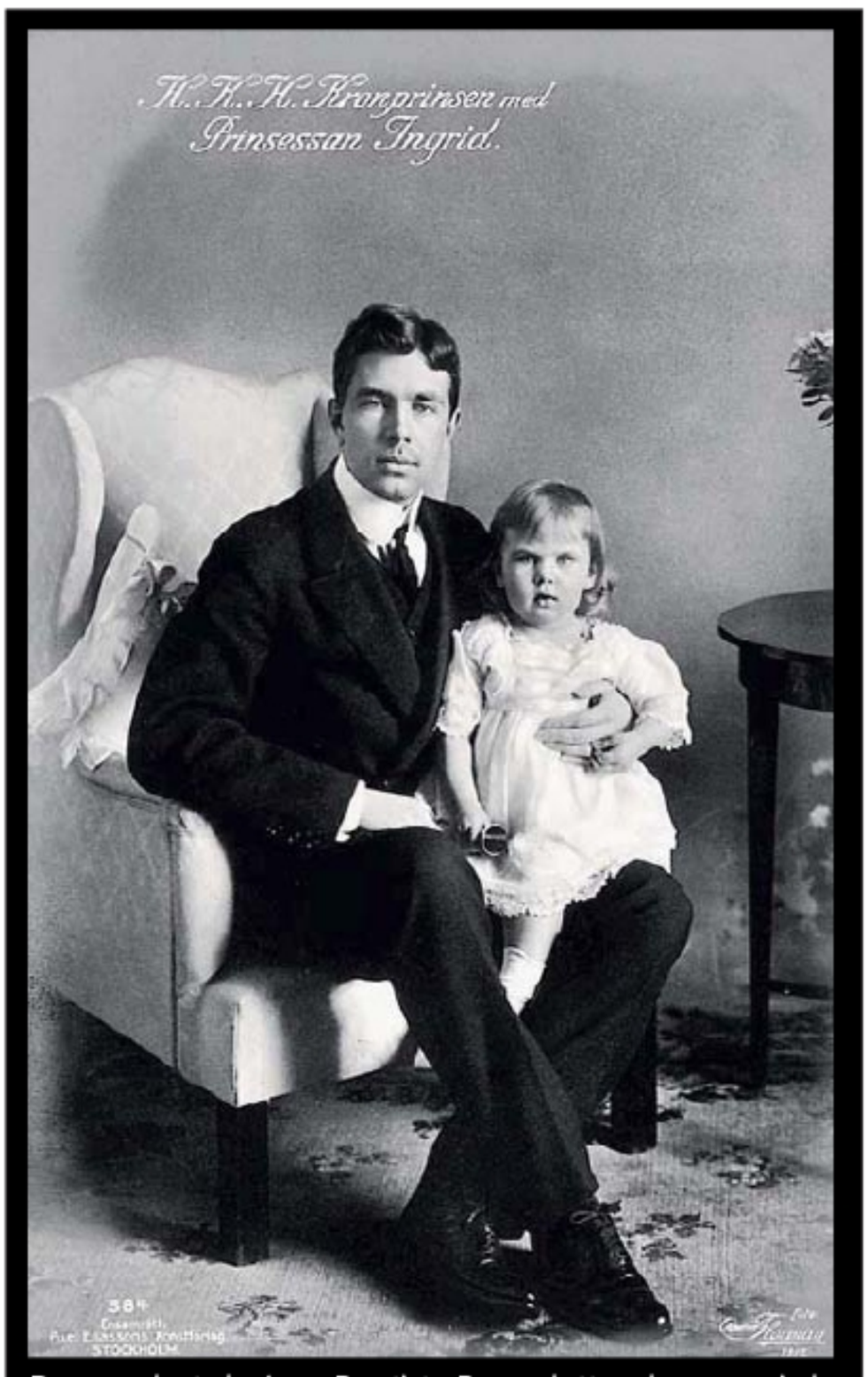
Deux anciennes familles régnantes allemandes viennent de perdre leur chef, à quelques semaines d'intervalle. Le premier disparu est Son Altesse Sérénissime le prince **HENRI IV REUSS,** mort le 20 juin à Ernstbrunn, à l'âge de 92 ans. Depuis le XII[e] siècle, tous les Reuss de sexe masculin se prénomment Heinrich – Henri – en l'honneur de l'empereur germanique Henri V! À chaque siècle, on remet les compteurs à zéro. Ainsi le nouveau prince Reuss est **HENRI XIV**, fils du précédent. Le 23 juillet, c'est le chef de la maison royale de Saxe, **MARIE-EMMANUEL, MARGRAVE DE MISNIE**, qui s'est éteint à 86 ans, à La Tour-de-Peilz, en Suisse. Opposant au nazisme, il avait failli être exécuté en 1944. Ruiné et exilé, il avait gagné par la suite sa vie comme peintre et graphiste.

Henri IV Reuss (1919-2012)

Marie-Emmanuel de Saxe (1926-2012)

OUI AU PRINCE ! C'est l'opinion que plus de 76 % de Liechtensteinois ont exprimé lors d'un référendum, le 1er juillet. Le souverain conservera donc son droit de veto législatif, y compris sur les décisions référendaires. Le prince Hans-Adam a salué « avec joie et reconnaissance » cette décision de « poursuivre le partenariat efficace et vieux de 300 ans entre le peuple et la maison princière. »

Vainqueur : Hans-Adam !



Descendant de Jean-Baptiste Bernadotte, devenu roi de Suède en 1818, **GUSTAVE VI-ADOLPHE** a vu le jour à Stockholm, il y a 130 ans, le 11 novembre 1882. Il épousera en 1905 la princesse Margaret de Grande-Bretagne. Après deux fils, le couple aura une fille, **INGRID,** née le 28 mars 1910, que l'on voit ici sur les genoux de son père. En 1935, la princesse Ingrid épousera le futur roi Frédéric IX de Danemark.

Les reconnaissez-vous ?

1

2

Préfacé par Jean de La Varende, « Enfants royaux d'aujourd'hui », publié à la Table Ronde en 1953, présentait la génération montante du Gotha, avec Charles en couverture. Soixante ans plus tard, ces «jeunes» sont aujourd'hui des seniors. Quelques-uns sont devenus rois, ou reines. D'autres sont demeurés des cadets. Mais saurez-vous les reconnaître en leurs vertes années ?

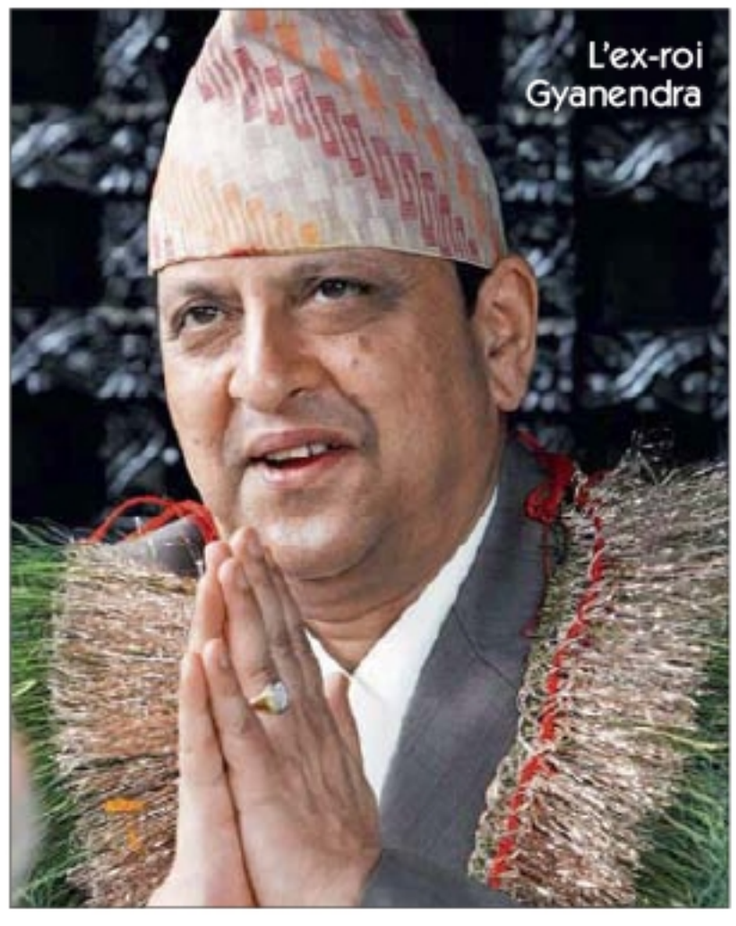
3

4

5

1. La princesse Anne de Grande-Bretagne. 2. Le futur roi Harald V de Norvège. 3. Le futur roi des Belges Albert II. 4. Margrethe, future reine de Danemark 5. La future reine Beatrix des Pays-Bas et sa sœur Irène.

Pour célébrer son 65e anniversaire, le 7 juillet dernier, le roi **GYANENDRA BIR BIKRAM SHAH DEV,** déchu du trône du Népal en 2008, avait convié ses partisans dans son palais de Nagarjuna, sa résidence proche de Katmandou. Dans une interview télévisée, l'ancien monarque a affirmé son souhait de remonter sur le trône. Dans cette éventualité, il n'aurait pas l'intention de jouer de nouveau un rôle politique, mais se contenterait d'une fonction cérémonielle. Il est vrai que la jeune république népalaise s'enfonce actuellement dans une crise politique inextricable...


L'ex-roi Gyanendra

© LANDOV/MAXPPP, EPA/MAXPPP(2), JULIO DONOSO/SYGMA/CORBIS, PRESS ASSOCIATION/ABACA, KEYSTONE, BINOD JOSHI/AP/SIPA, DR

Quelle histoire POINT DE VUE

À gauche, le Café de Paris à la Belle-Époque. Ci-contre, le prince de Galles, futur Édouard VII. Ci-dessous, le chef, Jean-Claude Brugel.

C'est **HENRY CHARPENTIER,** disciple du célèbre cuisiner Escoffier, qui a inventé les traditionnelles crêpes Suzette, par une belle journée de 1896. Cette recette a vu le jour au **CAFÉ DE PARIS,** à **MONTE-CARLO.** Le prince de Galles, grand séducteur devant l'Éternel, y dinaît un soir en galante compagnie. Au dessert, le chef, Henry Charpentier, aura l'idée de servir des crêpes au Grand Marnier et au jus d'orange. Mais les crêpes flambent malencontreusement. Il les sert quand même au futur roi Édouard VII, qui les trouve délicieuses et décide de les baptiser du prénom de sa jeune invitée… Suzette. Aujourd'hui encore, le chef du Café de Paris, **JEAN-CLAUDE BRUGEL,** propose ce délicieux dessert, sous les vitraux Belle Époque de sa brasserie 1900…

Pâte à crêpes

- 600 g de farine tamisée
- 150 g de sucre en poudre
- 300 g de beurre
- 10 oeufs
- 1,5 litre de lait
- 1 pincée de sel
- La parfumer avec de la liqueur de curaçao (écorce d'oranges amères) et jus de mandarine.

Tartiner les crêpes avec

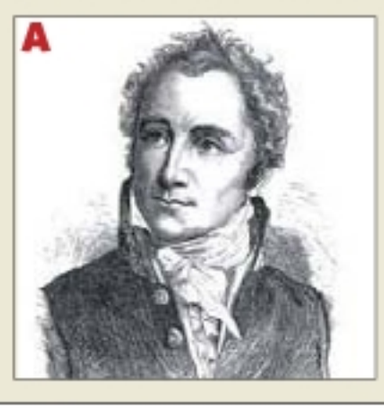
- 50 g de beurre en pommade
- 50 g de sucre en poudre
- 1 cuillerée de curaçao
- Jus de mandarine
- Zestes de mandarine
- Faire flamber le tout!

Café de Paris, place du Casino, Monaco. Tél. : 00 377 98 06 26 24. http://fr.montecarlosbm.com

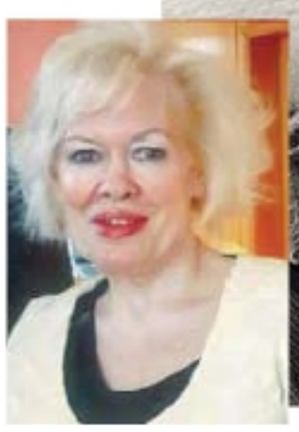
Un an et demi après le «mariage du siècle» avec **RAINIER III,** la princesse **GRACE** est sacrée par «Point de Vue Images du Monde», «Reine des fêtes de Monaco». Il y a 55 ans, le 22 novembre 1957, notre magazine ouvre sur ce portrait de Son Altesse Sérénissime en compagnie… d'un superbe braque de Weimar. Dans les pages intérieures, les envoyés spéciaux Colette Save et Maurice Zalewski font revivre les grands moments de la Saint-Rainier, la fête nationale monégasque célébrée le 19 novembre. Pour la circonstance, la petite princesse **CAROLINE,** neuf mois, est apparue au balcon du palais, en costume folkorique, dans les bras de sa maman, qui attend déjà un deuxième heureux événement. «Enfin, les voilà… on crie et on applaudit. Ils sourient, la prise d'armes commence.»

QU'ON LEUR RENDE LEUR PREMIER MINISTRE !

Sous le Premier Empire, il n'y avait pas de chef du gouvernement. Quant à Napoléon III, il n'en aura que dans sa phase libérale, en 1870. Mais la fonction était exercée de facto par certains conseillers du souverain. Et elle a eu des titulaires officiels durant la Restauration et la monarchie de Juillet. Sauriez-vous restituer aux monarques qui ont conduit les destinées de la France au cours du XIXe siècle le principal ministre qui correspond à chacun d'eux?

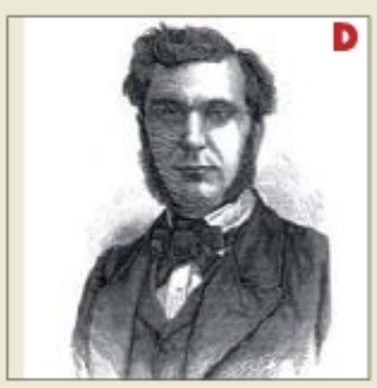


SON ALTESSE IMPÉRIALE NILUFER Sultane Djem est la nièce du prince Osman Bayezid, 44e chef de la dynastie ottomane. Durant plus de six siècles, sa famille a régné sur un empire qui, à son apogée, s'étendait du Yémen aux portes de Vienne. Elle nous présente son sultan favori, Abdülmecid Ier, dont elle descend en ligne directe…



Mon ancêtre préféré est mon arrière-arrière-grand-père, Sa Majesté Impériale Abdülmecid Ier, appelé le «sultan réformateur». Le 1er juillet 1839, son père, le sultan Mahmud II, meurt, et Abdülmecid lui succède. À 16 ans, celui-ci peut se prévaloir d'une connaissance de la langue française et d'une éducation soignée accordant une place égale aux arts et aux sciences. Il joue aussi admirablement du piano. Avant sa mort, le sultan Mahmud II avait fait préparer un texte annonçant des réformes. Ce texte est officiellement présenté le 3 novembre 1839 devant les plus hautes autorités. C'est le hatti-chérif – «charte impériale» – dit de Gulhané, la place près du palais de Topkapi où il a été promulgué. Il y est notamment annoncé que, désormais, tous les sujets de l'Empire ottoman sont égaux, sans distinction de religion ou de nationalité. Avant de mourir de la tuberculose, à 38 ans, le 25 juin 1861, Abdul-Medjid Ier aura le temps de conduire d'autres réformes: nouveau Code civil et criminel, création d'universités, rénovation de l'armée, de l'administration et des finances… Mais cette évolution ne fait pas le bonheur de tout le monde, en particulier des grandes puissances intéressées au démantèlement de l'Empire ottoman. La modernisation se heurtera à de nombreux obstacles. Et cet État qu'un diplomate russe appellera «l'homme malade de l'Europe» sera abandonné à des médecins plus attachés à bien le faire mourir qu'à lui redonner vigueur et prospérité! Sans parler des oulémas hostiles à tous ces changements parce qu'ils croyaient qu'ils allaient contre la religion musulmane.

Nilufer



1. Napoléon Ier (1769-1821) – (E) Joseph Fouché, duc d'Otrante (1759-1820).
2. Louis XVIII (1755-1824) – (C) Élie, duc Decazes (1780-1860).
3. Charles X (1757-1836) – (B) Jules prince de Polignac (1780-1847).
4. Louis-Philippe Ier (1773-1850) – (A) Casimir Perier (1777-1832).
5. Napoléon III (1808-1873) et (D) Émile Ollivier (1825-1913).

Éphéméride

2 septembre 1967 Un certain *«Paddy» Roy Bates,* ancien major de l'armée britannique et animateur de radio pirate, proclame l'indépendance d'une plate-forme militaire désaffectée, au large de l'estuaire de la Tamise. La nouvelle «principauté de Sealand» ne mesure que 550 m², mais «Son Altesse Royale le prince Roy» émet timbres et monnaies, distribuant des titres de lord et de baron…

6 septembre 1539 Par l'édit de Villers-Cotterêts, *François Ier* décrète que le latin cesse d'être la référence en matière de droit et d'administration. Dorénavant, «tous arrêts et toutes procédures [seront] prononcés, enregistrés et délivrés aux parties en langage maternel et non autrement.» Le roi signe là le véritable acte de naissance de la langue française.

1er octobre 1791 La première Constitution française entre en vigueur. *Louis XVI* a accepté de prêter «serment d'être fidèle à la Nation et à la loi». C'est la fin du régime absolu. Le roi de France et de Navarre par la grâce de Dieu cède la place au «roi des Français».

17 octobre 1958 Après une éclipse durant la période coloniale, l'empereur mossi, le *Mogho Naba Kougri,* tente d'instaurer une monarchie en Haute-Volta en assiégeant l'assemblée territoriale. L'armée française disperse la manifestation, infligeant un camouflet au chef coutumier.

4 novembre 1470 Naissance du futur *Édouard V.* Devenu roi à 13 ans, à la mort de son père, le jeune prince sera enfermé avec son frère cadet, par leur oncle *Richard III,* qui ne tarde pas à usurper le trône. La rumeur assure que celui-ci fera étouffer les deux enfants.

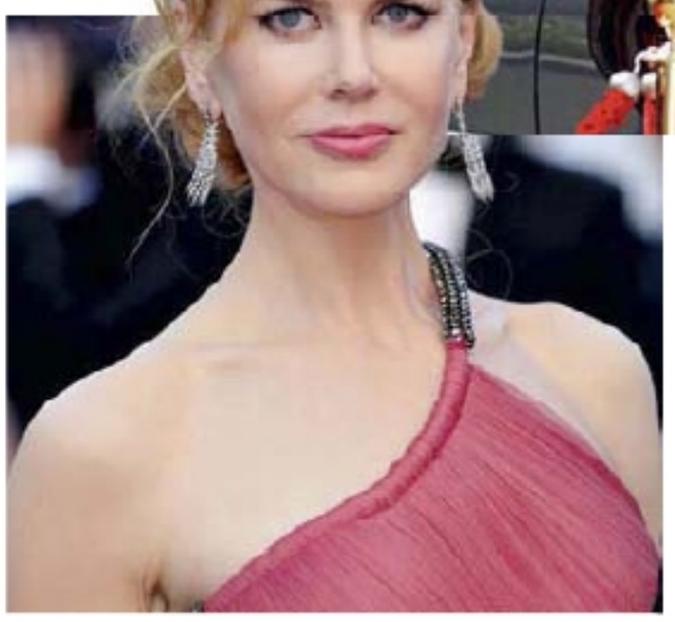
29 novembre 1922 L'égyptologue Howard Carter fait ouvrir le tombeau de *Toutankhamon,* inviolé depuis plus de trois millénaires. Une prétendue «malédiction» frappera les acteurs de cette découverte archéologique majeure…

LIRE *«365 jours d'histoire royale»,* par Philippe Delorme, Éditions L'Express-Point de Vue, 536 pages, 22 €.

© LANDOW/MAXPPP, EPA/MAXPPP(2), JULIO DONOSO/SYGMA/CORBIS, PRESS ASSOCIATION/ABACA, KEYSTONE, BINOD JOSHI/AP/SIPA, DR

Quelle histoire POINT DE VUE

Les biographies filmées de deux princesses du XXe siècle sont en chantier. Avec Naomi Watts pour Diana et Nicole Kidman pour Grace.



Simplement intitulé **DIANA,** un long métrage actuellement en tournage relatera les deux dernières années de la vie de la princesse de Galles, tragiquement disparue dans un accident de voiture à Paris, en 1997. Le film est réalisé par Oliver Hirschbiegel, auquel on doit déjà «La Chute» (de Hitler). Naomi Watts, dans le rôle-titre, apparaît bluffante de vérité. « Enthousiaste et honorée de jouer une femme remarquable, qui a eu un impact si profond et positif », l'actrice incarne Diana dans ses missions humanitaires, mais aussi à la recherche d'un bonheur personnel impossible. Pour sa part, Nicole Kidman a été choisie pour ressusciter **GRACE DE MONACO** dans le «biopic» – film biographique – qu'Olivier Dahan entame en septembre. Le scénario se concentre sur quelques mois de 1962, lors de la crise entre la principauté et la France, autour de son statut de paradis fiscal. Souvent comparée aux blondes hitchcockiennes, Nicole Kidman a semblé « la comédienne parfaite » aux yeux d'Olivier Dahan et du producteur Pierre-Ange Le Pogam. Sur les écrans en 2013…

NAPOLÉON III est le seul souverain français en exercice dont le portrait ait jamais figuré sur un timbre. Élu président de la IIe République par 74 % des suffrages en 1848, le neveu de Napoléon Ier prolonge son mandat à 10 ans, après le coup d'État du 2 décembre 1851. À partir du mois de septembre suivant, un timbre de 25 centimes couleur bleue (ci-dessus) à l'effigie du «prince président», gravé par Jean-Jacques Barre, remplace les trop républicaines Cérès. Un an plus tard, la dignité impériale ayant été restaurée par le sénatus-consulte du 7 décembre 1852, la mention « REPUB. FRANC » est remplacée par « EMPIRE FRANC ».

Alexandre de Belgique en six dates

1942 – 18 JUILLET *Naissance* au château de Laeken, à Bruxelles, d'*Alexandre Emmanuel Henri Albert Marie Léopold,* fils du roi des Belges Léopold III et de sa seconde épouse, Mary Lilian Baels, princesse de Réthy. À ce titre, il n'entre pas en ligne de succession au trône de Belgique.

1958 – 10 DECEMBRE Un an après l'opération à cœur ouvert d'Alexandre à Boston, sa mère, la princesse *Lilian* crée une fondation pour les enfants atteints de malformations cardio-vasculaires.

1991 – 14 MARS *Mariage* discret près de Londres, en Angleterre, avec *Léa Wolman,* une Belge divorcée de 39 ans, mère de deux enfants, dont Alexandre avait fait la connaissance cinq ans auparavant. Le couple vivra désormais dans une villa de Rhode-Saint-Genèse.

1998 – 4 SEPTEMBRE Après la *révélation* de son union par le magazine satirique «Pan», le prince pose pour la presse avec son épouse et organise un grand dîner au château de Corroy, auquel assiste son neveu le prince *Laurent.*

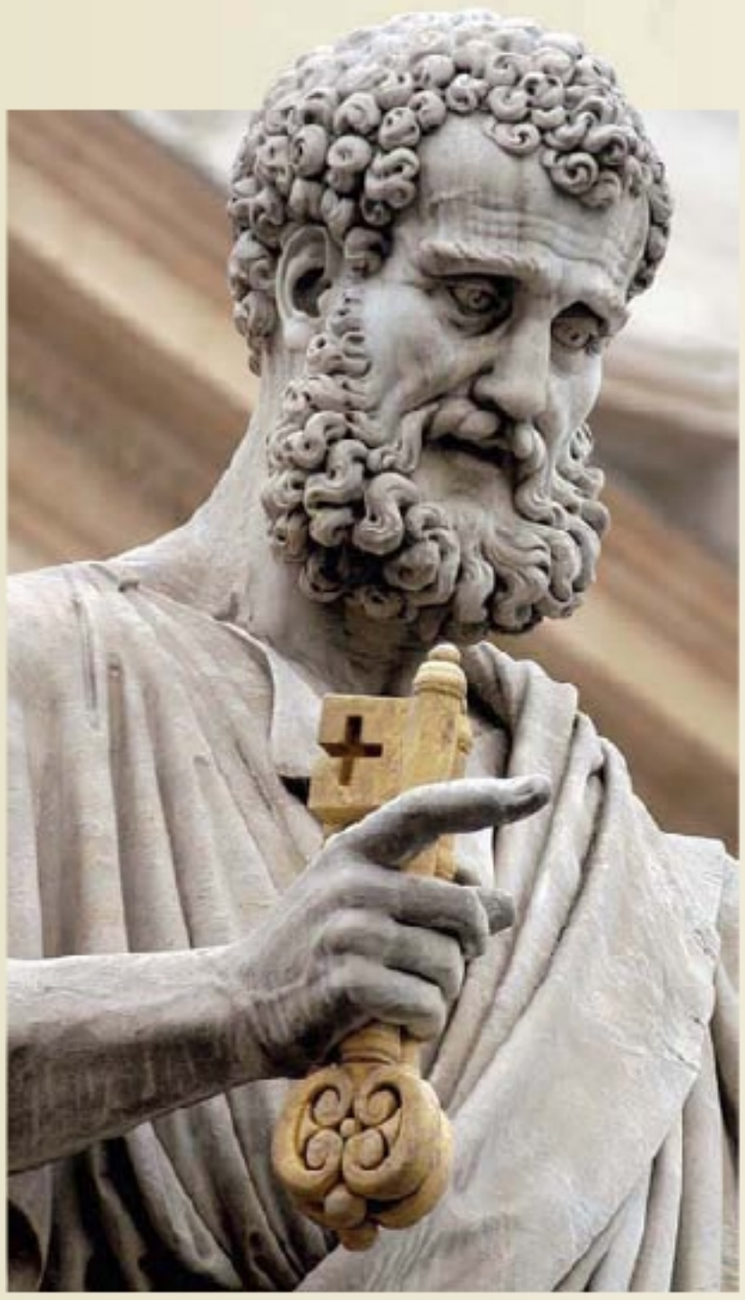
2009 – 29 NOVEMBRE *Décès* de ce « prince méconnu », à l'âge de 67 ans, des suites d'une embolie pulmonaire. Il sera enterré dans une chapelle de l'église *Notre-Dame de Laeken.*

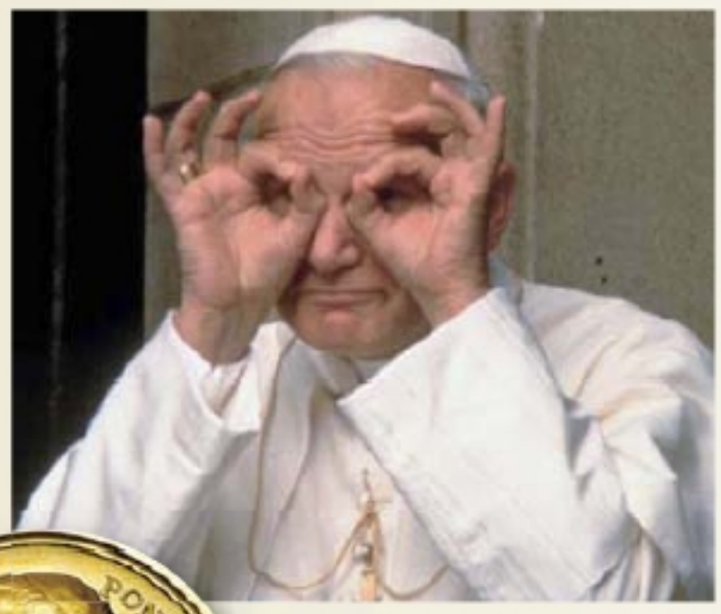
2010 – 29 NOVEMBRE En hommage à son mari, la princesse *Léa* inaugure une exposition à Waterloo, et publie un livre à sa mémoire: « Une année sans toi ».

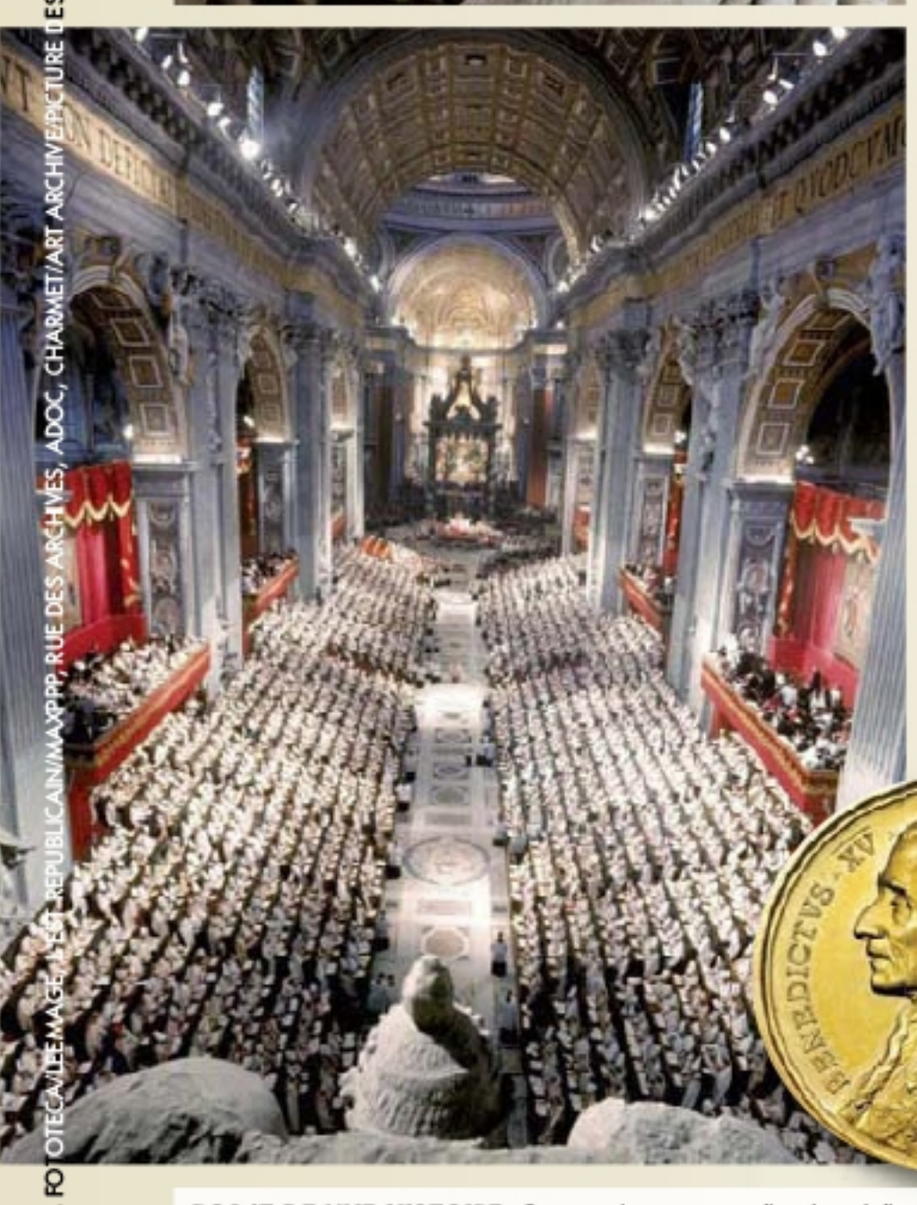
© DEPOILLY / ALPACA / ANDIA, MATIC/CROPIX/SIPA, DAVID ATLAN, DR

Sommaire

POINT DE VUE Histoire n° 13 Septembre 2012







1. Statue de saint Pierre au Vatican. 2. Sylvestre II, pontife de l'an mille. 3. Ouverture du concile Vatican II, le 11 octobre 1962. 4. Jean-Paul II, pape très médiatique. Médaille de Benoît XV.

4 **QUELLE HISTOIRE**
Le passé au présent

10 **JEAN XXIII**
Le père de Vatican II

14 **SAINT PIERRE**
Est-il enterré au Vatican ?

16 **ÉTATS DE L'ÉGLISE**
Dieu et César

20 **VICTOR, MILTIADE ET GÉLASE**
Trois Africains à Rome

22 **PAPESSE JEANNE**
Souveraine pontife

24 **SYLVESTRE II**
Saint ou sorcier ?

26 **GRAND SCHISME D'OCCIDENT**
La chrétienté déchirée

30 **ALEXANDRE VI BORGIA**
La mauvaise réputation

34 **NOBLESSE PONTIFICALE**
Les princes noirs

37 **SAINT MALACHIE**
Une curieuse prophétie

40 **DE PIE IX À LÉON XIII**
Du Syllabus au Ralliement

44 **BENOÎT XV**
Un pasteur dans la tempête

46 **PIE XII ET LES JUIFS**
Un silence diplomatique

49 **ARCHIVES SECRÈTES**
Dans les arcanes de l'humanité

52 **JEAN-PAUL II**
Le pape qui a bouleversé le monde

56 **BENOÎT XVI**
Le dernier conclave

58 **LIRE ET SORTIR**
L'actualité de l'histoire dans les musées, les librairies, les salles de concert…

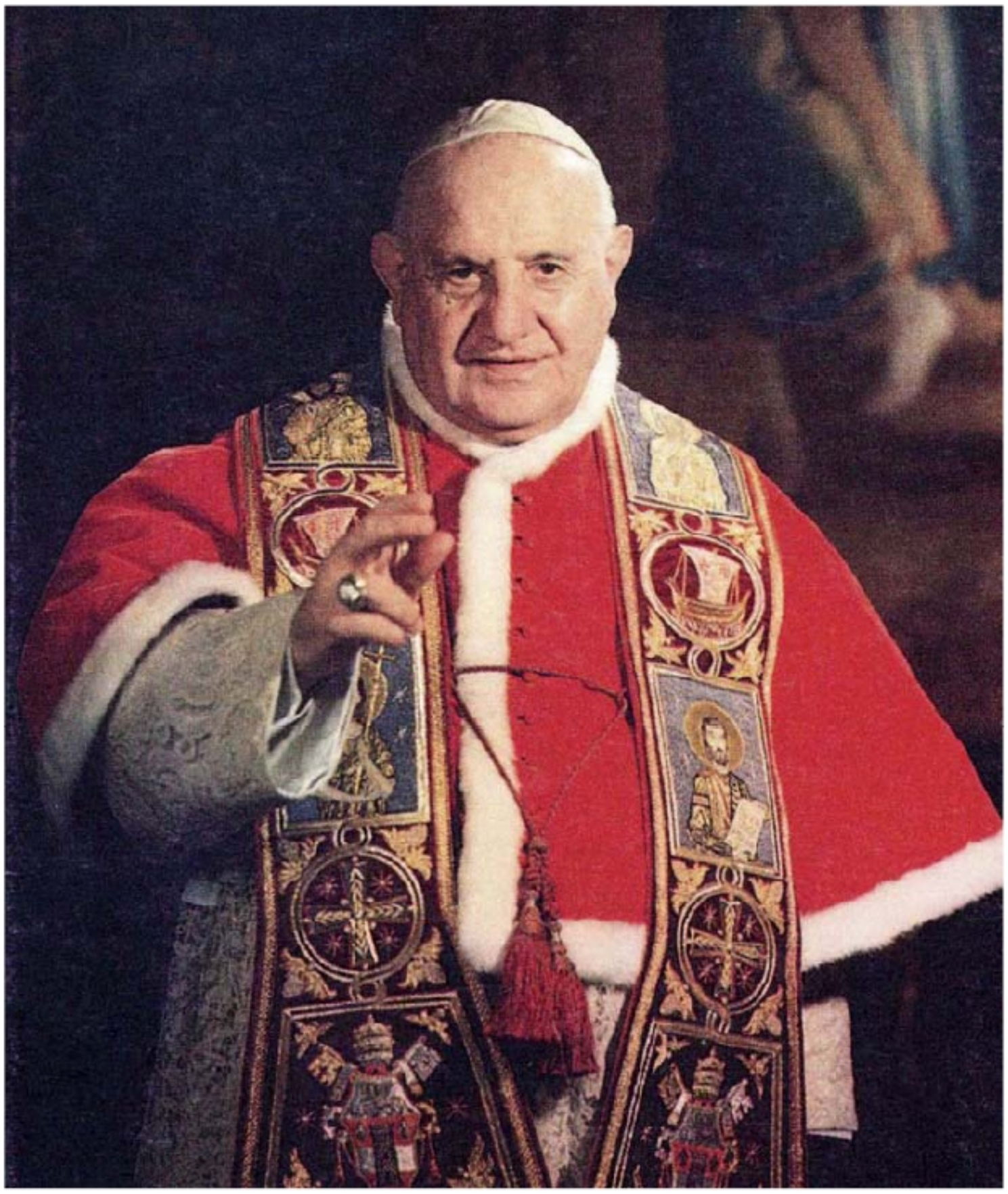
POINT DE VUE-HISTOIRE. Conception et coordination éditoriale : PHILIPPE DELORME. Iconographie : RAPHAËLE PETIT. Direction Artistique : LAURENT VASSAL. Maquette : FRANCINE WETZEL. Secrétariat de rédaction : MARIE-ODILE MAUCHAMP, DOMINIQUE NOBLECOURT, CAROLINE TIFFOU. Avec la collaboration de FRANÇOIS BILLAUT, XAVIER DE CHAMPSAVIN, YVES CHIRON, IVAN GOBRY, INÈS KHEIREDDINE, BERNARD LECOMTE, ANTOINE MICHELLAND, PIERRE MOLLIER, HENRI PIGAILLEM, JEAN SÉVILLIA, PAULINE SOMMELET. Publicité Express Roularta Services, 29, rue de Châteaudun, 75308 Paris, Cedex 09. Tél. : 01 75 55 17 84, ANNABEL DABARD (17 84), LAURE HUON (16 12). POINT DE VUE-HISTOIRE, 29, rue de Châteaudun, 75009 Paris. TÉL. : 01 75 55 17 00. FAX : 01 75 55 10 22. DIRECTEUR DÉLÉGUÉ Sébastien Loison. DIRECTRICE DE LA RÉDACTION **Colombe Pringle.** Société éditrice : GROUPE EXPRESS-ROULARTA, SA à Directoire et Conseil de surveillance au capital de 7 150 050 euros. Siège social : 29, rue de Châteaudun, 75009 Paris. CONSEIL D'ADMINISTRATION : **Rik De Nolf** (président), **Francis Balle** (vice-président), **Philippe Bidalon, Jean-Antoine Bouchez, Xavier Bouckaert, Monique Canto-Sperber, Brigitte Gauthier Darcet, Jan Staelens, Maxime de Jenlis, baron Hugo Vandamme.** PRÉSIDENT-DIRECTEUR GÉNÉRAL ET DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : **Rik De Nolf.** DIRECTEURS GÉNÉRAUX DÉLÉGUÉS : **Corinne Pitavy, Christophe Barbier.** Principal actionnaire : **Roularta Media France.** Imprimerie : Roularta Printing (Roulers, Belgique). Dépôt légal : 09-2012. Commission paritaire : 0216K90713. N° ISSN 2112-4728. Hormis les autorisations et exceptions prévues par les lois, règlements et conventions internationales et sauf autorisation préalable et écrite, toute reproduction totale ou partielle de tout ou partie du présent numéro est formellement interdite et, constituant une contrefaçon, fera l'objet de poursuites judiciaires.

PHOTOS DE COUVERTURE © CIOLEK/REPORTER/ROPI-REA, FOTOTECA/LEEMAGE, ET REPUBLICAN/MAXPPP, RUE DES ARCHIVES, ADOC, CHARMET/ART ARCHIVE/PICTURE DESK, LIVERANI / ANDIA

JEAN XXIII

Le père de Vatican II

Officiellement convoqué par la bulle d'indiction «Humanæ salutis», du 25 décembre 1961, le concile Vatican II sera ouvert le 11 octobre de l'année suivante. Dans son discours inaugural, Jean XXIII exhortera les évêques du monde entier, « résolument et sans crainte », à poursuivre « le chemin que l'Église parcourt depuis vingt siècles ».



Il y a un demi-siècle débutait le IIe concile œcuménique du Vatican, voulu par un pontife âgé, dont on avait cru qu'il ne serait qu'un pape de transition. En réalité, c'est grâce à Angelo Giuseppe Roncalli, devenu Jean XXIII, que l'Église romaine s'ouvrira au monde moderne et à la culture contemporaine. Même si lui-même ne verra pas l'achèvement de son œuvre… Par **Bernard Lecomte**

© KEYSTONE, FOTOTECA/LEEMAGE

Ci-dessous : Jean XXIII présidant une des sessions du concile. Il mourra le 3 juin 1963, avant la fin des travaux. Membre de la commission centrale du concile, le cardinal Montini sera élu pour lui succéder. Sous le nom de Paul VI, il mènera à bien l'entreprise ambitieuse de renouveau amorcée par son prédécesseur, jusqu'à la clôture de Vatican II, le 8 décembre 1965 (page de droite en haut). En bas, de gauche à droite : Jean XXIII signe la convocation du concile ; le cardinal Roncalli, alors nonce apostolique...

ROME, LE DIMANCHE 25 JANVIER 1959. Le pape Jean XXIII clôture la traditionnelle Semaine de prière pour l'unité des chrétiens, à la basilique Saint-Paul-hors-les-Murs. Après la cérémonie, le souverain pontife réunit au premier étage, dans la salle du chapitre des moines bénédictins, les dix-sept cardinaux présents. Lesquels ne savent pas que le ciel va leur tomber sur la tête : « Vénérables frères et chers fils… »

Jean XXIII a été élu 90 jours plus tôt. Rien ne laisse à penser que cette courte allocution va prendre place dans l'Histoire. Pourtant, les représentants du Sacré Collège lèvent les yeux, incrédules, lorsque le « bon pape Jean » annonce – non sans avouer un « tremblement d'émotion » – trois décisions majeures : la mise à jour du code de droit canon, un synode pour le diocèse de Rome et… un concile œcuménique pour l'Église universelle. Un concile ! Une assemblée réunissant tous les évêques du monde, comme en 1870 lors du concile précédent, le XIXe en dix-neuf siècles de chrétienté : le concile dit « du Vatican ». Mais pour quoi faire ? L'objectif du pape, à la fois simplissime et très ambitieux, est, « dans cette époque de rénovation », de « clarifier la pensée, resserrer l'unité religieuse, raviver la ferveur chrétienne ». Un mot résume le tout, un mot italien qui fera florès : l'Église doit faire son *aggiornamento* – sa « mise à jour ».

Le vieux pape confiera plus tard à son secrétaire, Loris Capovilla, qu'il a été déconcerté par la « stupeur » qui saisit les cardinaux. Il s'attendait à être entouré, félicité par eux, peut-être critiqué. Son discours, au contraire, est salué par un silence pesant. Pas un mot, pas un applaudissement. Les cardinaux restent bouche bée. Ils comprennent vite qu'il ne s'agit pas là d'un vœu pieux, d'une aimable invitation à la réflexion, mais d'une vraie décision aux conséquences incalculables.

Qui pouvait s'attendre à une initiative aussi sensationnelle de la part d'Angelo Roncalli, personnage si peu exceptionnel ? Fils d'un simple paysan italien de Bergame, devenu diplomate par hasard, longtemps en poste à Istanbul, nommé par Pie XII nonce apostolique à Paris dans les années d'après-guerre, le patriarche de Venise a été élu au siège de saint Pierre un peu par défaut, à l'âge de 77 ans, en octobre 1958, pour succéder au « grand pape » Pie XII. Pour les observateurs, comme pour ses pairs, il est considéré comme un « pape de transition ». Le brave Jean XXIII sera tout sauf un révolutionnaire !

C'est pourtant lui qui provoque l'événement le plus important de l'histoire de l'Église contemporaine. La nouvelle fait le tour du monde en quelques heures. Elle va susciter une avalanche de réactions, parfois très positives, notamment en Europe du Nord, en Allemagne, au Canada, en France. À Paris, le journal *La Croix* titre le lendemain : « Un geste de tranquille audace. » Curieusement, plus on descend dans la hiérarchie ecclésiale et plus on est enthousiaste. Dans certaines congrégations religieuses, chez les laïcs engagés, chez les intellectuels, dans les mouvements d'action catholique, on souhaiterait tant que l'Église se modernise !

L'OBJECTIF DU PAPE EST DE « CLARIFIER LA PENSÉE, RESSERRER L'UNITÉ RELIGIEUSE, RAVIVER LA FERVEUR CHRÉTIENNE ».

PAUL VI, le sauveur du concile

Jean XXIII meurt le lundi 3 juin 1963, jour de la Pentecôte. Que va-t-il advenir du concile ? Les 2500 évêques se sont séparés à la fin de la première session, en décembre 1962, dans un climat de grande incertitude. Trop de débats ont été lancés, trop de thèmes ont été abordés, l'entreprise est au bord de l'enlisement et de la confusion. Seul le cardinal Giovanni Battista Montini, ancien bras droit de Pie XII devenu archevêque de Milan, maîtrise encore ce grand forum conciliaire qui doit reprendre ses travaux à l'automne. C'est lui que le conclave désigne, le 22 juin, pour piloter la barque de Pierre… et le concile Vatican II. Il va lui donner son calendrier et sa cohérence jusqu'à sa clôture, le 8 décembre 1965.

À Rome, en revanche, c'est la perplexité qui domine. On chercherait en vain, aujourd'hui, la réaction de *L'Osservatore Romano*. Le journal officiel du Saint-Siège n'a pas publié l'intervention de Jean XXIII à Saint-Paul-hors-les-Murs, se contentant d'un communiqué de 23 lignes, ampoulé et laconique, de la secrétairerie d'État. Ni le lendemain, ni dans les jours qui suivent, le quotidien du Vatican ne fait mention du futur concile. Même discrétion dans la très influente revue *Civiltà Cattolica*, fleuron de la Compagnie de Jésus, qui fait l'impasse sur le texte du pape, et ne consacrera au concile, pendant toute l'année 1959, qu'une simple « revue de presse » dans son numéro d'avril! Même à propos du volet « œcuménique » du projet de Jean XXIII, qui paraîtra plus tard si évident, et qui provoque aussitôt un grand intérêt chez nombre de responsables protestants et orthodoxes, la Curie fait le gros dos. Du côté de la Sacrée Congrégation du Saint-Office, bastion de la résistance, on s'emploie même à enfermer la formidable intuition du pape dans un étroit corset de bureaucratie et de dogmatisme. Le théologien Yves Congar, fin observateur, note dans son *Journal du concile*: « On a l'impression qu'à Rome toute une équipe s'applique à saboter le projet du pape! »

Jean XXIII suit tout cela de près. Il n'est pas aveugle. Il est immédiatement alerté quand « quelque manœuvre mesquine se trame dans son dos », comme dit son ami le cardinal Franz König. Il voit se dessiner, de plus en plus clairement, le clivage entre les partisans de l'adaptation de l'Église au monde moderne et les tenants du conservatisme, lesquels rédigent les « schémas » provisoires en y biffant avec constance toute innovation suspecte. Le pape répète cependant, sur tous les tons, qu'il est optimiste et qu'il a confiance – il est bien le seul. Au fil des procédures préparatoires, on voit bien que le sommet de l'Église s'est divisé en deux camps, dont un, regroupé autour de la Curie, est hostile à tout changement.

Le 19 juin 1962, Jean XXIII suit avec inquiétude l'affrontement dramatique qui oppose, dans le cadre de la commission centrale, les deux porteurs de schémas radicalement incompatibles sur le sujet de la liberté religieuse : les cardinaux Ottaviani et Bea, s'invectivant debout, comme dans un parlement! Jean XXIII entend ne pas peser sur les débats conciliaires. Mais il voit bien que le concile risque fort d'être une assemblée docile sans autre fonction que d'entériner tout ce que la Curie aura doctement programmé.

Un fait nouveau, intime, va changer la donne. Le 23 septembre 1962, Jean XXIII termine sa retraite spirituelle dans l'oratoire de la tour Saint-Jean, à deux pas du palais apostolique, quand son médecin personnel demande à le voir. Dans le plus grand secret, le vieux pontife a fait procéder à quelques analyses médicales. Le résultat de ces tests est sans appel. Atteint d'un cancer de l'estomac et de la prostate, il est condamné à brève échéance. Il ne verra pas la fin du concile. Il n'a plus rien à perdre. Le pape Roncalli s'assoit alors à sa table de travail, au troisième étage du palais apostolique, et commence à rédiger le discours qu'il prononcera le 11 octobre, jour de l'inauguration du concile dans la basilique Saint-Pierre. D'une traite. Sans aide, sans notes. Et sans collaborateur, sauf un abbé qui assure la traduction du texte en latin. C'est « avec la farine de son propre sac », comme il dit, que Jean XXIII explique que le concile doit permettre à l'Église de « se consacrer résolument et sans crainte à l'œuvre que réclame notre époque ». Il fustige les « prophètes de malheur » et affirme que l'Église « préfère recourir au remède de la miséricorde plutôt que brandir les armes de la sévérité »!

Délibérément, *il papa buono* – « le bon pape Jean » – fait céder toutes les digues érigées pendant des mois par les conservateurs de la Curie, et projette résolument les catholiques dans l'avenir. Ce jour-là, c'est l'Église tout entière qui bascule dans l'inconnu… ●

Journaliste et écrivain, **Bernard Lecomte** est auteur des *Derniers secrets du Vatican*, Perrin, 332 p., 21,50 €.

© KEYSTONE, SVB/RUE DES ARCHIVES, KNA-BILD/CERIC, ROGER-VIOLLET

SAINT PIERRE

Est-il enterré au Vatican ?

« Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église. » Cette phrase du Christ fonde la primauté de Rome sur les catholiques du monde entier. Mais, en réalité, l'apôtre Simon-Pierre a-t-il été le premier évêque de la Ville éternelle ? Par **Philippe Delorme**

**Ci-dessous : le tombeau de saint Pierre, dans la crypte de la basilique, sous le maître-autel. Il se situerait à l'emplacement exact du cimetière antique où aurait été enterré le Prince des apôtres.
Page de gauche : la statue monumentale de saint Pierre, en bas de l'escalier de la basilique, y a été placée sous le pontificat de Pie IX, en 1847.**

À PEINE ÉLU PAPE par le conclave, en juin 1939, Eugenio Pacelli – devenu le pape Pie XII – est confronté à une grave décision. Doit-il donner l'ordre de procéder à des fouilles archéologiques dans la basilique Saint-Pierre, au risque de remettre en cause l'une des plus anciennes traditions de l'Église, fondement de la primauté pontificale? Quelques jours auparavant, des ouvriers, en creusant une fosse dans la crypte de la basilique pour y enterrer le défunt Pie XI, ont en effet découvert une curieuse cavité remplie de gravats. Juste au-dessous de l'emplacement où, depuis des temps immémoriaux, les fidèles viennent vénérer la sépulture du prince des apôtres.

Finalement, Pie XII décide d'entreprendre des recherches, qui vont durer plus de dix ans. Alors que la Seconde Guerre mondiale déchaîne sa fureur, un quarteron de savants continue de creuser avec précautions dans les caves du Vatican. La paix revient sur une Europe dévastée. À Rome, les Américains succèdent aux Allemands. La tâche souterraine se poursuit, avec une lenteur désespérante. Il faudra attendre janvier 1952 pour qu'enfin un volumineux rapport, tiré à 1 500 exemplaires, jette un peu de lumière sur cette ténébreuse question.

Qu'y apprend-on ? Que la basilique a été édifiée sur un cimetière antique. Les archéologues ont déblayé une double rangée de mausolées, parfaitement alignés sous l'axe de la nef actuelle. Or, au milieu de cette nécropole, un espace quadrangulaire, délimité par un mur rouge datant du règne de Marc Aurèle, semble avoir été scrupuleusement respecté. Plus étrange encore, cette « zone sacrée » se situe à l'aplomb de la « Confession de saint Pierre », l'emplacement exact, entouré d'une balustrade, où la tradition place les reliques de l'apôtre…

A-t-on retrouvé le tombeau de saint Pierre? De nombreux érudits chrétiens vont répondre oui. N'a-t-on pas exhumé, dissimulés dans une niche du fameux « mur rouge », quelques ossements ayant appartenu à un homme âgé, conservés dans un tissu de couleur pourpre, brodé de fil d'or? Plus convaincant encore : un graffiti en lettres grecques, tracé à proximité, semble signifier « Pierre est ici ». C'est pourquoi, en 1968, après bien des hésitations, le pape Paul VI annoncera officiellement la découverte des « restes de saint Pierre, qui sont dignes de notre dévotion et de notre vénération ».

De leur côté, les adversaires les plus irréductibles de la thèse catholique vont jusqu'à nier que Simon, le pêcheur galiléen que Jésus a surnommé Kephas – c'est-à-dire « Rocher » ou « Pierre » –, se soit rendu à Rome ! Le Nouveau Testament, en effet, ne l'affirme pas de manière explicite. Il faut attendre la seconde moitié du IIe siècle pour que des textes témoignent nettement de la présence et du martyre du Prince des apôtres dans la Ville éternelle, près de la colline vaticane. Des auteurs postérieurs, dont Tertullien, préciseront que Pierre a été mis à mort avec Paul, au cours d'une grande persécution – en 64 ou 67 –, dans le cirque de Néron, tout proche.

Par respect pour la mémoire de son divin maître, l'humble disciple du Christ aurait demandé à être crucifié la tête en bas. Pieuse légende? Réalité historique ? Nul ne saurait l'affirmer avec certitude. Certains spécialistes, plus conciliants, admettent la réalité de ce martyre. Toutefois, ils nient que les premiers chrétiens aient été en mesure de recueillir ses restes. En général, rappellent-ils, les cadavres des suppliciés étaient brûlés ou jetés dans le Tibre. Pourtant, dès le IVe siècle, l'empereur Constantin fait édifier une basilique au Vatican, là où l'on suppose que reposent les cendres de saint Pierre. Les grandes invasions ne parviendront pas à éteindre cette conviction indéracinable. Dès la fin du VIe siècle, les pèlerins ont coutume de déposer des bandelettes de tissu sur le tombeau de l'apôtre.

Et lorsque à la Renaissance la vieille basilique sera remplacée par le pompeux chef-d'œuvre de Bramante et de Michel-Ange que nous admirons encore, l'architecte prendra grand soin de rétablir le maître-autel à sa place originelle, désignée par l'antique tradition… ●

À LIRE, **Secrets historiques et Grandes Énigmes,** par Philippe Delorme et François Billaut, L'Express Poche, 347 p., 7 €.

© PHOTOPQR/L'EST REPUBLICAIN/MAXPPP, MARIO PONTA/CRIC

Cette fresque du XIIIe siècle, à la basilique des Quatre-Saints-Couronnés, à Rome, imagine Constantin le Grand offrant la tiare impériale au pape Sylvestre Ier. Une scène sans fondement historique. Ci-dessous : le premier empereur chrétien n'a jamais partagé son pouvoir (marbre du musée du Capitole).

ÉTATS DE L'ÉGLISE

Dieu et César

Au VIIIe siècle, pour légitimer la création d'un État dont il deviendra le souverain, le pape Étienne II s'appuie sur la « Donation de Constantin ». Ce document, un faux en écriture, va offrir aux pontifes romains un règne de mille ans sur tout le centre de l'Italie.

Par **François Billaut**

LE SACRE DE PÉPIN LE BREF et de ses fils, Carloman et Charlemagne, en échange d'un domaine qui mettra Étienne II à l'abri des agressions militaires… Le 14 avril 754, à Quierzy, dans le sud de la Champagne, l'usurpateur carolingien et le pape s'entendent. Le premier se voit confirmer le titre de « roi des Francs et patrice romain » par le saint-père. En retour, il chasse les envahisseurs lombards de Rome et de l'exarchat de Ravenne, terres d'Empire, qu'il offre au pontife assorties de la Corse, de la Sardaigne et de la Sicile. Tout le monde y trouve son compte, hormis le basileus Constantin V, à Constantinople, qui ne l'entend pas de cette oreille…

L'empereur d'Orient, toutefois, à trop à faire avec son turbulent voisin le calife de Damas pour se lancer à la reconquête de l'Italie. D'autant que le pape « légitime » son coup d'État en exhumant des archives vaticanes un legs impérial, daté de l'an 315. Dans cette *Donation de Constantin*, l'empereur Constantin Ier le Grand reconnaît au pape Sylvestre Ier, qui vient de « le guérir de la lèpre », la primauté de l'évêque de Rome sur tous les patriarches d'Orient, et il lui concède la pleine propriété du palais impérial du Latran et de sa basilique, des églises de Saint-Pierre et Saint-Paul-hors-les-Murs, les insignes impériaux et la souveraineté sur Rome, l'Italie et toutes les provinces occidentales.

Vingt ans plus tard, Charlemagne confirme l'autorité du pape Adrien Ier sur Rome et ses environs. Le nouveau roi des Francs y gagne, en l'an 800, la qualité « ressuscitée » d'empereur romain d'Occident. La *Donation de Constantin*, exhibée par des générations de papes, sert désormais à revendiquer la propriété du « Patrimoine de saint Pierre ». Seulement, le précieux manuscrit « fondateur de droit » est… un faux ! De premières critiques, soulevées par Manuel Ier Comnène, circulent dès le XIIe siècle. Si l'empereur byzantin peut être suspecté de parti pris, ce ne peut être le cas du moine franciscain Guillaume d'Ockham, le Guillaume de Baskerville du roman *Le Nom de la rose* d'Umberto Eco. Ce savant théologien met lui aussi en doute l'authenticité du document, dont Lorenzo Valla prouvera le caractère frauduleux, et apocryphe, en 1440.

La souveraineté des papes, directe ou déléguée, s'étend à cette époque sur les provinces de Campanie, de Sicile, de Toscane, de Sabine, de la marche d'Ancône et de Spolète. À ce domaine, il convient d'ajouter les principautés de Bénévent, Castro et Pontecorvo, dans le sud de l'Italie,

ainsi que la cité d'Avignon et le comtat Venaissin, aux confins du royaume de France. Pape martial et conquérant, Jules II Della Rovere s'empare de la Romagne, au XVIe siècle. Il fait reconnaitre les droits de la papauté sur Parme et Plaisance, dont le pape Paul III Farnèse « dispose », une trentaine d'années plus tard, pour créer un duché en faveur de son fils Pier Luigi. Ses descendants directs y régneront désormais sans partage.

Régulièrement secoués par les ambitions rivales des empereurs germaniques et des rois de France, les États pontificaux subsistent avec quelques aléas jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. En 1797, après l'invasion de Rome par les armées de Bonaparte, Pie VI est contraint de céder ses possessions françaises – Avignon et le comtat – à la République française. Le maréchal Berthier proclame la « République romaine » dans le Ville éternelle en 1798 où le pape, « souverain temporel », est déposé. Celui-ci s'éteindra l'année suivante en captivité à Valence. Son successeur, Pie VII, momentanément restauré sur son trône par le roi de Naples, est à son tour détrôné par Napoléon Bonaparte, qu'il vient pourtant de couronner « Napoléon Ier, empereur des Français ». En 1809, les États pontificaux sont finalement intégrés à l'Empire français pour devenir les départements du Tibre et du Trasimène.

En 1815, au Congrès de Vienne, le Saint-Siège récupère son territoire pour quatre décennies. Mais sous l'administration réactionnaire des papes successifs les troubles se multiplient partout dans le pays. En 1849,

© AISA/LEEMAGE, FINEARTIMAGES/LEEMAGE

EN 1870, LE PAPE PIE IX SE DÉCLARE PRISONNIER DU ROI D'ITALIE.

LUI ET SES SUCCESSEURS NE QUITTERONT PLUS LE VATICAN PENDANT PRÈS DE SOIXANTE ANS.

Le 11 février 1929, les accords du Latran, signés entre le cardinal Gasparri et Mussolini, mettent fin au conflit qui opposait, depuis soixante ans, l'Italie et le Saint-Siège. Pie XI retrouve la pleine souveraineté sur les 44 hectares de la Cité du Vatican.

© LUISA RICCIARINI/LEEMAGE, BAV/CPP/CIRIC

une Assemblé constituante réunie à Rome proclame la république. Pie IX, réfugié chez le roi de Naples, à Gaète, remontera sur son trône l'année suivante, grâce au soutien d'un autre Bonaparte, Napoléon III, le neveu du premier. Pour peu de temps. Le Risorgimento, l'unification de la péninsule italienne en un seul État, commence sous l'égide du roi de Sardaigne.

En 1859, les provinces du nord, Romagne, Ombrie et Marches, sont annexées. Deux ans plus tard, à Turin, le royaume d'Italie est proclamé. Seule la présence des troupes impériales françaises empêchent encore les armées de Victor-Emmanuel de Savoie d'envahir Rome et les derniers vestiges des États pontificaux. La guerre franco-prussienne va régler le « problème ». Le pouvoir « temporel » du pape ne survit pas plus de seize jours à la chute du Second Empire. Le 20 septembre 1870, les soldats du roi d'Italie entrent dans Rome par une brèche ouverte à la porte Pia. Pie IX s'enferme dans la Cité du Vatican, où il se déclare « prisonnier » et, pour faire bonne mesure, il excommunie le roi Victor-Emmanuel II, ses descendants et toute la maison de Savoie.

Ni le souverain pontife, ni ses successeurs ne quitteront plus l'enclave pendant les soixante années à venir. La « Question romaine » perdurera jusqu'au pontificat de Pie XI, cinq papes plus tard. Les accords du Latran, signés en 1929 entre le Saint-Siège et Mussolini, rendent enfin au pape la souveraineté absolue sur la basilique et la place Saint-Pierre, le palais du Vatican et ses jardins clos de murs, au cœur de Rome. Un État lilliputien, le plus petit du monde avec à peine 44 hectares, mais qui confère au pontife romain le statut de chef d'État et « l'indépendance absolue, visible et une souveraineté indiscutable, même dans le domaine international ». ●

ABONNEZ-VOUS À HISTOIRE POINT DE VUE

N°9

N°10

N°11

N°12

1 AN 4 Nos

pour **17 €** seulement !

L'Histoire en majesté

Au long des siècles, les rois et les empereurs, les reines et les princes ont écrit, avec sang et passion, les pages les plus flamboyantes de notre passé. Dynasties célèbres, souverains assassinés, mystères et couronnes : retrouvez tous les trois mois les mille et une facettes de l'Histoire. Tant il est vrai que la réalité est souvent plus palpitante que le meilleur des romans !

Vous pouvez commander les numéros déjà parus sur : wwww.pointdevue.fr

BULLETIN D'ABONNEMENT

AG14215

HSHI112

Merci de bien vouloir nous retourner ce bulletin accompagné de votre règlement à l'adresse suivante :
Point de Vue - Service Abonnements - 17, Route des Boulangers 78926 Yvelines cedex 9

OUI, je profite de votre offre exceptionnelle pour m'abonner.

❑ **1 an** à Point de Vue Histoire (4 nos) **17 €** au lieu de ~~22 €~~.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

_____

Code Postal : |_|_|_|_|_| Ville : _____

E. mail : _____

@ _____

Ci-joint mon règlement par :

❒ Chèque à l'ordre de Groupe Express-Roularta

❒ Carte bancaire

N° : |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_| Clé* |_|_|_|

Expire fin : |_|_| |_|_|

Date et signature obligatoires :

|_|_| |_|_| |_|_|

* Les 3 derniers chiffres figurant au dos de votre carte bancaire (pour sécuriser votre paiement).

Offre valable jusqu'au 31.12.2012 pour un premier abonnement en France Métropolitaine. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à POINT DE VUE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ❒.

GROUPE EXPRESS-ROULARTA SA AU CAPITAL DE 47 150 040 € - SIÈGE SOCIAL : 29, RUE DE CHÂTEAUDUN - 75308 PARIS CEDEX 09 - RCS 552 018 681 PARIS

À droite : le pape Gélase Ier, dans une représentation imaginaire, très postérieure à son règne. En médaillon (de haut en bas) : Victor Ier et Miltiade. Tous trois, qualifiés d'Africains, étaient originaires du Maghreb actuel, ancienne terre de la chrétienté avant la conquête islamique.

VICTOR, MILTIADE ET GÉLASE

Trois Africains à Rome

Si en 2005 un Allemand a remplacé un Polonais sur le trône pontifical, la majorité des successeurs de saint Pierre étaient italiens. Mais trois d'entre eux sont qualifiés d'Africains. Ils ont régné dans l'Antiquité, à une époque où ce terme n'avait pas le même sens qu'aujourd'hui. Par **Ivan Gobry**

TROIS PAPES ont été originaires d'Afrique. À l'époque, ce terme ne désignait pas le continent qui s'étend des côtes de la Méditerranée au cap de Bonne-Espérance. L'Afrique subsaharienne n'avait pas encore été explorée. Dans l'Antiquité, l'Afrique, province de l'Empire romain, comprenait une partie de l'Algérie, de la Tunisie et de la Libye, et avait pour capitale Carthage. Jusqu'au Moyen Âge, un Africain n'était donc pas un homme noir mais, comme plus tard un Maure ou un Barbaresque, un habitant du Maghreb.

Dès la fin du IIe siècle, en 189 précisément, un clerc africain est élu pape pour succéder à saint Éleuthère comme évêque de Rome. C'est le pape Victor Ier. Il est le premier à écrire en latin, ses prédécesseurs ayant employé la langue grecque, alors d'un usage courant dans l'Empire. Durant son pontificat, deux mesures importantes seront prises : la fixation de la date de Pâques pour l'ensemble de la chrétienté et la doctrine selon laquelle le baptême est valide quel que soit son exécutant.

Le deuxième pape africain est saint Melchiade, ou Miltiade, pontife prestigieux que saint Augustin qualifie de « véritable père des chrétiens ». Élu en 311, il prélude à un événement capital de l'histoire de l'Église : la fin des persécutions et la reconnaissance officielle de la religion chrétienne par le pouvoir impérial. C'est en effet en 312 que Constantin, après avoir écrasé son concurrent Maxence au pont Milvius, devient le seul empereur de Rome. L'année suivante, il publie l'édit de Milan, qui accorde la liberté de culte aux chrétiens.

Le troisième, enfin, est Gélase Ier, qui sera pape de 492 à 496. Pontificat court mais très important, qui mériterait une plus longue notice. Né à Rome, il était le fils d'un immigré berbère. De son temps surviendront des événements d'une importance capitale pour le sort de l'Italie. En 476, Odoacre, souverain des Hérules, avait pris Rome, déposé le dernier empereur d'Occident, Romulus Augustule, et s'était proclamé roi d'Italie. Théodoric, chef prestigieux des Ostrogoths, passe à son tour les Alpes en 493, vainc et tue Odoacre, et s'empare de son titre royal. Pressé d'accepter le fait accompli, le pape Gélase refuse, considérant qu'il ne lui incombe pas de cautionner les coups d'État et les assassinats politiques. Il justifie son refus par une lettre célèbre qui traite de la double autorité : le pouvoir spirituel, exercé par le pape, et le pouvoir temporel, exercé par le monarque. ●

Professeur émérite de l'université de Reims et de l'Institut catholique de Paris, **Ivan Gobry** est médiéviste et spécialiste de l'histoire de l'Église. On lui doit un *Dictionnaire des papes*, Pygmalion, 534 p., 30,50 €.

© DEA/AMBROSIANA/LEEMAGE, FOTOTECA/LEEMAGE, BRIDGEMAN.

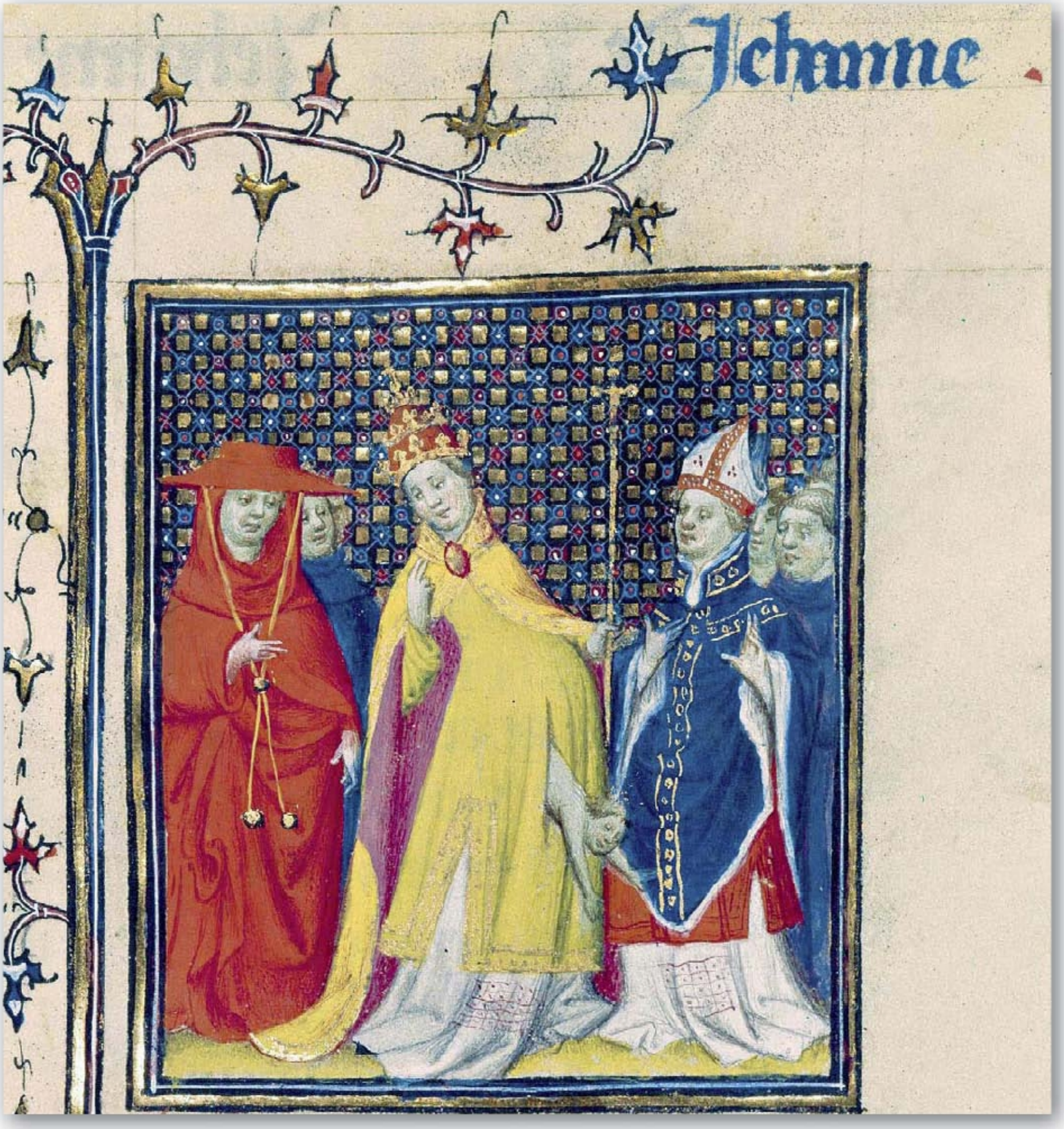
UNIVERSALISME

Évêques noirs

Contrairement à une idée reçue, le christianisme a toujours considéré les Africains noirs comme des êtres humains à part entière, dotés d'une âme. Dès le Ier siècle, il est rapporté dans les Actes des apôtres que Philippe, l'un des disciples du Christ, a baptisé l'eunuque de la reine Candace, rencontré sur la route de Jérusalem à Gaza. Dès les débuts de l'évangélisation, il y aura d'ailleurs des évêques autochtones au Soudan et en Éthiopie. Mais le premier Noir canonisé par l'Église romaine sera saint Benoît le Maure, ou Benoît de San Fratello. Fils d'un esclave d'origine yoruba ou éthiopienne, il naît près de Messine, en 1526. Affranchi par son maître, il devient berger, puis moine au sein d'une communauté dont il sera élu supérieur. Mort en 1589, il sera choisi comme patron de Palerme par le Sénat de la cité en 1602, puis sera canonisé par Benoît XIV en 1743. Quant au premier évêque noir, il s'agit de Henrique, fils du roi du Congo Mvemba Nzinga, lui-même converti au catholicisme et baptisé sous le prénom d'Afonso. Henrique avait été envoyé faire ses études au Portugal. Il assiste au concile de Latran. En 1518, le pape Léon X lui confère le siège épiscopal, *in partibus*, d'Utique. Il exercera également les fonctions d'auxiliaire de l'évêque de Funchal. Ce n'est que quatre siècles plus tard, en 1956, que Dieudonné Yougbaré est installé à la tête du diocèse de Koupéla, situé aujourd'hui au Burkina Faso. Avant son élection, Benoît XVI avait déclaré que la désignation d'un pape africain « serait un signe positif pour toute la chrétienté ». Celui-ci pourrait être le cardinal nigérian Francis Arinze, ancien préfet de la Congrégation pour le culte divin, l'un des *papabili* les plus crédibles… **PH. D.**

PAPESSE JEANNE

Souveraine pontife



Cette miniature médiévale des « Dames de renom », de Boccace, illustre l'épisode de la papesse Jeanne enfantant en public. Cette femme légendaire deviendra un arcane du tarot de Marseille, la Papesse, symbole de l'étude et de la force mentale. En bas, la chaise curule (ici sur une monnaie romaine) est sans doute l'un des éléments du mythe.

Vers le milieu du IXe siècle, Jean l'Anglois, une femme travestie en moine, serait devenue pape sous le nom de Jean VIII. Quelques mois après son élection, la « papesse » aurait été démasquée en accouchant au beau milieu d'une procession. Une belle légende. Par **Pierre Armand**

« À LÉON IV SUCCÉDA une femme, Jeanne, pendant deux ans, cinq mois et quatre jours. » Dans son *Chronicon* – Histoire universelle – achevé en 1082, le moine irlandais Marianus Scotus rapporte l'aventure extraordinaire de la papesse Jeanne. Un peu plus de deux siècles auparavant, le peuple romain aurait élu au trône de saint Pierre un notaire de la curie du nom de Johannes Anglicus, ou Jean l'Anglois. Mais après quelques mois d'un pontificat édifiant, ce 106e pape de l'Église universelle, loué par tous pour sa sagesse et son érudition, se serait révélé être… une papesse!

Jean l'Anglois serait « née » Anna ou Agnès, une trentaine d'années auparavant près de Mayence, fille du chanoine d'Ingelheim et de son épouse Gudrun « la Belle Saxonne ». En ces temps où les interdits pèsent sur son sexe, la fillette est contrainte de se cacher, même de son père, pour apprendre à lire. Puis l'adolescente décide de s'enfuir. Et c'est sous le couvert d'une robe de bure qu'elle se serait fait admettre comme moine au sein de la prestigieuse abbaye de Fulda.

Dans la chronique plus tardive de Martin de Troppau – le dominicain ne peut imaginer Jeanne que licencieuse –, la jeune fille part avec son amant pour Athènes, où elle étudie le grec et la philosophie. Puis elle séjourne en Angleterre et en France, où elle suit l'enseignement religieux des écoles cathédrales de Rochester et de Paris. Devenu « docteur », Jean l'Anglois arrive finalement à Rome, où ses talents lui valent une ascension fulgurante. Scribe et notaire, elle est très vite élevée au rang de cardinal par le pape Léon IV, avant de coiffer à son tour la tiare sous le nom de Jean VIII. Les cardinaux se laissent prendre à la supercherie et personne dans la Ville éternelle ne doute de la nature du saint-père. Ou presque…

Car Jeanne, après une vie vouée à la prière et à l'étude, succombe à « la nourriture trop délicate » et au confort du palais apostolique. La femme voluptueuse s'éveille et cède aux avances d'un nommé Gérold, commandant de la garde pontificale. Certains auteurs lui préfèrent l'ambassadeur Lambert de Saxe. L'un ou l'autre… Quelques mois plus tard, au beau milieu d'une procession entre le Capitole et le Latran, la papesse, prise de contractions, accouche sur le pavé. Les fidèles romains, furieux d'avoir été trompés, lapident l'usurpatrice et « le fruit de son péché ».

Une statue de « femme à l'enfant » de la Via dei Querceti, détruite sur ordre de Pie V, aurait autrefois marqué le lieu du martyre. Elle portait l'inscription PPPPP, supposée signifier *Papa patrum partu papissa proditus*, en clair « le pape dénoncé papesse par la naissance ». La légende, colportée par l'Église, s'est nourrie au fil du temps de « preuves » nouvelles. Adam d'Usk détaille ainsi le rite de palpation intime auquel aurait dû se soumettre Innocent VII au jour du couronnement : « Un cardinal s'est assuré de la virilité du pape assis sur une chaise de porphyre au siège perforé. » Et le prélat de témoigner : « *Duos habet et bene pendentes* – Il en a deux et bien pendants! »

Au XIIIe siècle, l'histoire de Jeanne servira très officiellement au dominicain Jean de Mailly comme au franciscain Guillaume d'Ockham pour invalider les élections de

certains pontifes. Et jusqu'au XVe siècle, son existence sera considérée comme un fait historique. Quand Calvin s'empare de l'histoire de Jeanne pour contester la succession apostolique, l'Église finit toutefois par s'émouvoir. Mais Rome a bien du mal à réfuter un mythe si bien ancré. Il faudra toute l'impartialité du théologien calviniste David Blondel, dans son *Éclaircissement* de 1647, pour en venir à bout.

La vacance de quelques semaines entre la mort de Léon IV et l'élection de Benoît III, en juillet 855, ne laisse aucune place pour un autre règne. La « statue de Jeanne » était une œuvre antique représentant sans doute la déesse Anahita et son fils Mithra. Quant à la « chaise percée » du couronnement, ce n'est que le siège curule des Césars, symbole du pouvoir romain. Enfin, un pape Jean VIII a bien été élu en 872, lui aussi surnommé « la Papesse », mais pour de tout autres raisons… ●

© BNF, BRIDGEMAN, DR.

En 999, Sylvestre II monte sur le trône de saint Pierre. Mais ce premier pape français, trop savant pour son temps, sera suspecté de commerce avec le diable.

Par **Gabriel de Penchenade**

SYLVESTRE II

Saint ou sorcier ?

LA GRANDE PEUR de l'an mille

« Je vis un ange descendre du ciel avec la clé de l'abîme et une grande chaîne dans la main. Et il saisit le dragon, le serpent qui est le diable et le lia pour mille ans. Lorsque seront achevés les mille ans, Satan sera délivré de sa prison et il sortira pour égarer les nations. » Le Livre de l'Apocalypse de Jean aurait provoqué – à en croire Jules Michelet – la « grande peur de l'An Mil ». Les médiévistes actuels estiment, au contraire, que les « visions » de l'évangéliste n'ont pas inquiété au-delà d'un cercle restreint d'érudits. Encore ces derniers étaient-ils plus soucieux de savoir s'il fallait compter mille ans à partir de la naissance du Christ ou de sa mort. En 1000 ou en 1033 ? En l'absence de « fin du monde », les millénaristes ont dû patienter, sans plus de succès, jusqu'en 1999, 2000, 2003, puis 2006 et se résigner à attendre maintenant décembre 2012. Et pourquoi pas 2033 ?

Gerbert d'Aurillac, « moinillon » d'obscure naissance, devient le pape Sylvestre II à l'aube de l'an mille. Sa connaissance approfondie de sciences aussi « hermétiques » que les mathématiques et l'astronomie le font suspecter de commerce avec les puissances infernales (page de droite : Sylvestre rend hommage au diable, miniature de la fin du XIVe siècle).

SYLVESTRE II, le « pape de l'an mille » ! Un mage redoutable dont on prononce le nom en se signant. Les initiés murmurent que la puissance du pontife vient d'un précieux grimoire, *Le Livre des nombres,* subtilisé à son maître, l'alchimiste d'al-Mansour, émir de Cordoue. D'autres prétendent que le pape a reçu, aux Indes, l'enseignement des « Neuf Inconnus », une société secrète qui veille à la préservation de l'humanité. Il converse avec les oiseaux, dont il comprend et pratique le chant, et interprète le vol !

Pour les moins bienveillants, le pape use de sorcellerie pour asseoir sa puissance « et n'est parvenu au trône pontifical qu'avec le secours des démons » ! Il invoque une tête d'airain de son invention, animée par un « sortilège astronomique », pour prédire l'avenir. Réputation « sulfureuse » que rejettera le savant abbé Axinger, au XIXe siècle. Ce biographe évoque simplement un « pontife trop grand pour être compris par ceux qui mesurent tout à l'exiguïté de leur entendement ». Un homme bien trop savant en ces temps de ténèbres…

Le futur pape est né sous le nom de Gerbert, dans la première moitié du Xe siècle, en Aquitaine ou en Auvergne. À la mort de ses parents, probablement de modestes bergers, l'enfant est recueilli par les moines de Saint-Géraud d'Aurillac. Dès son entrée à l'école abbatiale, où il devient oblat – un étudiant destiné à la vie monacale –, Gerbert surprend par ses dispositions pour l'étude. Et très vite, ses maîtres ont épuisé leurs savoirs en grammaire, latin et théologie. Le père abbé décide alors de placer Gerbert sous la protection d'un illustre visiteur, Borrell, comte de Barcelone. Auprès des évêques des abbayes catalanes de Vich et de Ripoll, le moinillon va s'initier au *quadrivium* : arithmétique, géométrie, astronomie et musique. Et il découvre dans la bibliothèque de son maître les ouvrages des grands mathématiciens arabes de Cordoue. Quand il accompagne le comte Borrell à Rome, « Gerbert d'Aurillac », âgé d'une vingtaine d'années, impressionne le pape Jean XIII par son érudition.

Sur le conseil du saint-père, l'empereur germanique Othon Ier le nomme précepteur de son fils. L'irrésistible ascension du moine est entamée. Écolâtre de Reims, puis comte abbé de Bobbio, la plus puissante abbaye des Apennins, il devient le trait d'union incontournable entre l'empereur, le pape et Hugues Capet. Et c'est grâce à son entremise que le puissant duc des Francs devient le nouveau roi de France, en 987. Quatre ans plus tard, chargé d'éduquer Robert, le prince héritier, Gerbert reçoit en récompense l'archevêché de Reims. Le prélat entame ce qu'il nommera son « ascension des trois R ». À Reims, il est nommé archevêque de Ravenne, en 998, et se rapproche de Rome, la « Ville éternelle », où le pape Grégoire V s'éteint l'année suivante. Bénéficiant des soutiens inconditionnels de ses anciens élèves, Robert II, roi de France, et Othon II, empereur romain germanique, le petit moine d'Aurillac devient Sylvestre II, le 9 février 999, en souvenir de Sylvestre Ier, le grand pape de l'époque de Constantin.

Le pape de l'an mille, quant à lui, ne régnera que quatre années. Mais il aura un pontificat édifiant, où morale et politique ne feront qu'un, et dont la politique se fondera sur l'honnêteté et l'utilité. Sylvestre II règle les conflits entre souverains et multiplie les privilèges pour ceux qui étudient et enseignent, moines ou laïcs. Il envoie à Étienne de Hongrie, premier roi chrétien du pays, la « Sainte Couronne », qui demeure, aujourd'hui encore, un symbole national. Il encourage aussi l'essor d'une église nationale de Pologne, où il crée quatre diocèses, dont celui de Cracovie, évêché où officiera Jean-Paul II, pape de l'an 2000… ●

© TAL/RUE DES ARCHIVES, BNF

Déserté pendant les dernières années du règne de Grégoire XI, à partir de 1374, le palais d'Avignon, ci-contre, redevient avec Clément VII, en 1379, la résidence des pontifes « pro-Français » rivaux des « pro-Italiens » qui règnent à Rome.

GRAND SCHISME D'OCCIDENT

La chrétienté déchirée

Urbain VI, Boniface IX, Innocent VII et Grégoire XII à Rome, Clément VII et Benoît XIII à Avignon, Alexandre V et Jean XXIII à Pise… Dès la fin du XIVe siècle, des lignées rivales de papes s'affrontent. Par **François Billaut**

«NOUS AURONS UN PAPE ITALIEN!»
Depuis la mort de Grégoire XI, le 27 mars 1378, les pro-Français sont violemment pris à partie dans les rues de Rome. Les cardinaux sont prévenus : si un nouveau Français monte sur le trône de Pierre, le sang coulera ! Le 7 avril, jour de l'entrée en conclave, les dix-sept membres du Sacré Collège se préparent, résignés ! Don Pedro de Luna, cardinal d'Aragon, rédige son testament. Mgr Robert de Genève vérifie l'armure qu'il portera sous la robe. Quant à Bernard Lagier de Figeac, cardinal de Glandèves, il refuse de se séparer de son confesseur. Dès la clôture, les lois fondamentales sont violées : la foule force les portes du palais apostolique. Nouvelle émeute populaire le lendemain, 8 avril. Les membres du Sacré Collège, menacés de mort, élisent Bartolomeo Prignano l'archevêque de Bari. Au-dessus des toits du Vatican, une fumée blanche s'élève et l'on présente en toute hâte aux Romains leur pape italien, Urbain VI. Eu égard à la docte et pieuse réputation du prélat sexagénaire, les pères de l'Église pensent avoir agi pour le mieux. Mais la colombe du Saint-Esprit, ce jour-là, est restée au nid.

© PHOTONONSTOP/AFP

UN, DEUX, PUIS TROIS PAPES SE DISPUTENT LA CHRÉTIENTÉ

DANS LEURS « SIÈGES APOSTOLIQUES » RIVAUX DE ROME, DE PISE ET D'AVIGNON !

Dès les premières semaines de son élévation, le caractère tyrannique du nouveau saint-père heurte son entourage. Sans doute tente-t-il, conscient des vices de son élection, de neutraliser le Sacré Collège. Au mois de juin, las des brimades, les dix-sept cardinaux électeurs fuient Rome. Ils craignent pour leur vie et se réfugient dans le sud de l'Italie, sous la protection de la reine Jeanne de Naples. Dans un premier temps, ils somment Urbain d'abdiquer. En vain. En septembre, réunis en un nouveau conclave à Fondi, ils déclarent « anticanonique » la désignation contrainte de « l'antéchrist, démon, apostat » et procèdent à une nouvelle élection.

À la majorité des voix, moins l'abstention des trois prélats italiens, Orsini, Corsini et Borsano, le Sacré Collège élit Robert de Genève, qui prend le nom de Clément VII et réinstalle la papauté à Avignon. Urbain VI, désormais seul à Rome, nomme vingt-cinq nouveaux cardinaux. Le schisme est consommé. Les deux papes comptent leurs soutiens. L'Angleterre, le Danemark, l'empereur germanique, le Portugal et les princes d'Italie du Nord sont « urbanistes ». La France, Naples, la Sicile, l'Écosse, les royaumes d'Espagne, la Savoie et les princes du sud de l'Allemagne se déclarent « clémentins ». Même les saints s'en mêlent! Catherine de Sienne, la plus virulente, et Catherine de Suède soutiennent Rome. Vincent Ferrier, Colette de Corbie et Pierre de Luxembourg prêchent pour le pape d'Avignon.

À grand renfort de bulles, les « Très Saints Pères » s'excommunient, excommunient les peuples et les nations qui soutiennent leur rival. Bientôt, la chrétienté entière est excommuniée. Et Urbain VI, obsédé par la crainte d'une nouvelle trahison, sombre dans la folie. Il torture et exécute sept de ses cardinaux. Deux autres se réfugient à Avignon, où Clément s'empresse de les accueillir dans sa Curie. La mort du pontife romain, en 1389, laisse espérer une issue au schisme. Mais son collège, entaché de simonie, s'empresse de lui donner pour successeur Piero Tomacelli, sous le nom de Boniface IX.

À la mort de Clément VII, cinq ans plus tard, l'espoir renaît. Le nouveau pape avignonnais, le cardinal Pedro de Luna, devenu Benoît XIII, promet de mettre très vite un terme au conflit. Il dépêche alors un légat à Rome pour convenir d'une rencontre. Mais Boniface, quand il apprend que son rival va lui proposer leur double abdication, refuse. Son successeur, Grégoire XII, reprend les négociations. Officiellement au moins. Rendez-vous est pris à Savone le 1er novembre 1407. Mais le pape romain ne s'y présentera pas! Lassés, neuf de ses cardinaux font défection et retrouvent, à Pise, six de leurs pairs avignonnais. Les deux papes sont dés-

Urbain VI, en médaillon, pape contesté de Rome. En 1389, ses cardinaux lui donnent Boniface IX pour successeur. À la même époque, à Avignon, Benoît XIII, tableau du bas, succède à Clément VII. Il finira son pontificat dans la forteresse espagnole de Peniscola.

ormais sommés de se présenter devant la nouvelle assemblée. « Leurs Saintetés », outragées, refusent de répondre à l'injonction des rebelles. Déposés pour hérésie, ils sont remplacés, le 26 juin, par un nouvel élu, le cardinal Pierre Philargès qui prend le nom d'Alexandre V. Les chrétiens avaient deux papes. Ils doivent maintenant choisir entre trois ! Le nouveau pontife, à qui succède bientôt le cardinal Baldassare Cossa, sous le nom de Jean XXIII, reçoit l'obédience de la majeure partie des princes d'Europe.

Benoît XIII ne peut désormais plus compter que sur la fidélité de l'Aragon, de la Castille, de la Navarre et de l'Écosse. Quant à Grégoire XII, il devient « pape errant ». Mais l'Avignonnais et le Romain se rejoignent désormais sur un point : le pape de Pise, Jean XXIII, est un antipape ! Et comme pour leur donner raison, le concile réuni à Constance en 1414 commence par déposer Jean XXIII, celui-là même qui l'a convoqué ! La confusion est donc à son comble. Grégoire XII abdique. Et, finalement, seul Benoît XIII, cramponné à sa légitimité, résiste. Réfugié dans la forteresse de Peniscola, sous la protection du roi d'Aragon, le vieux pontife refuse de reconnaître Oddone Colonna, pape Martin V, élu par l'ensemble des trois collèges cardinalices de Rome, Pise et Avignon. En 1422, sentant ses forces décliner, il nomme cardinaux un ultime quarteron de fidèles. Et c'est convaincu de sa légitimité qu'il rend son âme à Dieu, à l'âge vénérable de 94 ans.

Son successeur, le prélat espagnol Gil Sánchez Muñoz, élu en avril 1423 par trois des quatre cardinaux de Peniscola, prend le nom de Clément VIII. Six ans plus tard, ce dernier finira par renoncer à une tiare si mal assurée… contre une simple mitre – mais bien réelle – d'évêque de Majorque. Le « Grand Schisme » aurait du s'arrêter là. C'était compter sans la résistance du seul cardinal absent au jour de l'élection. Jean Carrier, cardinal de Saint-Étienne-le-Rond, réfugié dans la vallée du Viaur, près de Rodez, procède seul à la désignation d'un modeste clerc du diocèse, Bertrand Garnier. À ce « Benoît XIV » – qui s'est toujours défendu de cet honneur – auraient succédé Pierre Tifane, alias « Benoît XV », de 1437 à 1470, puis Jean Langlade « Benoît XVI », de 1470 à 1499. Une lignée désormais devenue légendaire… ●

Antipapes

HABEMUS… PAPAS

Le titre de pape – qui signifie simplement « père » – n'a rien d'inhabituel pour les métropolites d'Orient. Sa Sainteté Chenouda III, pape des Coptes orthodoxes et patriarche d'Alexandrie, disparu en mars dernier, le portait légitimement. Mais d'autres « papes », plus contestables, pontifient de par le vaste monde !

Une lignée des papes de l'« Église rénovée du Christ » se perpétue à Québec depuis l'avènement de « Clément XV », en 1963. Né Michel Colin (1905-1974), cet ancien prêtre lorrain rendu à l'état laïc s'était autoproclamé pape par « révélation ! ». Mais cet étrange pontife, qui défendait l'« origine divine des extraterrestres » s'est laissé détrôner, quatre ans plus tard, par son « évêque » québéquois, Jean Grégoire de la Trinité, alias Gaston Tremblay (1928-2011). Devenu « Jean-Grégoire XVII », et « Père Fondateur des Apôtres de l'Amour infini », Tremblay a été inquiété par la justice pour sa propension à témoigner cet « océan d'amour » à ses jeunes fidèles.

En 2003, « Dieu retire la tiare » de sa tête pour la placer sur celle d'un ancien adepte, devenu « Léon XIV » nouveau pape et… roi de France. Et premier pontife Internet, consultable en ligne ! Un « Grégoire XVII » rival a connu une certaine notoriété, à la fin des années 1970, à Palmar de Troya, en Andalousie. Clemente Domínguez y Gómez (1946-2005), ancien comptable sacré évêque – sans validité –, par un ex-prélat vietnamien non moins illuminé, est devenu « pape de l'Église catholique palmarienne », à la suite d'une apparition de la Vierge. Après avoir excommunié son rival romain, Jean-Paul II, « Grégoire XVII » a fait construire une immense basilique où il a béatifié le caudillo Francisco Franco, premier saint dictateur ! Son successeur Manuel Alonso Corral, devenu « Pierre II » (photo ci-dessus), aurait dû être le dernier pape avant l'Apocalypse. Il avait même annoncé la naissance de l'Antéchrist, en 2000, à Bethléem ! Mais à sa mort, en 2011, la fin des temps se faisant toujours attendre, les palmariens se sont donnés un nouveau pontife, Ginés Hernández Martinez, l'actuel « Grégoire XVIII ». Une dizaine d'autres « Pierre II » prêchent dans le monde chrétien. Dont un sympathique Français, né en 1923, Maurice Archieri, ancien mécanicien automobile devenu « Vicaire du Christ »… en son pavillon des bords de Marne, au Perreux.

© BRITISH LIBRARY/AKG, COSTA/LEEMAGE, RICCIARINI/LEEMAGE, GALID/CIRIC, VALLEDOR/AGEFOTOSTOCK, DR

Sous Alexandre VI, Rome ne connaît « ni loi, ni divinité, mais l'or, la violence et l'empire de Vénus », écrira un témoin du temps. Les excès de la cour du pape Borgia ne feront qu'aggraver la crise au sein de l'Église et l'essor du protestantisme, même si lui-même se voulait un grand réformateur...

ALEXANDRE VI BORGIA

La mauvaise réputation

Issu d'une noble famille espagnole, – les Borja, puis Borgia –, Rodrigo Borgia, neveu du pape Calixte III, va devenir cardinal, puis souverain pontife, en 1492, sous le nom d'Alexandre VI. Ce qui ne l'empêchera pas d'avoir plusieurs enfants, et de multiplier les scandales, réels ou supposés. Entre vérité et calomnie… Par **Henri Pigaillem**

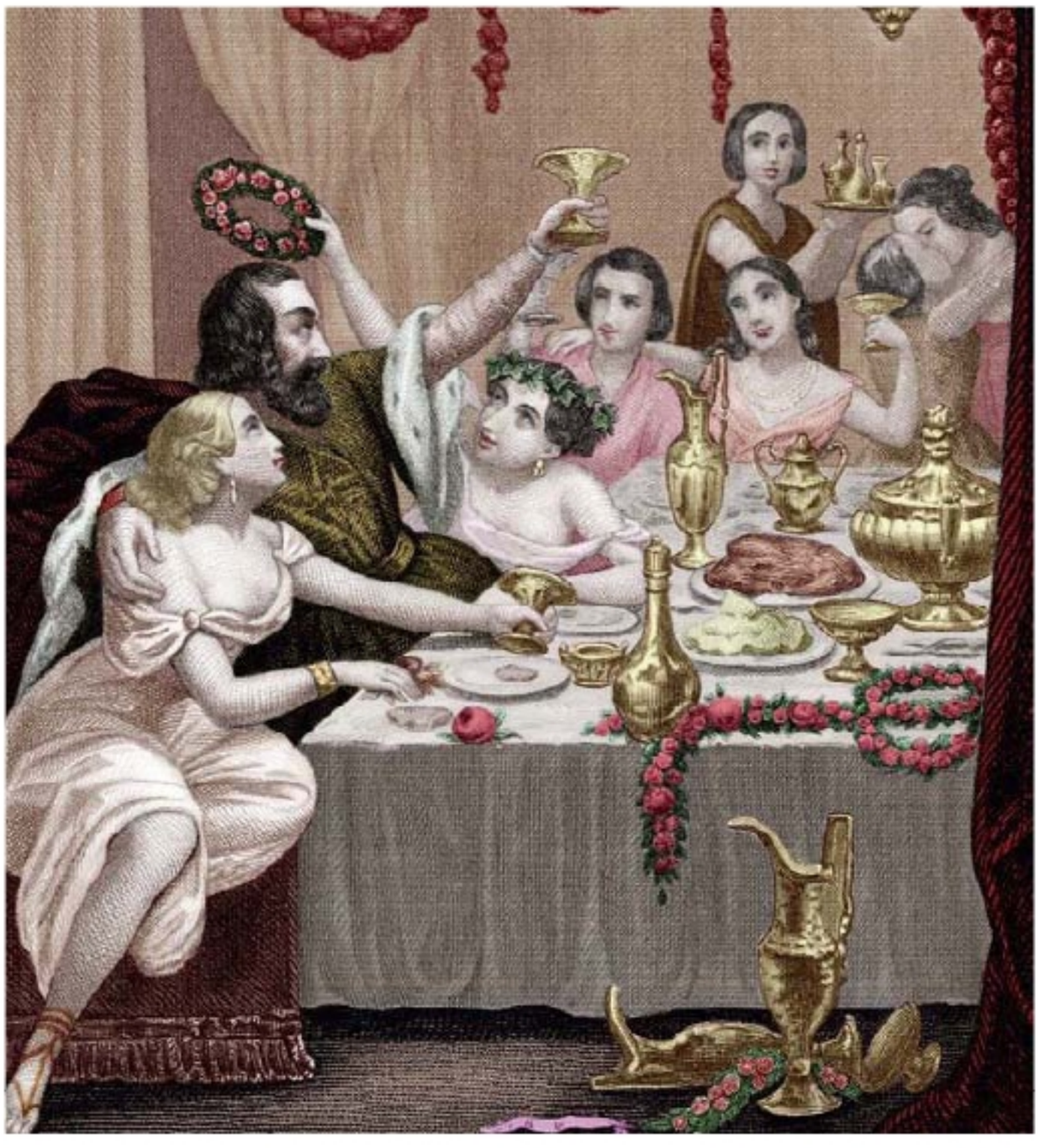
À LIRE LES TEXTES PUBLIÉS il y a cinq cents ans, le règne d'Alexandre VI Borgia ne serait qu'une époque de terreur et de concussion. Lui-même ne serait qu'un pape simoniaque, débauché et despote. Il n'est pas question de tout nier en bloc, mais il est juste de dire que l'on a accumulé contre lui trop de fables, de récits erronés, d'imputations des plus folles. Depuis le XIXe siècle, les biographes vengent heureusement peu à peu son nom à travers sa fille Lucrèce, que les chroniques comparaient à Messaline. Car en réhabilitant celle qui a été duchesse de Ferrare, ils le lavent des graves accusations d'inceste formulées contre lui, notamment par l'historien florentin Guichardin, ennemi mortel de la maison des Borgia. Lorsque Lucrèce accouche de son premier enfant, Alexandre VI prodigue à ce petit-fils des marques d'affection si touchantes qu'elles paraissent suspectes. Des bruits populaires, que Guichardin s'empresse de colporter dans ses narrations, font le reste, amplifiés par la haine des princes au service de la maison d'Aragon. Aujourd'hui, la vérité se donne encore du mal pour triompher.

De tels soupçons n'auraient peut-être jamais été émis si Alexandre VI ne s'était livré certaines nuits à la débauche. Car il est vrai qu'il n'était pas non plus un modèle de vertu! Il nous est parvenu une lettre de remontrances que le pape Pie II adresse en juin 1460 à Rodrigo Borgia qui n'est encore que cardinal. Ce document authentique fait allusion à une orgie organisée à Sienne, dans les jardins du cardinal Giovanni De Bichis: « Il fut interdit d'entrer aux maris, pères, frères, écrit Pie II, et autres parents qui avaient accompagné ces jeunes femmes, afin de vous laisser plus libres dans vos divertissements. Nous te laissons juger toi-même s'il t'est possible de courtiser les femmes sans abdiquer ta dignité. »

Le cérémoniaire d'Alexandre VI, Johannes

© RUE DES ARCHIVES

Au cours des siècles, la légende noire des Borgia va s'étoffer, donnant lieu à d'innombrables œuvres littéraires ou artistiques, comme ces deux gravures représentant Alexandre VI et ses favorites recueillant l'argent tombant de la plaie du Christ, ou encore le pape célébrant le mariage de sa fille Lucrèce avec 50 prostituées. Page de droite : médaille d'Alexandre VI.



PAR UNE NUIT D'ORGIE AU VATICAN,

LE PAPE LIVRE DES COURTISANES À SES CARDINAUX ET SE VAUTRE DANS LE STUPRE AVEC ELLES.

Burckard, évoque une nuit d'orgie où, au palais du Vatican, son maître, cette fois devenu pape, livre des courtisanes à ses cardinaux, se vautre dans le stupre avec plusieurs d'entre elles et excite tout ce beau monde en exhibant sous les fenêtres un étalon saillant une jument…

Alexandre entretient des maîtresses. Sexagénaire, il scandalise Rome en s'affichant publiquement avec la jeune Giulia Farnese, épouse d'Orsino Orsini, de laquelle il aura une fille. Il est père de plusieurs autres enfants que lui a donné autrefois la courtisane Vannozza Catanei et qu'il aime plus que tout au monde. Il a distribué ses abbayes, ses résidences et autres palazzetti aux cardinaux qui ont voté pour lui lorsqu'il s'est présenté à l'élection au trône de saint Pierre. Il n'a besoin de rien et tout ce qu'il reçoit en cadeau est désormais destiné à ses enfants. À l'assassinat de son fils Jean, duc de Gandie, le 15 juin 1497, ce père aimant est si affligé qu'il demeure prostré pendant des jours dans ses appartements, pleure, gémit, refuse de se nourrir, parle d'abdiquer, de son désir d'entrer à la Trappe. Cette profonde désolation dans laquelle la mort de Jean le jette sera exagérée par ses ennemis, qui voudraient nous le montrer accablé par les remords, voyant dans la fin tragique de son fils le châtiment de ses crimes…

Car on impute aussi au pape Alexandre de nombreux crimes. Jusqu'à sa mort, il n'aura qu'un désir : promouvoir son deuxième fils, César, à de hautes fonctions et tout mettre en œuvre pour l'aider à soumettre la Romagne, stratégique province d'Italie. Lorsque le roi de France, Louis XII, lui demande une bulle d'annulation de son mariage avec Jeanne de France afin de pou-

voir épouser Anne de Bretagne, Alexandre réclame une forte contrepartie pour César : le duché de Valentinois, le comté de Diois, 20 000 écus d'or, le collier de l'ordre de Saint-Michel, un corps d'armée et l'union avec une riche princesse française – qui sera Charlotte d'Albret. On prétend que le pape supprimera alors les adversaires qui s'opposent à ses prétentions. Il les aurait empoisonnés avec la fameuse *cantarella* des Borgia, substance à base d'arsenic dont il serait le seul à connaître le secret. On ne sait d'où Guillaume Apollinaire – brillant poète mais piètre historien – tient que ce secret aurait été autrefois divulgué à Alexandre par un moine espagnol avant de mourir. Avant lui, Voltaire ne s'était pas laissé berner, et il avait écrit qu'« il n'est pas difficile d'inventer quand on accuse, et qu'il fallait colorer de quelques vraisemblances une accusation si horrible ; que ces écrivains ne se faisaient pas scrupule de charger Alexandre d'un forfait de plus ».

En fait, la *cantarella* n'a jamais existé. Des chroniqueurs, maniant la calomnie, assurent pourtant que bon nombre de cardinaux ont disparu prématurément par la volonté d'Alexandre VI, qui entendait les dépouiller de tous leurs biens. Ineptie ! Borgia est un débauché mais sans doute pas un criminel. Ce qui est bien réel est qu'Alexandre – en dépit de sa conduite scandaleuse – est un grand réformateur, un diplomate et presque un économiste. En cette fin de XV[e] siècle où les ordres monastiques subissent un relâchement général dans les mœurs, il favorise le développement de nouvelles communautés religieuses qui consolent l'Église de ses douleurs. Côté affaires politiques, afin d'éviter la guerre entre Espagnols et Portugais qui se disputent les routes maritimes au lendemain de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, il signe le traité de Tordesillas, le 7 juin 1494. Sa bulle *Inter cætera* impose une ligne de marcation située au large des îles du Cap-Vert. Grâce à ce partage, les Portugais colonisent le Brésil et Alexandre montre que l'une de ses plus grandes préoccupations est de rétablir le calme en Europe.

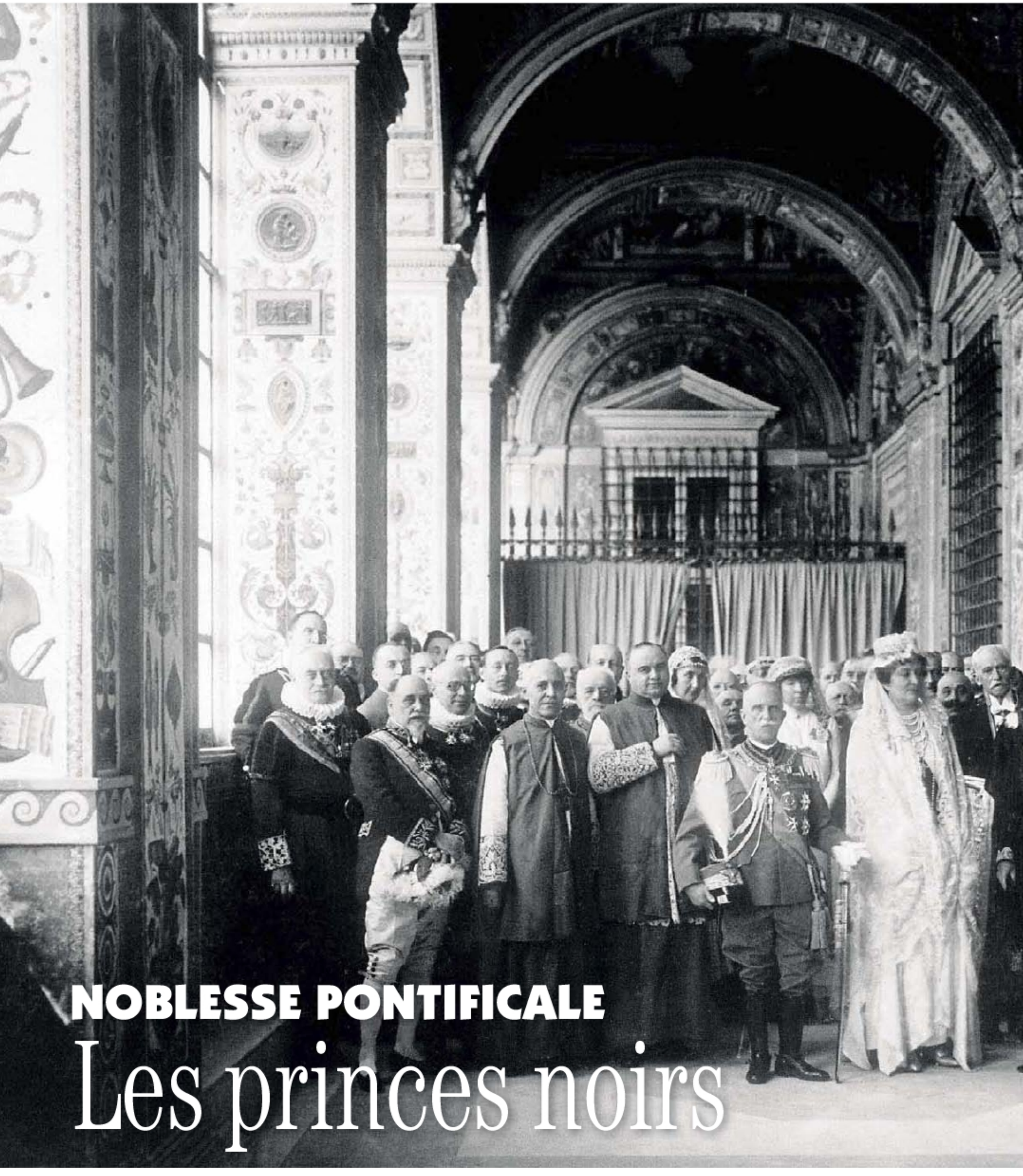
En outre, il favorise l'essor économique de l'Italie grâce à la mine d'alun de Tolfa, au nord-est de Civitavecchia. En 1500, il signe avec le banquier Agostino Chigi, coutumier des grandes entreprises, un accord par lequel la Chambre apostolique lui concède l'exploitation de l'alunière. La double qualité de banquier pontifical et de concessionnaire de la mine de Tolfa assure à Chigi des revenus considérables qu'il partage avec Alexandre VI. César est le principal bénéficiaire des nouvelles ressources de son père. Il obtient des régiments qui viennent grossir son armée, avec laquelle il annexe la Romagne en une campagne éclair. Une fois maître de la Romagne grâce à son père, César devient l'être le plus détesté et le plus puissant d'Italie. On cherche à le perdre mais on n'y parvient pas. Le 5 août 1503, Alexandre VI est pris d'un malaise lors d'un banquet offert par le cardinal de Corneto. Ce dernier demeure hors des remparts de Rome, au milieu des marais. On pense que les miasmes ont provoqué la forte fièvre qui contraint le pape à s'aliter. En réalité, il a bu un vin que l'on a pris soin de ne servir qu'à lui seul… Il meurt le 18 août. En atteignant le père, on a atteint le fils. Désormais sans soutien, César n'est plus rien. Et après sa mort, en 1507, les légendes sur les Borgia commenceront à circuler. ●

Romancier et biographe, **Henri Pigaillem** est l'auteur de *La Splendeur des Borgia*, une saga en deux tomes alliant flamboyance et précision historique. Éditions Télémaque, chaque volume compte 300 p., 21,50 €.

NÉPOTISME
Fils de pontifes

Alexandre VI avait eu trois fils de sa liaison avec la jeune patricienne romaine Vannozza Cattanei, outre une fille, la fameuse Lucrèce. Par souci de discrétion, on les nommait souvent « neveux du pape ». L'aîné, Jean, sera promu par son père capitaine général de l'Église, et titré duc de Gandie. Il finira assassiné en 1497, son corps jeté dans le Tibre. Son frère César Borgia (à droite) est le plus connu des « neveux » d'Alexandre. Protonotaire apostolique dès l'enfance, il est sacré évêque de Pampelune à 15 ans et cardinal à 17. Pourtant, il abandonnera cette prestigieuse dignité pour se consacrer au métier des armes. Il sera gonfalonier de l'Église et duc de Valentinois au service du roi de France, avant d'aller mourir en Espagne, au siège de Viana, en 1507. Enfin Lucrèce, trois fois mariée, vaut beaucoup mieux que son exécrable réputation. Mariée avec Alphonse I[er] d'Este, duc de Ferrare, elle se consacrera à la protection des arts et à sa nombreuse descendance. Elle succombera à 39 ans, en 1519, terrassée par une septicémie consécutive à un dernier accouchement. Quant au népotisme – c'est-à-dire le favoritisme au profit des neveux ou des fils naturels des papes –, c'était une tradition déjà ancienne, qui perdurera au moins jusqu'au XVIII[e] siècle… Ph. D.

© MARY EVANS/RUE DES ARCHIVES (2), BRIDGEMAN, DR



NOBLESSE PONTIFICALE

Les princes noirs

Les « Noirs » encadrent le roi d'Italie Victor-Emmanuel III et la reine Hélène pour leur première visite au Vatican, en 1929. En habit à l'espagnole : le prince Massimo, le prince Ruspoli et le marquis Sacchetti. Ci-dessous, à la gauche de Paul VI, le 9 décembre 1965, le « prince assistant au trône » don Marco Torlonia.

Leurs noms résonnent depuis des siècles sous les voûtes de la basilique Saint-Pierre. Orsini, Ruspoli, Colonna n'ont jamais reconnu qu'un seul souverain : le pape. Et par fidélité à ce maître incontesté, ils sont devenus les « princes noirs » ! Par **François Billaut**

MARDI, JOUR DU DIEU MARS, temps de guerre ! Pie IX célèbre la messe dans sa chapelle privée, insensible au canon qui tonne, si proche. Depuis l'aube, en ce matin du 20 septembre 1870, un cortège ininterrompu de carrosses défile aux marches du Vatican. Le prince Orsini et le prince Colonna, « assistants au trône pontifical », le prince Ruspoli, grand maître du palais apostolique, le marquis Serlupi Crescenzi, grand écuyer, le marquis Patrizi Naro Montoro, gonfalonier, les princes Gaetani, Odescalchi, Borghèse, Lancellotti, Massimo, Massimo-Lancellotti… tous les dignitaires de la Cour romaine ont été convoqués avant le jour.

Les gentilshommes portent le costume noir hérité du protocole de Charles Quint : culottes à la française, cape et baudrier rehaussés d'une fraise. Les dames sont en robes longues et mantilles. Toutes de noir vêtues, également, en présence du pape. Vers 9 heures, un officier vient se prosterner aux pieds du saint-père. Quelques minutes plus tôt, près de la Porte Pia, les soldats du général Raffaelle Cadorna ont ouvert une brèche dans l'enceinte d'Aurélien. Les Piémontais pénètrent dans la Ville éternelle. Afin d'éviter un inutile massacre, Pie IX ordonne la reddition. Le drapeau blanc est hissé sur le dôme de Saint-Pierre.

Quelques heures plus tard, Rome, dernier vestige des États pontificaux, patrimoine sacré de saint Pierre, est aux mains du roi d'Italie. Sans états d'âme, Victor-Emmanuel II de Savoie s'installe au palais du Quirinal, la résidence officielle des papes. En signe de protestation, Pie IX s'enferme alors derrière les murs du Vatican, où il se considère comme prisonnier. Puis le saint-père excommunie l'« usurpateur » et toute sa famille. La bulle *Non expedit* – « Il ne convient pas » –, interdit aux catholiques italiens, c'est-à-dire presque toute la population de la péninsule, de voter aux élections et de

© L'ILLUSTRATION, BETTMANN/CORBIS

LES ARISTOS DE DIEU

Depuis la comtesse Rose Fitzgerald Kennedy, mère du futur président des États-Unis, distinguée par Pie XII en 1951, les papes ne semblent plus avoir procédé à de nouveaux anoblissements. Rien ne s'oppose toutefois à ce que le Saint Père, souverain régnant de l'État du Vatican, ne confère un titre pontifical héréditaire ou viager. Quelques individus pourraient même, de droit, réclamer la qualité nobiliaire. Il est de tradition, en effet, depuis des siècles, d'intégrer la

« famille papale » – frères ou neveux du nouveau pontife élu – au patriciat romain. Quand Benoît XVI est monté sur le trône de Pierre, le 19 avril 2005, son frère aîné est donc devenu ipso facto « Son Excellence le noble don Georg Ratzinger », même si le pieux abbé semble se contenter du titre de prélat d'honneur de Sa Sainteté. En France, l'aristocratie romaine, dont le principe de noblesse a été reconnu sous l'Ancien Régime par Louis XV et Louis XVI, ne représente plus aujourd'hui qu'une petite centaine de familles, regroupées dans une association, la Réunion de la noblesse pontificale. Le duc de Polignac et le duc de Clermont-Tonnerre portent le titre de prince romain (Ci-dessus, Hermine de Clermont-Tonnerre, sœur de l'actuel titulaire). Les Dampierre de San Lorenzo, Rarecourt de La Vallée de Pimodan, Desrousseaux de Vandières, ont celui de duc. De même, le titre de marquis de la famille de Brantes, ou celui de baron d'Ernest-Antoine Seillière, sont également de création « romaine ».

Dans sa charge de grand maître du palais apostolique, le prince Alessandro Ruspoli – un bandeau sur l'œil – avait le droit d'être accompagné par les gardes suisses, avec les honneurs réservés aux cardinaux – photo prise au Vatican vers 1906.

s'associer à toute forme de vie démocratique. Dans leur majorité, les soixante familles de « conscrits » – la fine fleur de la noblesse féodale romaine distinguée par Benoît XIV, au XVIIIe siècle – restent fidèles au « pape-roi ». Pendant les soixante-dix années qui suivront, elles vont même entretenir, à grand frais, la presse catholique et les œuvres caritatives précédemment fondées. Afin d'éviter toute compromission avec le nouveau pouvoir italien, et parce qu'une « invitation » est difficile à refuser, les nobles romains dévoués au Saint-Siège drapent les portails de leurs palais avec des tentures de grand deuil. La bienséance interdit désormais de les déranger ! Pour le petit peuple de Rome, ces irréductibles deviennent la *nobiltà nera* – la noblesse noire –, leur plus grand titre de gloire.

Par opposition, les quelques princes qui collaborent avec les Savoie – les Caetani, Cesarini, Boncompagni, Doria Pamphili - sont surnommés les Blancs. Ces « renégats » ne sont plus reçus dans l'enceinte de la cité du Vatican, où les Noirs conservent des charges rendues essentiellement honorifiques à la suite de la disparition des pouvoirs temporels du souverain pontife. Qu'importe. Les deux sociétés campent sur leurs positions et refusent farouchement toute relation. Et même les accords du Latran, qui rendront la souveraineté du Vatican au pape Pie XI, en 1929, ne suffiront pas à combler le fossé.

Sous le pontificat de Pie XII – né Eugenio Pacelli au sein d'une famille de la noblesse noire romaine –, toute la pompe et les distinctions de la cour pontificale sont maintenues. La seule intervention notable du saint-père se résume à remplacer les princes Orsini par les princes Torlonia dans la charge héréditaire de « prince assistant au trône pontifical ». La noblesse noire en parle encore…

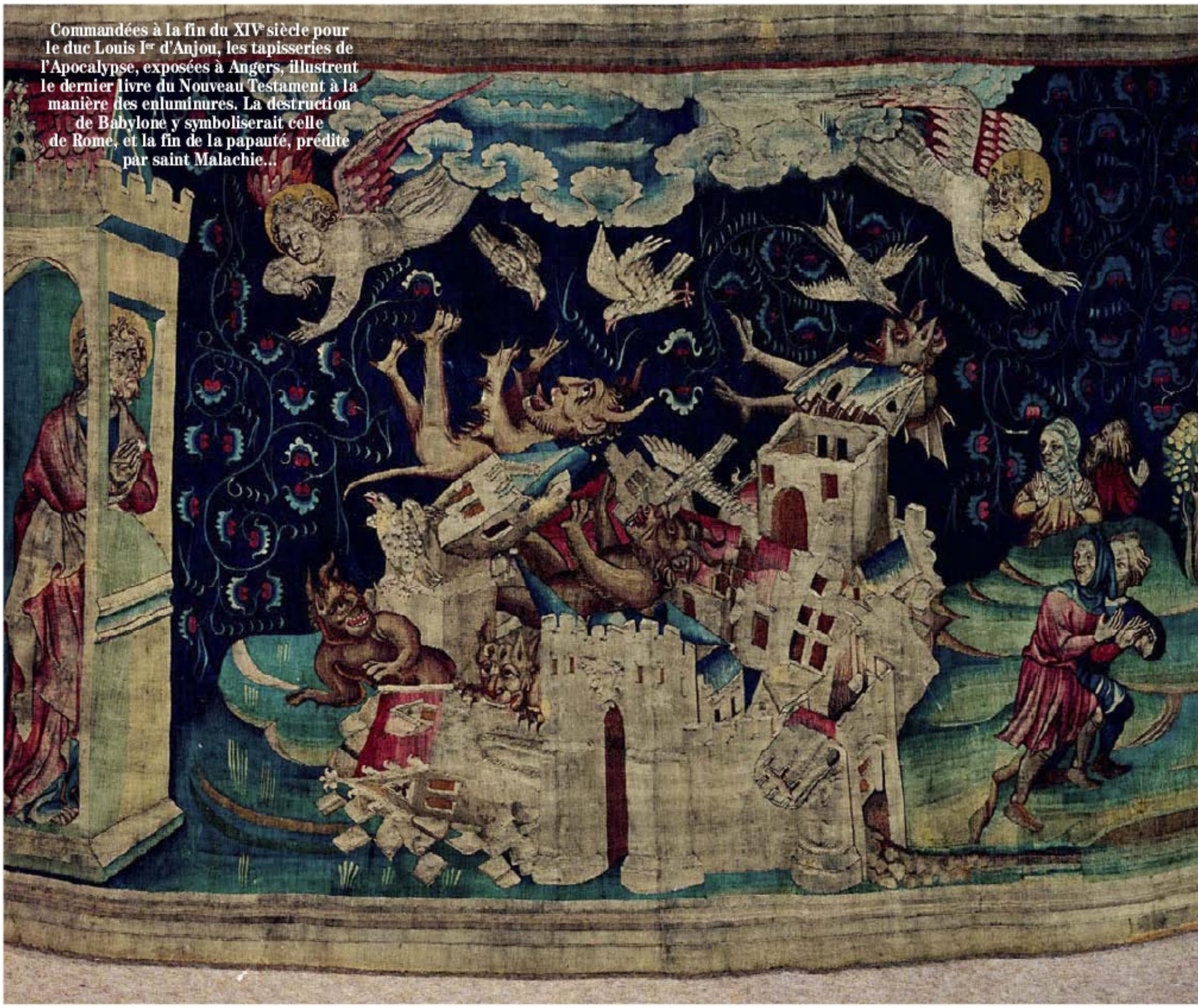
Chaque début d'année, le pape réunit l'ensemble de son patriciat pour l'audience réservée, sous les ors et la pourpre de la salle Clémentine. Et à l'occasion des grandes cérémonies dans la basilique Saint-Pierre, une tribune est dressée pour la noblesse noire, face de celle du collège des Cardinaux.

Cette « familiarité » avec le saint-père se maintient, bon an mal an, sous le règne trop bref du bon Jean XXIII. Mais les grandes réformes de Vatican II sont en marche. Le 28 mars 1968, le nouveau pape, Paul VI, réunit la noblesse pour annoncer – « sans ménagements » de l'avis de certains – la fin de la noblesse pontificale. Seuls les princes assistants, Colonna et Torlonia, conserveront leur charge. Une page est tournée. Mais l'attachement des Noirs au trône de Pierre demeure inchangé. Don Sforza Ruspoli, fils du dernier prince grand maître du palais apostolique, l'explique avec philosophie : « Durant dix siècles nos familles ont tout sacrifié aux papes, mais elles en ont tout reçu. » La fidélité comme la foi ne sont pas négociables. ●

© VANDEVILLE/GAMMA, ROBERT ERIC/CORBIS

SAINT MALACHIE

Une curieuse prophétie



Commandées à la fin du XIVe siècle pour le duc Louis Ier d'Anjou, les tapisseries de l'Apocalypse, exposées à Angers, illustrent le dernier livre du Nouveau Testament à la manière des enluminures. La destruction de Babylone y symboliserait celle de Rome, et la fin de la papauté, prédite par saint Malachie…

© BILDARCHIV MONHEIM/AKG

À chaque nouveau conclave, la « prophétie de saint Malachie » réapparaît dans la presse. Cette liste de devises latines, censées décrire les papes de l'avenir, daterait du XIIe siècle. Pourtant, elle n'a été publiée que bien plus tard. Si elle est sans doute apocryphe, elle n'en continue pas moins d'intriguer… Par **Hari Seldon**

« EN QUEL GENRE DE PRODIGES MALACHIE N'A-T-IL PAS BRILLÉ ?

LE DON DE PROPHÉTIE NE LUI A PAS FAIT DÉFAUT, NI CELUI DE RÉVÉLATION... »

C'EST CHEZ UN IMPRIMEUR de Venise que sort, en 1595, un curieux livre intitulé *Lignum Vitæ Ornamentum, & Decus Ecclesiae* – « Arbre orné et décoré de la vie de l'Église » –, œuvre d'Arnoult de Wion, un bénédictin flamand originaire de Douai. Cinq pages y sont consacrées à une étrange « *Prophetia S. Malachiæ, Archiepiscopi, de Summis Pontificibus* – Prophétie de saint Malachie, archevêque, sur les souverains pontifes ». Cinq pages qui vont faire couler des flots d'encre et déchaîner jusqu'à aujourd'hui les exégèses les plus échevelées ! Car cette prédiction prétend attribuer une devise à chacun des 111 successeurs du pape Célestin II, mort en 1144, et cela jusqu'à la fin des temps ! Si, évidemment, les devises antérieures à la fin du XVIe siècle conviennent parfaitement, la plupart des suivantes restent sybillines et interchangeables, même si certaines « collent » d'une manière stupéfiante, comme nous le verrons plus loin.

Mais d'abord, qui était ce saint Malachie – qu'il ne faut pas confondre avec le prophète de l'Ancien Testament ? Máel Máedóc Ua Morgair voit le jour à Armagh, en Irlande, vers 1094. Après un séjour à Rome, il s'éteindra à l'abbaye de Clairvaux en 1148, auprès de son ami saint Bernard. Celui-ci rédigera d'ailleurs le panégyrique de ce premier saint irlandais officiellement canonisé, où il insiste sur ses talents de clairvoyance : « En quel genre de prodiges anciens Malachie n'a-t-il pas brillé ? Le don de prophétie ne lui a pas fait défaut, ni celui de révélation, ni celui de la punition des impies, ni la grâce de rendre la santé, ni celle de transformer les esprits, ni enfin la ressurection des morts. » Néanmoins, ni saint Bernard, ni aucun autre contemporain, n'évoque une quelconque « prophétie des papes » dont Malachie serait l'auteur. En outre, le texte fait preuve de connaissances alchimiques et cabalistiques étrangères au prélat irlandais. De plus, nous avons vu qu'il faudra attendre la Renaissance pour que la prophétie réapparaisse, comme par miracle. À cette époque, devins et astrologues pullulent, symptômes de la résurgence d'une angoisse millénariste, dans la terreur du Jugement dernier. Le plus emblématique d'entre eux reste Nostradamus, le mage de Salon-de-Provence, proche de Catherine de Médicis, et dont les fameuses « Centuries » ne sont pas sans rappeler le style abscons de la prophétie de saint Malachie. Il n'est pas étonnant d'ailleurs qu'on lui en a parfois attribué la paternité. Car très vite, l'authenticité du document est suspectée. On suppose qu'Arnoult de Wion l'aurait déniché dans quelque grimoire poussiéreux, peut-être au couvent des Olivétains de Rimini... Mais l'on estime généralement qu'il a été forgé à l'occasion du conclave de 1590 par un partisan du cardinal Girolamo Simoncelli. Le faussaire avait attribué à ce dernier la devise *De Antiquitate Urbis* – « De l'antiquité de la ville » –, car Simoncelli avait été évêque d'Orvieto, *Urbs Vetus* en latin. Malgré cela, l'élu sera Niccolò Sfondrati – Grégoire XIV – originaire des environs de Milan, une autre cité très ancienne...

Au sujet de cette curieuse prophétie, beaucoup d'historiens sérieux ont témoigné leur étonnement de la justesse de certaines de ces sentences oraculaires. En voici quelques-unes des plus significatives :

Pie VI (1775-1799) se voit attribuer pour devise *Peregrinus apostolicus* – le Voyageur apostolique. Ce qui convient parfaitement lorsque l'on se souvient que, contrevenant à la tradition de sédentarité des papes, il s'est d'abord rendu à Vienne auprès de Joseph II pour défendre les droits de l'Église, avant d'être conduit comme prisonnier jusqu'à Valence par les armées républicaines. Son successeur Pie VII (1800-1823) est *Aquila rapax*: emprisonné à Fontainebleau par Napoléon Ier, il sera bel et bien la victime de l'empereur des Français, cet « aigle rapace ». À Grégoire XVI (1831-1846) est associée la formule *De balneis Etruriæ*. Or, avant de coiffer la tiare, Mauro Cappellari appartenait à l'ordre des Camaldules, fondé à Bagni Etruria en Toscane. Le pontife suivant, Pie IX (1846-1878) est *Crux de cruce* – « La croix venant de la croix » – c'est-à-dire la persécution venant de la maison de Savoie, spoliatrice des États du Saint-Siège, et dont les armoiries arborent une croix blanche. Pour le pape de la Première Guerre mondiale, Benoît XV (1914-1922), saint Malachie

Urbain VIII (1623-1644) : « Lilium et Rosa » – Le lys et la rose – évoquerait la France et l'Angleterre pendant la guerre de Trente Ans. Ci- contre : Innocent XIII (1721-1724), « De bona religione » – De bonne religion –, car sa famille a donné neuf papes...

Offerte en 1887, par un riche donateur bavarois, la collection de camées de Notre-Dame-de-Paris a été sculptée dans les ateliers de Torre del Greco, au sud de Naples. Elle a été complétée en 2008 – de Léon XIII à Benoît XVI – par Goudji et Rouge-Pullon. Ci-contre, Jean-Paul II, «De labore solis».

évoque *Religio depopulata* – « la Religion dépeuplée » –, une fantastique prédiction lorsque l'on se souvient des 9 millions de victimes militaires et civiles de cette inutile boucherie. Après lui, *Fides intrepida* – « la foi intrépide » – s'applique à Pie XI (1922-1939), pape de l'évangélisation lointaine et de l'Action catholique. La devise suivante, *Pastor angelicus*, correspond avec moins d'évidence à Pie XII (1939-1958). On peut toutefois souligner qu'il était un fervent disciple de saint Thomas d'Aquin, le « Docteur angélique », et que ce pape mystique proclamera le dogme de l'Assomption de la Vierge. *Pastor et nauta* – « Pasteur et pilote » – Jean XXIII (1958-1963) saisira fermement la barre de l'Église pour la conduire dans la voie du renouveau, avec Vatican II. Paul VI (1963-1978), *Flos florum* – « La fleur des fleurs » – avait un lys dans son blason. Jean-Paul I^er^, *De medietate lunæ* – « De la demi-lune » –, pape de l'ombre, disparaît moins d'un mois après son intronisation. En revanche, Karol Wojtyla, personnalité rayonnante, sera *De labore solis* – « Du travail du soleil ». Jean-Paul II (1978-2005) n'a-t-il pas sillonné sans relâche les cinq continents, tel l'astre du jour, pour réchauffer la foi chrétienne ? Quant au pape actuel, Benoît XVI, il est *De gloria olivæ* – « De la gloire de l'olive » , une devise assez énigmatique…

La prophétie de saint Malachie comprend 111 devises. Or, Benoît XVI est justement le 111^e^ souverain pontife de la liste ! Après sa mort doit survenir un mystérieux Pierre le Romain, qui « dans l'extrême persécution de la sainte Église romaine, paîtra ses brebis au milieu de nombreuses tribulations. Celles-ci étant passées, la ville aux sept collines sera détruite et le Juge terrible jugera son peuple ». Est-ce à dire que la fin du monde serait pour demain ? Seul l'avenir, mieux que n'importe quelle prophétie, saura nous le dire… ●

© LAURENT PRADES(3), DELISS / GODONG

DE PIE IX À LÉON XIII

Du Syllabus au Ralliement

Sous l'inspiration du Saint-Esprit, Pie IX, entouré des pères du concile Vatican I, à Saint-Pierre de Rome, proclame la primauté universelle du pape et définit comme dogme de l'Église son infaillibilité lorsqu'il se prononce *ex cathedra* sur une question de foi ou de morale.

Deux longs pontificats successifs, ceux de Pie IX et de Léon XIII, de 1846 à 1903, ont couvert la seconde moitié du XIXe siècle et l'aube du XXe. Chacun à sa manière, ils ont laissé une forte empreinte. Par **Yves Chiron**

GIOVANNI MARIA MASTAI FERRETTI devient pape, sous le nom de Pie IX, le 16 juin 1846. Deux ans plus tard, les révolutions du « printemps des peuples » vont secouer la France, l'Europe centrale et Rome même… Tout son pontificat, le plus long de l'Histoire, est marqué par l'unification de l'Italie sous le sceptre de la maison de Savoie. Les États pontificaux disparaîtront progressivement, jusqu'à l'entrée des troupes italiennes dans Rome le 20 septembre 1870.
Sur le plan doctrinal, Pie IX a laissé une œuvre importante. C'est lui qui, en 1854, définit le dogme de l'Immaculée Conception, selon lequel la Vierge Marie a été préservée du péché originel dès sa conception. Dix ans plus tard, par l'encyclique *Quanta cura* et son annexe, le

© ROGER-VIOLLET, DR

LE SYLLABUS

L'encyclique « Quanta Cura », publiée par Pie IX le 8 décembre 1864, est accompagnée d'un Syllabus, c'est-à-dire d'un « recueil » qui énumère les « principales erreurs de notre temps ». Quatre-vingts erreurs y sont condamnées : le « panthéisme », le « naturalisme », le « rationalisme absolu », et aussi la liberté en matière de religion : c'est-à-dire qu'il est faux de dire que « les hommes peuvent trouver le chemin du salut éternel et obtenir ce salut éternel dans la pratique de n'importe quelle religion ». Sont condamnées également certaines doctrines politiques : le socialisme, le communisme, le libéralisme. Et différentes erreurs sur la société : les lois autorisant le divorce et le mariage civil. Si la presse catholique accueille favorablement le document, la presse libérale ou anticléricale juge très sévèrement le Syllabus, « suprême défi jeté au monde moderne par la papauté expirante » écrira « Le Siècle ». Napoléon III en interdit la publication en France.

À gauche, le pape Pie IX avec ses cardinaux et ses gentilshommes. Son très long pontificat sera celui de la défense de la doctrine catholique, mais il amorcera également un puissant élan missionnaire, que poursuivra son successeur…
À droite, le 20 septembre 1870, les troupes de Victor-Emmanuel II s'emparent de Rome. Deux semaines plus tard, un plébiscite quasi unanime consacre l'annexion de ce qui restait des États pontificaux au jeune royaume d'Italie.
Page de droite, le pape Léon XIII (1878-1903).

célèbre Syllabus, le pape condamne les « idées fausses » qui, selon lui, défigurent la religion catholique et détruisent la société *(voir encadré)*. En décembre 1869, il réunit un concile œcuménique, c'est-à-dire universel. Ce premier concile du Vatican sera le vingtième concile œcuménique de l'histoire de l'Église. Plus de 700 évêques viendront du monde entier. Mais le concile Vatican I sera interrompu en octobre 1870, à la suite de l'annexion de Rome par le royaume d'Italie. Deux Constitutions dogmatiques, néanmoins, avaient déjà été votées et promulguées. L'une – *Dei Filius* – sur la Révélation et les rapports de la raison et de la foi. L'autre, *Pastor æternus*, qui réaffirme la primauté pontificale et définit le dogme de l'infaillibilité pontificale.

Mais le pontificat de Pie IX n'a pas seulement été un pontificat de défense de la doctrine catholique. Le pape a aussi, en Italie et dans tous les pays d'Europe, encouragé les mouvements et les initiatives des laïcs catholiques : comités divers, organisations de jeunesse, œuvres caritatives et sociales, universités catholiques, etc. En outre, le pontificat de Pie IX – comme celui de Léon XIII – est celui d'une très vaste expansion missionnaire qui a précédé, souvent, puis accompagné la colonisation. Le Saint-Siège a réparti les territoires de mission entre les grandes congrégations. L'Afrique est dévolue aux Pères blancs et aux Spiritains, l'Asie aux Missions étrangères de Paris et aux Lazaristes, l'Océanie aux Pères de Picpus et aux Maristes, le Grand Nord canadien aux Oblats de Marie Immaculée. Sans compter les Jésuites, qui se trouvent partout… Ils fondent par exemple l'université de Beyrouth en 1875 et celle de Shanghai en 1903. Parmi les missionnaires, les Français sont les plus nombreux. En 1900, les deux tiers des prêtres missionnaires dans le monde sont français, soit plus de 4500, auxquels s'ajoutent plus de 2 500 frères et 10 000 religieuses.

Malgré les apparences, Vincenzo Pecci – Léon XIII –, qui succède à Pie IX le 3 mars 1878, ne sera pas son antithèse. Par ses très nombreuses encycliques, il maintiendra une doctrine traditionnelle, refusant le libéralisme, le naturalisme, la séparation de l'Église et de l'État. Il publiera aussi plusieurs encycliques contre la franc-maçonnerie. Mais c'est Léon XIII qui demandera aux catholiques français – qui pour beaucoup avaient la nostalgie de la monarchie – de se rallier au régime républicain en place.

En France, les gouvernements opportunistes et radicaux multiplient les lois pour combattre l'influence de l'Église dans la société. En 1880 est promulgué un décret contre les congrégations religieuses non autorisées. Deux ans plus tard, c'est la célèbre loi de Jules Ferry instituant l'école laïque, publique et obligatoire. En 1884, le divorce – interdit depuis la Restauration – est rétabli. Cependant, plutôt que de condamner le régime républicain en tant que tel, Léon XIII va demander aux catholiques français de s'unir, d'accepter les institutions existantes, d'y collaborer et d'œuvrer pour faire voter de « bonnes lois ». Il prie d'abord le cardinal Charles Lavigerie, archevêque d'Alger et de Carthage d'intervenir symboliquement (*voir encadré*). Après quoi, en 1892, il publie lui-même une encyclique, *Inter sollicitudines* – « Au milieu des sollicitudes » – pour exposer sa pensée sur le sujet.

Léon XIII reste aussi comme le premier pape à avoir consacré une encyclique complète aux questions sociales. À une époque où, dans de nombreux pays, la durée du temps de travail n'est pas limitée, les congés payés et le salaire minimum n'existent pas, le souverain pontife plaide pour l'« amélioration du sort des travailleurs ». Léon XIII rejette tout autant le socialisme et le communisme que le libéralisme économique incontrôlé. Aussi, s'il défend la propriété privée, il demande également que les employeurs versent un « juste salaire » aux ouvriers. Il s'élève contre « la concentration entre les mains de quelques-uns

CONDAMNANT LE JOUG QUI ASSERVIT LES PROLÉTAIRES,

LÉON XIII REJETTE LE SOCIALISME ET LE COMMUNISME, COMME LE LIBÉRALISME.

de l'industrie et du commerce, devenus le partage d'un petit nombre d'hommes opulents et de ploutocrates, qui imposent ainsi un joug presque servile à l'infinie multitude des prolétaires». Il préconise des solutions nouvelles comme la «participation aux bénéfices». Il juge légitime que les salariés s'organisent en syndicats professionnels ou en corporations. Cette encyclique, intitulée *Rerum novarum* – «des choses nouvelles» –, prolonge ce qu'avaient déjà demandé différents évêques «sociaux» et les organisations catholiques. Elle aura un grand retentissement. Des syndicats chrétiens, des coopératives catholiques et diverses initiatives sociales apparaîtront dans plusieurs pays.

La politique de Ralliement de Léon XIII connaîtra néanmoins des échecs. En France, à partir de 1899, dans le climat difficile de l'affaire Dreyfus, les gouvernements radicaux vont mener une politique anticléricale. C'est d'abord la loi de 1901 sur les associations, qui vise en réalité les congrégations religieuses. C'est ensuite l'interdiction de l'enseignement congréganiste, pour aboutir, finalement, à la loi de séparation des Églises et de l'État, en 1905.

Bien entendu, chaque pontificat a ses caractéristiques, et les papes qui se suivent ne mènent pas une politique identique. Mais, si les moyens employés et le langage peuvent changer, la doctrine reste la même. Les grandes tendances échappent aussi aux décisions particulières des pontifes. Ainsi, au XIXe siècle, 432 congrégations religieuses ont été fondées. Elles étaient dues à l'initiative de prêtres ou de simples laïcs – et laïques ! – et allaient à contre-courant d'une époque qui, très largement, s'éloignait de l'enseignement religieux. ●

Historien, spécialiste du catholicisme contemporain, **Yves Chiron** est l'auteur de plusieurs biographies de papes, dont celle de *Pie IX*, Perrin, 417 p., 23,50 €.

LE TOAST D'ALGER

Pour inciter les catholiques français à accepter la IIIe République, Léon XIII demande au très populaire cardinal Lavigerie, fondateur des missionnaires d'Afrique – les Pères blancs –, d'intervenir publiquement. Le 12 novembre 1890, à l'occasion d'une escale de l'escadre française dans le port d'Alger, au cours d'un dîner en présence des officiers, le cardinal prononce une courte allocution qui aura un immense retentissement. Il plaide pour «l'union [qui] est le premier vœu de l'Église et de ses pasteurs à tous les degrés de la hiérarchie». Devant ce parterre d'officiers qui, pour beaucoup, sont de sentiment monarchiste, le cardinal demande aux catholiques d'accepter la IIIe République, «une forme de gouvernement qui n'a rien en soi de contraire, comme le proclamait dernièrement Léon XIII, aux principes qui seuls peuvent faire vivre les nations chrétiennes et civilisées». Ce «toast d'Alger» sera l'une des étapes marquantes de la politique de Ralliement voulue par Léon XIII.

© BRIDGEMAN, RICCIARINI/LEEMAGE, ADOC, DR

Sur le trône de saint Pierre durant moins de huit ans, Benoît XV aura à gouverner l'Église au cours de la grande tempête de la Première Guerre mondiale. Page de droite: à Bad Kreuznach, en 1917, le nonce Eugenio Pacelli –futur Pie XII– vient d'être reçu par l'empereur Guillaume II, auquel il a remis une lettre du pape, pour l'inciter à conclure la paix.

BENOÎT XV

Un pasteur dans la tempête

Le 3 septembre 1914, Giacomo Della Chiesa devient Benoît XV. La célèbre prophétie de saint Malachie lui donne pour devise : « Religio depopulata », la Religion dépeuplée. De fait, la majeure partie de son pontificat se déroule dans les affres de la Première Guerre mondiale.

Par **Philippe Delorme**

NÉ À PEGLI, près de Gênes, le 21 novembre 1854, le futur Benoît XV est le fils du marquis Giuseppe Della Chiesa, une famille d'ancienne noblesse, lointainement apparenté au pape Calixte II et au roi des Lombards Bérenger II. Par sa mère, Giovanna Migliorati, il cousine avec un autre pontife, Innocent VII, qui régnait au XV^e^ siècle. Autant dire que sa voie était toute tracée ! Après des études de droit, Giacomo est ordonné prêtre à l'âge de 24 ans. Il obtient un doctorat en droit canonique et devient le protégé du cardinal Rampolla, qu'il suit dans sa nonciature en Espagne, avant de le seconder à la secrétairie d'État.

C'est ainsi que Giacomo Della Chiesa découvre les arcanes de la Curie romaine. Archevêque de Bologne en 1907, il est élevé au cardinalat le 25 mai 1914, peu avant la mort de Pie X. Quelques mois plus tard, le 3 septembre, le conclave l'élit pape, au dixième tour de scrutin. Après avoir hésité, il décide de prendre le nom de Benoît, en référence à Benoît XIV, le législateur de l'Église moderne au siècle des Lumières.

Entre-temps, la Première Guerre mondiale a éclaté. Dès le 1^er^ novembre, par l'encyclique *Ad beatissimi*, le nouveau pontife lance un appel à la « fin de cette guerre si désastreuse », dont il désigne les causes : le « mal funeste » de la Révolution française, du laïcisme et du Risorgimento italien. « Des nations – les plus puissantes et les plus considérables – sont aux prises. Faut-il s'étonner si, munies d'engins épouvantables, dus aux derniers progrès de l'art militaire, elles visent pour ainsi dire à s'entre-détruire avec des raffinements de barbarie ? Plus de limites aux ruines et au carnage. Chaque jour la terre, inondée par de nouveaux ruisseaux de sang, se couvre de morts et de blessés. »

Quoi qu'il en soit, le Saint-Siège proclame sa neutralité absolue et refuse les condamnations. En se maintenant sur cette étroite ligne de crête, Benoît XV suscite l'incompréhension, voire l'hostilité des deux camps en présence. Cet artisan de paix n'aura de cesse de dénoncer la « boucherie » que constitue ce « suicide de l'Europe civilisée ». Hélas, pontife frêle et vieillissant, il sera aussi impuissant à ramener les nations belligérantes à la raison. Le Français Léon Bloy le surnomme « Pilate XV », et Clemenceau « le pape boche », tandis que l'Allemand Ludendorff fustige le « pape français »…

Jusqu'en 1915, Benoît XV s'emploiera à préserver la neutralité de l'Italie, en proposant vainement un compromis avec l'Autriche sur Trieste et le Tyrol du Sud. Si les tentatives diplomatiques du Saint-Siège seront autant d'échecs, le pape va se dépenser sans compter pour aider les prisonniers de toutes nations, et secourir les victimes du conflit. Dès le mois de décembre 1914, il crée un service d'assistance dirigé par Eugenio Pacelli, le futur Pie XII. Grâce à cette « seconde Croix-Rouge » – selon l'expression de Romain Rolland –, de nombreux prisonniers blessés seront échangés via la Suisse et des rations alimentaires distribuées aux enfants des pays en conflit.

Benoît XV fait une ultime tentative, le 1^er^ août 1917, en adressant une exhortation à une paix « juste et durable ». Il suggère le désarmement des deux parties, un arbitrage international tenant compte des « aspirations des peuples », l'abandon de toute demande de réparation, l'évacuation de la Belgique et des territoires occupés en France, le maintien de l'Alsace-Lorraine au sein de l'Empire allemand et la restitution de ses colonies, la liberté des mers. Considéré comme trop proche des intérêts germaniques, le Saint-Siège sera tenu à l'écart du traité de Versailles, même s'il obtient la reconnaissance de son statut supranational. Dans son encyclique *Pacem, Dei munus pulcherrimum*, Benoît XV augurera, avec pessimisme, que le traité n'a pas « extirpé les germes des anciennes discordes ». Mais il refusera de s'associer à la nouvelle Société des Nations, qu'il juge sous influence socialiste et maçonnique.

Après avoir promulgué un nouveau code de droit canon, Benoît XV aura le temps de relancer l'élan missionnaire en promouvant le clergé indigène. En canonisant Jeanne d'Arc, le 16 mai 1920, il jettera les bases d'une réconciliation avec la France, avant de succomber à une pneumonie, le 22 janvier 1922. ●

© DAGLI ORTI/PICTURE DESK, AKG, DR

Élu le 2 mars 1939, à la veille de la Seconde Guerre mondiale, Pie XII aura à déployer toute son habileté de diplomate durant le conflit. Son action discrète permettra de sauver des milliers d'israélites. Pourtant, un certain nombre d'historiens lui reprocheront une trop grand prudence…

PIE XII ET LES JUIFS

Un silence diplomatique

Accusé d'antisémitisme, voire de sympathies pronazies, Pie XII, pape de 1939 à 1958, ne mérite sans doute pas un tel opprobre. Dans une période de folie tragique, en agissant avec circonspection, il a réussi à préserver des centaines de milliers de vies humaines. Par **Jean Sévillia**

EN 1999, le journaliste britannique John Cornwell publiait un livre au titre provocateur : *Hitler's Pope* – littéralement *Le Pape de Hitler*. Il y reprenait l'accusation lancée en 1963 par le dramaturge allemand Rolf Hochhuth dans sa pièce *Le Vicaire*, selon laquelle, pendant la guerre, Pie XII se serait tu face à la persécution des juifs, par antisémitisme ou par complicité tacite avec le nazisme. Accusation gravissime, sur laquelle le même Cornwell revenait toutefois en 2004 : « À la lumière des débats qui ont eu lieu, et des preuves qui ont été fournies à la suite de la publication de mon livre, je dirais maintenant que Pie XII avait une marge de manœuvre si réduite qu'il est impossible de juger les raisons de son silence pendant la guerre. » En 2008, une nouvelle édition de *Hitler's Pope* était accompagnée d'une préface où Cornwell admettait que Pie XII n'était pas un sympathisant nazi, qu'il n'aimait pas Hitler et qu'il n'était pas antisémite…

Changer d'opinion, c'est aussi ce qui est arrivé à Gary Krupp. Il y a dix ans encore, ce juif new-yorkais avait en horreur le nom de Pie XII. Mais depuis 2006, avec sa femme, il anime la fondation Pave the Way, créée pour encourager l'amitié judéo-chrétienne. Sur le site de celle-ci ont été numérisées plus de 40 000 pages d'articles et documents témoignant de l'action de l'Église en faveur des juifs persécutés par les nazis, et Gary Krupp est devenu un ardent défenseur de Pie XII. En 2010, à Paris, il participait à une conférence commune avec Serge Klarsfeld, l'homme qui a consacré sa vie à la mémoire de la Shoah. Ce dernier, rappelant les « gestes discrets et efficaces » du pape à l'égard des juifs, affirmait de son côté qu'il ne voyait « pas de raison que Pie XII ne devienne pas un saint ».

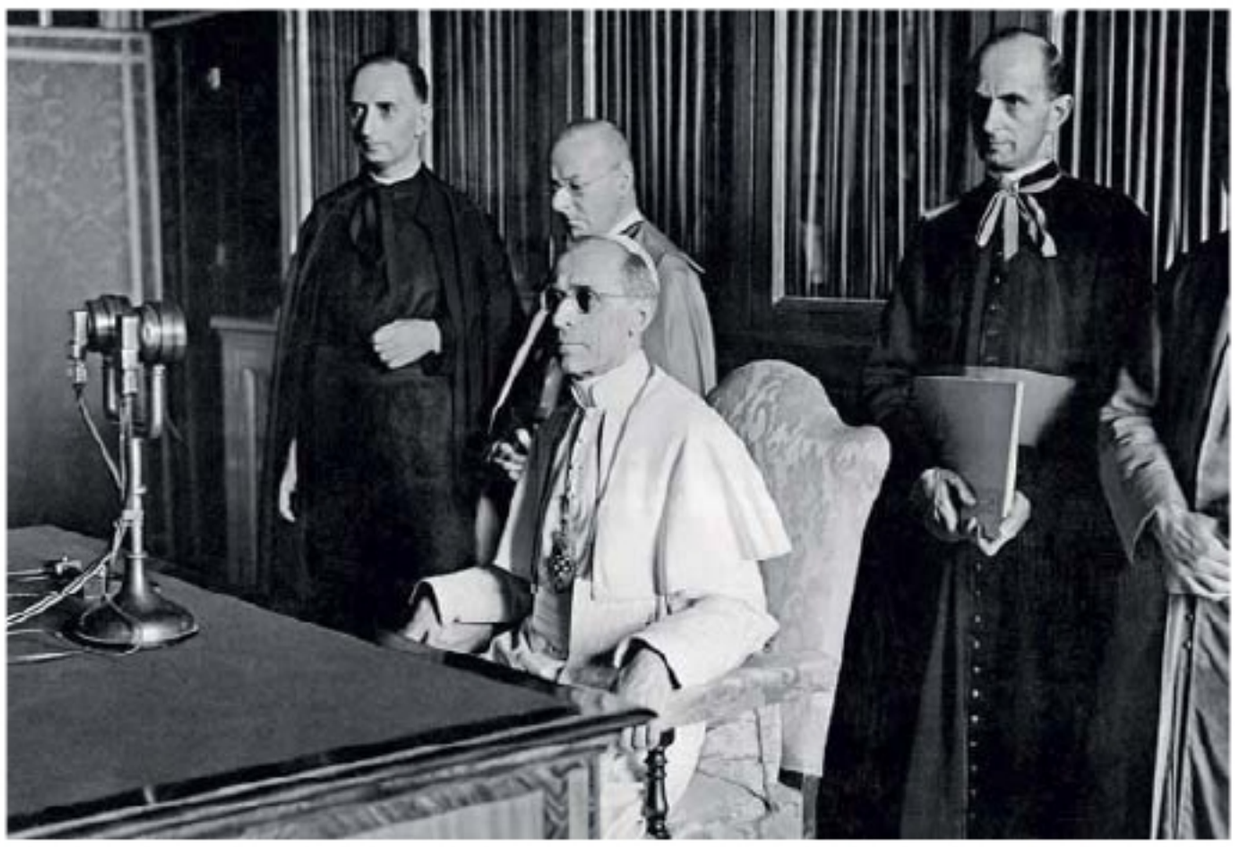
La controverse sur l'attitude de Pie XII a ceci de surprenant qu'elle est postérieure aux faits. Après la guerre, de nombreux juifs ont rendu hommage à l'action du souverain pontife. À sa mort, en 1958, Golda Meir, alors ministre des Affaires étrangères d'Israël, a tenu ces propos : « Pendant les dix années de la terreur nazie, quand notre peuple a souffert un martyre effroyable, la voix du pape s'est élevée pour condamner les bourreaux et pour exprimer sa compassion envers les victimes. »

Eugenio Pacelli, diplomate pontifical, est nonce apostolique en Allemagne de 1917 à 1929, date à laquelle il est rappelé à Rome. Créé cardinal, il devient en 1930 le secrétaire d'État de Pie XI, c'est-à-dire le numéro deux du Vatican. Bon connaisseur de l'Allemagne, il suit de près la situation du pays lors de la montée du nazisme. À partir de 1933, il entretient d'étroites relations avec l'épiscopat allemand, encourageant les prélats les plus hostiles au régime. En 1937, le cardinal Pacelli anime l'équipe qui rédige l'encyclique *Mit brennender Sorge*, texte antihitlérien signé par Pie XI et lu en chaire, le jour des Rameaux, dans les 15 000 églises catholiques d'Allemagne.

En 1939, Mgr Pacelli est élu pape sous le nom de Pie XII. L'année précédente, avec la Nuit de cristal, l'antisémitisme nazi a pris un tour radical. Tant que les persécutés peuvent émigrer, le nouveau souverain pontife intervient afin de trouver des pays d'accueil pour les juifs convertis, tout aussi menacés par les lois nazies. Partout il se heurte à un mur d'indifférence. En 1942, les nazis mettent en œuvre leur plan de déportation des juifs européens. Quand commencent les rafles, les évêques français, jusqu'alors silencieux, protestent enfin. Nous savons aujourd'hui que le nonce

© AKG ARCHIVE/PICTURE DESK

Ci-dessous : Mgr Eugenio Pacelli, nonce apostolique en Allemagne, à un dîner de gala, dans les années 1920, avec des ministres de la république de Weimar. Ci-contre : Pie XII au milieu des Romains, en 1943, après le bombardement de la basilique Saint-Laurent. Au-dessous : le pape au micro de Radio-Vatican durant la guerre. On reconnaît derrière lui, à sa gauche, Mgr Montini, le futur Paul VI.



DANS SON MESSAGE DE NOËL 1942, PIE XII ÉVOQUE LES PERSONNES PERSÉCUTÉES EN RAISON DE LEUR RACE.

en France, Mgr Valerio Valeri, les y a incités, vraisemblablement sur ordre du pape. Dans son message de Noël 1942, Pie XII évoque « les centaines de milliers de personnes qui, sans aucune faute propre, parfois uniquement en raison de leur nationalité ou de leur race, sont destinées à la mort ou au dépérissement ». Pourquoi le pape n'a-t-il pas dit les choses plus clairement ? Parce qu'il craint les mesures de rétorsion que pourraient prendre les Allemands. Aux Pays-Bas, en juillet 1942, l'épiscopat catholique, en accord avec le synode protestant, a publié une condamnation très ferme de la déportation des juifs. Les nazis ont riposté en raflant les chrétiens d'origine juive, dont la carmélite Edith Stein, aujourd'hui canonisée. La conduite du pape s'inspire de cette préoccupation, ainsi qu'il l'écrira à l'évêque de Berlin, Mgr Konrad von Preysing, en juillet 1943 : « Nous laissons aux pasteurs en fonction sur place le soin d'apprécier si le danger de représailles conseille la réserve, malgré les raisons qu'il y aurait d'intervenir, afin d'éviter des maux plus grands. »

En septembre 1943, les Allemands envahissent Rome. L'arrestation des juifs commence un mois plus tard. Pie XII fait savoir qu'il va émettre une protestation officielle. Moyennant le silence du pape, l'ambassadeur allemand Ernst von Weizsäcker obtient de Berlin l'arrêt de la rafle : 4 000 juifs romains y échappent, beaucoup trouvant refuge dans les couvents de la ville. La diplomatie vaticane, par des actions de ce type, a sauvé des centaines de milliers de personnes en 1943-1944, en Italie, en Slovaquie, en Croatie, en Roumanie et en Hongrie.

Pie XII était un pasteur et un diplomate : il a agi comme tel. S'il avait eu le style d'un prophète, cela aurait-il davantage aidé les victimes ? Lors de la tragédie qui s'est abattue sur les juifs d'Europe, Roosevelt, Churchill ou de Gaulle ne sont pas plus intervenus publiquement, et pour les mêmes raisons. Pourquoi donc cette campagne rétrospective contre le souverain pontife ? Le 8 mai 2007, à Rome, la Congrégation pour les causes des saints a reconnu l'« héroïcité des vertus » de Pie XII, étape décisive vers sa béatification. Il est étrange d'observer qu'à chaque avancée de cette cause la polémique est relancée. L'hostilité à Pie XII, en dehors ou au sein de l'Église catholique, procéderait-elle non pas d'une démarche historique mais de l'hostilité envers le type de papauté qu'il incarnait ? Ce serait alors un autre débat, où son comportement pendant la guerre ne serait qu'un prétexte. ●

Journaliste et écrivain, **Jean Sévillia** est l'auteur de nombreuses biographies et d'essais historiques. Le plus récent de ses ouvrages est *Historiquement incorrect*, Fayard, 360 p., 20,30 €.

© ROGER-VIOLLET, CDMYLEEMAGE, KNA-BILD/CIRIC

ARCHIVES SECRÈTES

Dans les arcanes de l'humanité

Nul n'est censé y pénétrer. Dans l'imaginaire collectif, les Archives secrètes du Vatican sont le lieu de tous les secrets. Pour la première fois, elles entrouvrent leurs portes de bronze. Révélation ! Par **Antoine Michelland**

Derrière les murailles de la Cité du Vatican, 80 kilomètres linéaires d'étagères recèlent la mémoire de la chrétienté, mais aussi d'innombrables trésors historiques appartenant à d'autres aires culturelles. Contrairement à ce que l'on croit parfois, les « Archives secrètes » sont ouvertes aux chercheurs…

LA SALLE DE LA MÉRIDIENNE, du sol au plafond, est couverte de fresques sublimes du XVIe siècle, œuvres des Flamands Mattheus et Paul Brill. Le Christ pris dans la tempête sur la mer de Galilée, le naufrage de saint Paul, les vents… Ne sommes-nous pas justement dans la tour des Vents, au cœur le plus inaccessible du Vatican ! Au sol, l'axe méridien est incisé dans la pierre. Il a été réalisé par l'astronome Ignazio Danti et a permis de convaincre le pape Grégoire XIII de l'erreur du calendrier julien qui accusait alors une dérive de dix jours, comme le montrait le soleil frappant le sol à midi par l'orifice du mur est. C'est là qu'est né le calendrier grégorien, qui régit le temps aujourd'hui encore. Là, dans cette tour des Vents qui fait partie intégrante des Archives secrètes du Vatican, dans cette salle aussi sublime que vide, qu'a séjourné la reine Christine de Suède au moment de sa conversion au catholicisme. Le décor témoigne, au même titre que les 80 kilomètres linéaires d'étagères bourrées à craquer de documents inestimables, d'événements souvent majeurs. Que ce soit sur les plans religieux, diplomatique ou artistique, les archives vaticanes résument l'histoire de l'humanité sur les huit derniers siècles. Elles touchent en effet bien au-delà de la chrétienté. Ainsi, les plus anciens documents écrits en mongol, et remontant au XIIIe siècle, ne sont-ils pas à Oulan-Bator, mais au Vatican. Dans les Archives secrètes..

© VISUAL

On y accède par la porte Sainte-Anne. Deux cents mètres encore et voilà la cour du Belvédère. Au fond, à droite, deux lourdes portes de bronze défendent l'accès aux Archives secrètes. Le terme « secrètes » désigne en réalité ce qui est personnel au saint-père, aux institutions et aux gens dont il s'entoure, pas nécessairement ce qui a un caractère mystérieux. Depuis 1881, suivant la décision de Léon XIII, les archives vaticanes sont ouvertes aux chercheurs. Autrement dit, universitaires ou membres de l'Académie pontificale ont latitude de se rendre dans la salle des Index et dans la salle des Études moyennant une autorisation en bonne et due forme, et une recherche précise à effectuer. Tout n'est pas accessible. Les règnes de Pie XII et de ses successeurs, par exemple, ne sont pas encore ouverts à la consultation.

La nouvelle salle des index, justement, située au rez-de-chaussée, est tapissée de volumes énormes. Reliés avec art par les sept restaurateurs attachés aux Archives, ils permettent d'effectuer des recherches à travers les âges et les 630 fonds que comprennent les Archives secrètes. Qu'il s'agisse de s'intéresser aux écrits de la secrétairerie d'État, le gouvernement de l'État du Vatican, aux travaux de la Rote, l'un des trois tribunaux de l'Église romain, à la secrétairerie des Brefs aux princes, correspondance avec les chefs d'État, ou aux archives privées de familles patriciennes liées à l'histoire du Saint-Siège.

Silence exigé, voici la salle des Études. Elle peut accueillir jusqu'à 75 chercheurs. À quelques mètres de là, 150 marches mènent au sommet de la tour des Vents. Vue inédite sur Rome, le château Saint-Ange, la tour de la Milice, le Panthéon. Avant, il y aura la salle Méridienne. Encore avant, première station à l'étage diplomatique, aménagé en 1660 sur ordre d'Alexandre VII, au second niveau supérieur des Archives secrètes. D'immenses armoires ouvragées, surmontées de cartouches mentionnant le nom des pays concernés, y contiennent toute la documentation diplomatique, la correspondance entre les noncia-

Inventaire

À LA PRÉVERT

Richement illustré, *Les Archives secrètes du Vatican* * présente 105 documents commentés, allant du « Liber Diurnus Romanorum Pontificum », recueil de formules de chancellerie du VIIIe siècle, au Tomos du patriarche Athénagoras, en 1965. S'y retrouvent l'enquête sur les Templiers, la déposition de Benoît XIII et Grégoire XII, à la fin du Grand Schisme d'Occident, la bulle d'Alexandre VI adressée aux souverains d'Espagne après la découverte du Nouveau Monde, les actes du procès de Galilée, la missive de Voltaire à Benoît XIV, le cérémonial du sacre de Napoléon Ier, la lettre de Pie XI à Hitler, du 30 décembre 1934… De quoi donner le vertige.

À gauche, le cardinal légat Gil de Albornoz reçoit la soumission des cités italiennes au nom du pape Innocent VI (XIVe siècle). En haut, rouleau de parchemin long de 60 mètres, où sont consignées les dépositions de 231 templiers français, en 1311. Ci-dessus, Benoît XVI dans les Archives secrètes.

tures, les légats et la secrétairerie d'État, du XVe siècle à l'époque napoléonienne.

La visite continue. Avec le dépôt souterrain, alias le « bunker », pris sur le sous-sol de la cour de la Pigne et construit dans les années 1970 pour faire face à l'afflux de documents. On est loin des trois malheureuses salles données en 1610 par Paul V pour y créer les Archives du Vatican ! Les 43 kilomètres linéaires de rayonnage, inaugurés le 18 octobre 1980 par Jean-Paul II abritent à eux seuls plus de la moitié des Archives secrètes. C'est une ville de béton semi-enterrée, sur deux étages où les immeubles seraient des accumulations de volumes, de boîtes où défilent les chiffres des ans et des siècles. Deux raretés parmi des millions : l'édit de Worms, en date du 8 mai 1521, écrit en ancien néerlandais et mettant « l'archi-hérésiarque Luther » au ban de l'Empire. Il est signé d'un Charles immense, pour Charles Quint. Ou encore le traité de paix de Tolentino entre le Saint-Siège et la République française, paraphé par Bonaparte, le 19 février 1797.

Devenu Napoléon, le général révolutionnaire va s'emparer des Archives secrètes du Vatican qui sont déménagées en 1810, à Paris, au palais Soubise. Elles ne reviendront à Rome que cinq ans plus tard. Amputées d'un quart, qui a été perdu. Heureusement, les 81 documents munis de sceaux précieux en or ont été préservés. Dont le sceau de Philippe II, apposé au bas du serment de fidélité du souverain espagnol à Paul IV, en date du 1er octobre 1555. Et les archives de la Congrégation pour la doctrine de la foi, l'ex-Inquisition, dont dépendent, entre autres, les services de renseignements du Saint-Siège ? Elles ne font pas partie des Archives secrètes. Le Saint-Office a ses propres archives, ses propres archivistes et ses propres règles. En somme, le plus secret n'est pas classé secret. Tout en demeurant inaccessible. Mais ceci est une autre histoire. ●

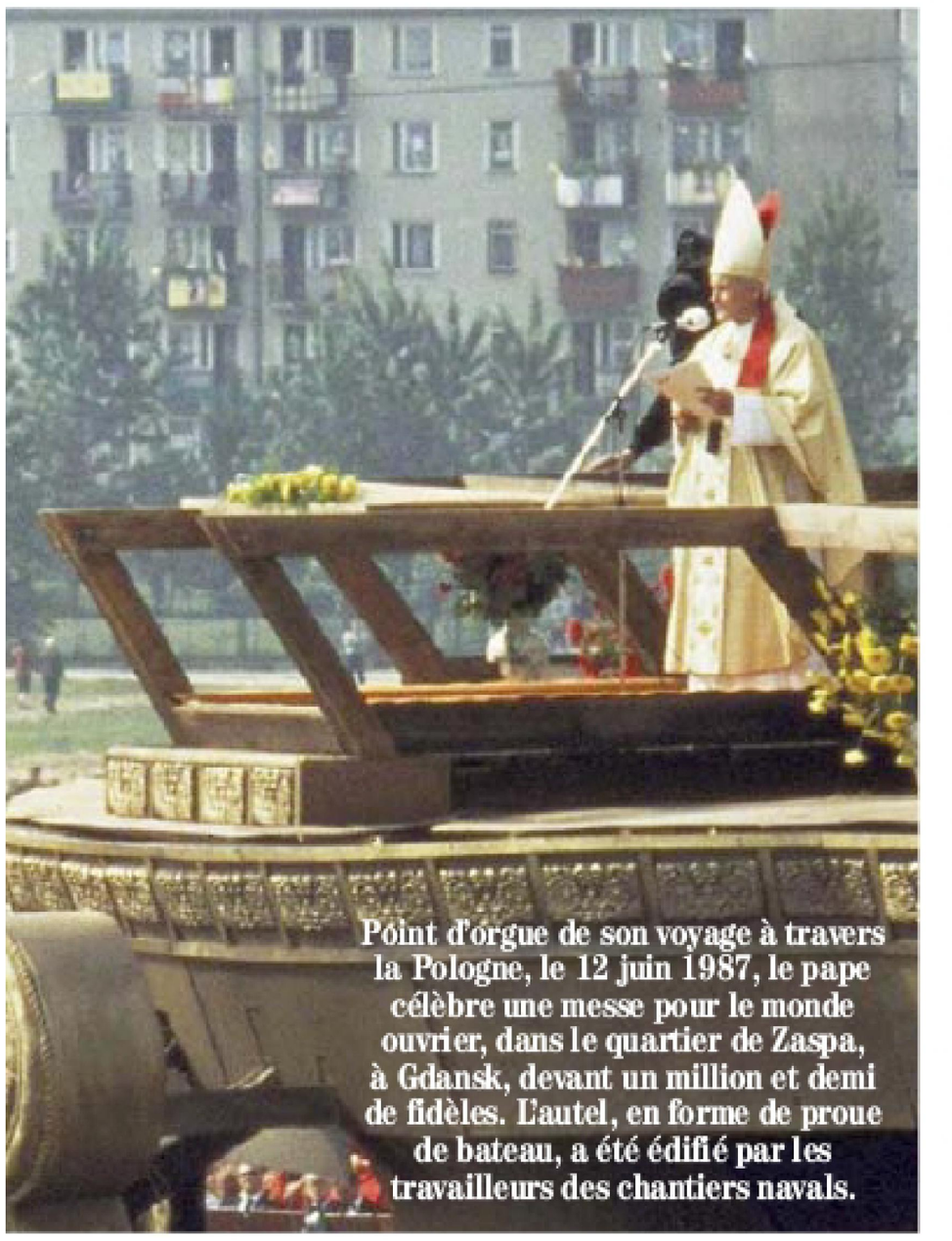
* LIRE **Les Archives secrètes du Vatican,** Éd. Paul Van den Heuvel – VdH Books, 252 p., 59,90 euros.

© OSSERVATORE ROMANO / REUTERS, INSIDE / PANORAMIC, FREGONESE/AFP, DR

JEAN-PAUL II

Le pape qui a bouleversé le monde

Durant plus d'un quart de siècle, de 1978 à 2005, Jean-Paul II a dominé la scène internationale par son charisme et son sens politique. Son action a accéléré la chute du totalitarisme soviétique. Par **Gérard Leclerc**



Point d'orgue de son voyage à travers la Pologne, le 12 juin 1987, le pape célèbre une messe pour le monde ouvrier, dans le quartier de Zaspa, à Gdansk, devant un million et demi de fidèles. L'autel, en forme de proue de bateau, a été édifié par les travailleurs des chantiers navals.

© FÉRÉ BENOÎT P. CONSEIL EDEN THAI TIME & LIFE PICTURES/GETTY

JEAN-PAUL II N'EST PAS LE SEUL RESPONSABLE

DE L'EFFONDREMENT DU COMMUNISME, MAIS UN ACTEUR ESSENTIEL…

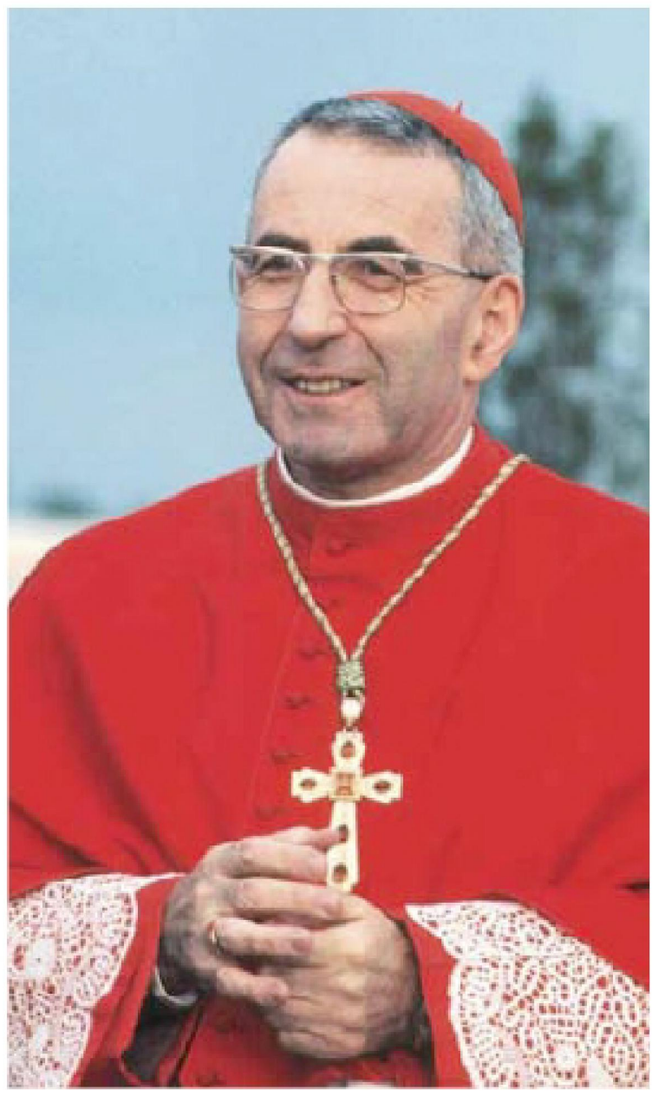
À gauche : le 22 octobre 1978, Jean-Paul II est intronisé à Saint-Pierre de Rome. Ci-dessus : à Cracovie, en 1981, le pape rencontre Lech Walesa, fondateur de Solidarnošc, et son épouse Danuta. Ci-dessous : la même année, avec des Polonais.

LE JOURNALISTE André Frossard, qui assistait place Saint-Pierre, le dimanche 22 octobre 1978, à l'intronisation de Jean-Paul II, a raconté comment il avait vécu une des plus grandes émotions de sa vie. Invité du gouvernement français, au côté du Premier ministre Raymond Barre, il se souvenait qu'autour de lui tout le monde pleurait : chefs d'État, ministres, diplomates… « J'avais le sentiment d'assister à un événement rare. La conjonction manifeste, et qui se laisse bien peu souvent prendre sur le fait, d'un dessein providentiel et d'un moment d'histoire humaine. » Rétrospectivement, il faut resituer la scène dans un contexte historique qui s'est estompé. L'Europe est alors divisée en deux par un rideau de fer qui n'est nullement symbolique. Léonid Brejnev règne toujours au Kremlin, et si le système communiste laisse paraître ses faiblesses, rien n'est moins assuré que sa disparition. Un observateur aussi rigoureux et attentif que Raymond Aron laissait alors planer l'incertitude. Il n'était pas du tout convaincu que le monde libre l'emporterait et il affirmait simplement « sa conviction en la non-fatalité d'une supériorité soviétique ». C'est dire que l'élection au siège de Rome du métropolite de Cracovie constitue sur le moment une énorme provocation, difficilement digérée par les hiérarques de Moscou. L'historien Bernard Lecomte a rapporté leur réaction d'alors : « On aurait préféré voir Soljenitsyne devenir secrétaire général de l'ONU plutôt qu'un Polonais devenir pape. »

Jean-Paul II n'est pas le seul responsable de l'écroulement du communisme, mais il en a été un acteur essentiel et indispensable. Mikhaïl Gorbatchev lui-même l'a reconnu et Lech Walesa ne se fait pas faute de l'asséner lorsqu'on l'oublie un peu trop vite. Il a fallu l'extraordinaire élan moral donné au peuple polonais pour que le système se fissure et s'effondre. À la fin des années 1970, raconte le fondateur de Solidarnošc, « l'opposition au régime communiste était très faible en Pologne : des petits groupes de personnes qui cédaient de plus en plus au découragement et à la division interne ». C'est le pape qui a changé complètement la donne. À son avènement, la population manifeste déjà sa joie à travers tout le pays, mais c'est le retour de Jean-Paul II sur sa terre natale, en juin 1979, qui va amorcer une dynamique que les dirigeants communistes seront impuissants à canaliser. Pouvaient-ils s'opposer à ce voyage, en soupçonnaient-ils seulement les effets ? Leur maladresse est manifeste à la façon dont ils essaient, dans une première étape, de masquer à la télévision l'importance des rassemblements populaires. Bientôt, l'am-

JEAN-PAUL Ier assassiné ?

« Ce matin, 29 septembre 1978, vers 5 h 30, le secrétaire privé du pape, étonné de n'avoir pas rencontré comme d'habitude le saint-père dans la chapelle de ses appartements privés, alla le chercher dans sa chambre et le trouva mort sur son lit, une lampe allumée à son côté, comme s'il avait voulu continuer à lire. Le Dr Renato Buzzonetti, appelé aussitôt, ne put que constater le décès, qui avait dû se produire la veille au soir vers 23 heures, à la suite d'un infarctus aigu du myocarde. » Telle est la version officielle du décès de Jean-Paul Ier, survenu après seulement 33 jours de règne. C'est en effet le 26 août 1978 que le conclave avait choisi le patriarche de Venise, Albino Luciani, pour succéder à Paul VI. Sa simplicité bienveillante lui vaut le surnom de « pape du sourire ». Grande première dans l'histoire de l'Église, il prend un double nom, Jean-Paul, en mémoire de ses deux prédécesseurs, et aussi en l'honneur de la basilique San Zanipolo de Venise. La mort inattendue de cet homme de 65 ans, apparemment en bonne santé, va déclencher les rumeurs, d'autant que, maladroitement, la Curie refuse l'autopsie. Le pape a-t-il été victime des réseaux mafieux qui gravitaient autour de la Banque du Vatican, des ténébreux agissements de la pseudo-loge maçonnique P2, ou encore des services secrets soviétiques ? Nul ne saurait l'affirmer… **Ph. D.**



pleur océanique des masses qui acclament « leur pape » montre que le régime est isolé et que c'est le peuple entier qui demande sa libération.

C'est la place de la Victoire à Varsovie qui inaugure l'épopée qui va se poursuivre pendant plus de dix ans. Cette place est emblématique du régime, de ses manifestations, de son imaginaire lié à la guerre remportée par les troupes soviétiques contre l'Allemagne nazie. Jean-Paul II y célèbre sa première messe devant 300 000 personnes, et il y a encore beaucoup plus de monde dans les rues adjacentes. Son message n'est pas politique, il n'est en rien belliqueux, c'est celui d'un prédicateur de l'Évangile. Mais quelle force dans ses propos assénés au cœur d'un empire qui a fait de l'athéisme son dogme fondateur : « Moi, fils de la terre polonaise, et en même temps, moi, le pape Jean-Paul II, je crie du plus profond de ce millénaire, je crie à la veille de la Pentecôte : que descende Ton Esprit ! Et qu'il renouvelle la face de cette terre ! » La foule lui répond de toute son âme et interminablement : « Nous voulons Dieu ! Nous voulons Dieu ! »

Walesa s'expliquera clairement sur la vertu de ce langage : « C'est comme si le grand mensonge d'où notre ennemi tirait sa force avait été démasqué, comme si finalement l'enchantement par lequel nous étions comme immobilisés et assommés devant le pouvoir communiste était enfin brisé. Une grande joie avait balayé dans nos cœurs l'incertitude et la peur, nous nous regardions dans les yeux les uns les autres, emplis d'une espérance toute nouvelle pour l'avenir. » Il note encore que les communistes n'en croyaient pas leurs propres yeux, persuadés qu'après des décennies de propagande et d'endoctrinement, la population avait été « désintoxiquée » de ses croyances, définitivement acquise au matérialisme dit scientifique.

Le pape n'avait en tête aucun programme politique. Il ne voulait à aucun prix d'affrontement sanglant avec le régime. Sa seule ambition était de communiquer son espérance et il escomptait qu'il en résulterait un renouvellement des esprits et des énergies. C'est en tout cas dans la suite de ce premier voyage que devait naître le syndicat Solidarnošc, dont le monde entier allait suivre l'aventure, celle de l'unique syndicat libre d'Europe de l'Est. Évidemment, le régime a tenté de se mettre en travers de ce mouvement, dont la conséquence obligée risquait fort d'être sa chute. Mais le coup d'État du général Wojciech Jaruzelski, le 13 décembre 1981, avec l'arrestation de Lech Walesa et des cadres de son syndicat, ne parviendra pas à briser la résistance des Polonais. Elle sera sans cesse soutenue, éveillée par le pape de Rome, qui demeurera dans la tempête comme la vigie inébranlable de la foi et de la liberté. À deux reprises, Jean-Paul II retournera en Pologne avant l'effondrement du système en 1989, suscitant le même enthousiasme et donnant tout son appui à Solidarnošc. Il faut l'avoir entendu, par exemple, sur l'ancien aéroport de Gdansk, devant une foule immense, en 1987, rappeler tous les idéaux du syndicat, pour comprendre que le communisme athée avait trouvé en sa personne un vainqueur aux armes de lumière. Celui qu'avait annoncé le poète Juliusz Slowacki, qui a célébré par avance le pape slave qui bouleverserait le monde.

Un observateur non catholique comme Adam Michnik a noté comment l'action du pape sur son peuple avait constitué comme un second baptême : « Tous ceux qui dans les queues quotidiennes se montraient frustrés et agressifs se sont transformés en groupes sereins et joyeux, sont devenus pleins de dignité. Les gens ont retrouvé cette dignité en eux-mêmes et, avec elle, la conscience de leur force. La milice a disparu des rues de Varsovie et un ordre exemplaire s'est instauré. La société traitée pendant tant d'années en objet a tout d'un coup retrouvé la possibilité de décider par elle-même. » Le militant, ancien trotskiste, avait parfaitement intégré le sens du message et de l'action de Jean-Paul II, et il s'insurgeait contre de fausses interprétations qui assimilaient sa vision du monde à l'intégrisme religieux : « Choisis-tu une acceptation conformiste de la violence totalitaire ou le droit – selon l'ordre divin et humain – de vivre en toute dignité et liberté ? La majorité écrasante a choisi la seconde voie. » Les historiens qui demain devront retracer cette page de l'Histoire ne pourront échapper à cette dimension spirituelle et morale d'une émancipation du totalitarisme que le pape polonais avait puisée au plus profond de sa foi. ●

Journaliste et philosophe, **Gérard Leclerc** est éditorialiste à l'hebdomadaire *France catholique* et à Radio Notre-Dame. Il est notamment l'auteur de *Jean-Paul II le résistant*, Éditions Bartillat, 250 p., 16,77 €.

© KEYSTONE/GAMMA, ANNEMIEK YELDMAN/IMPA/CORBIS, RUE DES ARCHIVES, ARCHIMO ARCHIVE IMAGE

BENOÎT XVI

Le dernier conclave

© ROSSIREUTERS, HERMANNREUTERS, FARABOLA/LEEMAGE, DR

Cela faisait plus d'un quart de siècle qu'un tel événement ne s'était pas produit. Avec Jean-Paul II, l'Église catholique a enterré l'un de ses plus grands pontifes. En élisant Joseph Ratzinger, les cardinaux vont choisir la voie de la prudence et de la continuité. Par **Louis Luce**

LE VISAGE TORDU par la douleur, la main esquissant un signe de croix, en ce mercredi 30 mars 2005, Jean-Paul II apparaît en public pour la dernière fois. Sous ses fenêtres, place Saint-Pierre, ils vont être des dizaines de milliers, Romains et pèlerins, à veiller pendant quatre jours et trois nuits, alternant chants et prières. Une agonie médiatique, aux dimensions du monde, comme l'a été le pontificat de Karol Wojtyla, le premier pape polonais de l'Histoire. À 21 h 37, le 2 avril, veille du dimanche de la Miséricorde, le vieux lutteur s'endort dans l'espérance de la résurrection. « Lucide, conscient et serein » jusqu'au matin même de sa mort, Jean-Paul II s'est éteint au Vatican, et non dans une chambre d'hôpital anonyme, voulant témoigner du sens de la souffrance magnifiée par l'amour.

Alors que les cloches de la basilique sonnent le glas dans la nuit, Mgr Leonardo Sandri, ministre de l'Intérieur du Saint-Siège, confirme à la foule la triste nouvelle. Sur les cinq continents, l'hommage est unanime. Du Cubain Fidel Castro, qui décrète un deuil national, au roi du Maroc, Mohammed VI, qui salue celui qui « a consacré toute sa vie au service des idéaux les plus nobles et des vertus les plus sublimes que les religions célestes ont en partage. »

Officiellement constaté par le cardinal camerlingue Eduardo Martínez Somalo, le décès de Jean-Paul II ouvre la période dite *Sede vacante*, la vacance du Siège apostolique. Le vendredi 8 avril, tous les grands de la terre se rassemblent place Saint-Pierre pour les obsèques du pape défunt. Juan Carlos et Sophie d'Espagne, le prince de Galles à la veille de son mariage avec Camilla, George W. Bush, Albert et Paola de Belgique, Silvia de Suède et Rania de Jordanie…

Dix jours plus tard, les 115 cardinaux électeurs s'enferment en conclave, dans la chapelle Sixtine. Il ne leur faudra que 24 heures pour désigner le 264e successeur de saint Pierre. Au quatrième tour de scrutin, le cardinal Joseph Ratzinger, doyen du Collège des cardinaux, réunit sur son nom plus de deux tiers des suffrages, distançant son challenger, l'archevêque de Buenos Aires, Jorge Mario Bergoglio.

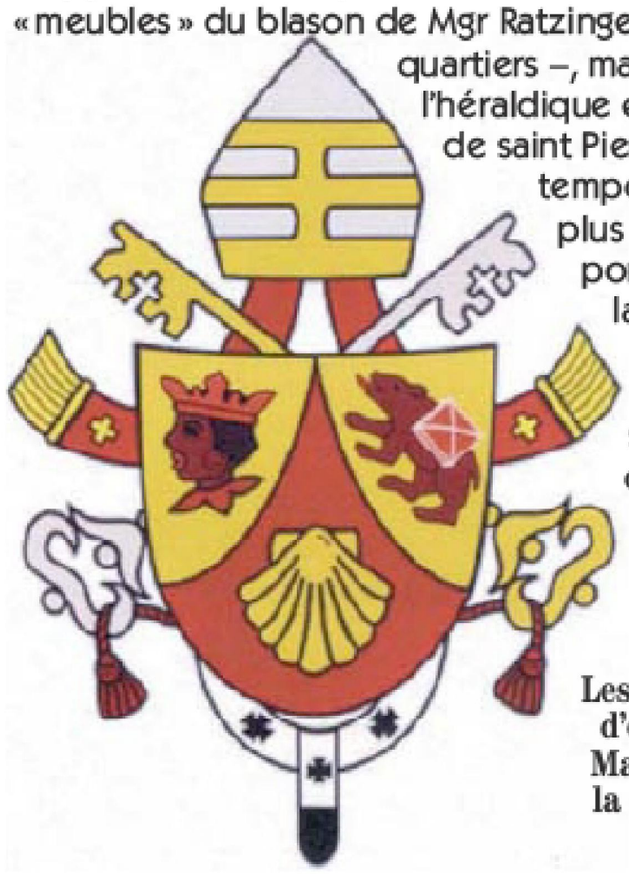
Âgé de 78 ans, le cardinal Ratzinger était, depuis 1981, l'un des principaux collaborateurs de Jean-Paul II. Préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi, cet intellectuel de haut vol, d'une orthodoxie rigoureuse, passait pour le chef de file des conservateurs. Ses origines allemandes, comme ses prises de position intransigeantes, lui avaient valu le surnom de *Panzerkardinal*. Le 19 avril, à 18 h 40, en avançant sur le balcon de Saint-Pierre, revêtu des ornements pontificaux, Joseph Ratzinger se présente comme « un simple ouvrier, humble, dans le vignoble du Seigneur. » En décidant de prendre le nom de Benoît XVI, il a voulu se référer à Benoît de Murcie, fondateur du monachisme occidental et l'un des saints patrons de l'Europe, mais aussi au pape Benoît XV, artisan de la paix au cours de la Première Guerre mondiale. Le signe que le nouveau pape entendait poursuivre le chemin tracé par son prédécesseur… ●

Théologien de renom, archevêque de Munich et Freising, puis cardinal, Joseph Ratzinger est nommé en 1981 préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi, par Jean-Paul II. Le 8 avril 2005, en tant que doyen du Collège des cardinaux, il officie aux funérailles du pape défunt (page de gauche), auquel il succédera le 19 avril.

HÉRALDIQUE vaticane

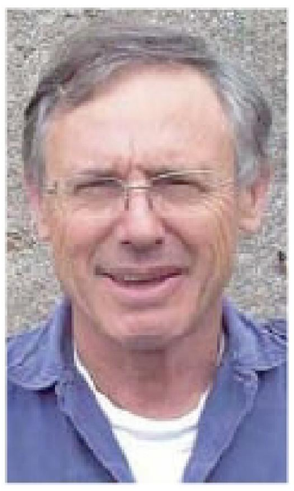
Comme tous les nouveaux évêques, Joseph Ratzinger a dû choisir des armoiries lorsqu'il a été fait archevêque de Munich et Freising en 1977. Deux « meubles » témoignent de son enracinement dans le catholicisme allemand : la tête du « Maure de Freising », un emblème traditionnel de cet évêché remontant aux origines du catholicisme germanique, et l'ours de saint Corbinien qui, selon « La légende dorée », a porté le bagage de l'évangélisateur de la Bavière. La coquille est l'emblème par excellence du pèlerinage, allégorie de la quête de Dieu. Benoît XVI y voit aussi une allusion à une métaphore de saint Augustin, son maître, sur la difficulté pour l'intelligence humaine d'appréhender le mystère divin. Les armoiries du pape Benoît XVI reprennent les « meubles » du blason de Mgr Ratzinger. Cependant l'écu n'est plus « parti » – en quatre quartiers –, mais « chapé », une disposition classique dans l'héraldique ecclésiastique. Au-dessus des traditionnelles « clés de saint Pierre », Benoît XVI innove en renonçant à la tiare trop temporelle des papes et lui préfère une mitre pontificale plus religieuse. Il réintroduit aussi le pallium des pontifes médiévaux. Cette ornement liturgique en laine d'agneau blanche aux croix rouges est un symbole ancien de la juridiction du Pape mais aussi de la collégialité avec les évêques. Dernière singularité, ces armoiries ne comportent pas de devise. Mais celle de l'archevêque de Munich était «Cooperatores Veritatis», Soutiens de la Vérité.

Pierre Mollier



Les armoiries de Benoît XVI se lisent : « De gueules, chapé d'or, à la coquille du même ; la chape dextre à la tête de Maure au naturel, à la couronne et au collier de gueules ; la chape senestre à l'ours au naturel, lampassé et chargé d'un bât de gueules croisé de sable ».

Insurgés de « l'Armée catholique et royale ». La guerre de Vendée aurait fait au total 300 000 victimes.



REYNALD SECHER

Le dernier chouan

VINGT-CINQ ANS APRÈS SON OUVRAGE DÉNONÇANT LE GÉNOCIDE VENDÉEN SOUS LA RÉVOLUTION, REYNALD SECHER POURSUIT SA QUÊTE DE VÉRITÉ HISTORIQUE AVEC SA MAISON D'ÉDITION, ET SON DERNIER LIVRE, OÙ IL DÉVELOPPE LA NOTION DE MÉMORICIDE…

Après le succès de votre *Histoire de la Bretagne*, vous poursuivez la publication de l'*Histoire de France* en bande dessinée…
Nous venons de faire paraître le troisième volume, qui décrit l'Empire romain jusqu'à sa chute et au baptême de Clovis, un homme d'exception qui façonne l'identité chrétienne de la France. L'année dernière, nous avons publié des bandes dessinés sur Henri IV et Napoléon Ier. Je suis de ces historiens qui dénoncent l'Histoire sous forme thématique. Je replace les personnages dans la chronologie et dans leur contexte. Et je raconte leur vie…

Qui est votre souverain favori ?
Celui qui me fascine par son intelligence, sa droiture, son honnêteté, son abandon et sa souffrance infinie, c'est Louis XVI. Je vois en lui un homme du XIXe siècle, un roi qui aime sa femme et ses enfants – en rupture avec les autres Bourbons. C'est un homme d'une grande modernité, comme en attestent ses nombreuses tentatives de réformes. Son échec est similaire à celui du chah d'Iran au XXe siècle. Il a voulu projeté son pays dans l'avenir, mais malheureusement il était trop tôt, et il s'est heurté aux conservateurs qui, paradoxalement, ont fait la Révolution.

Expliquez-nous votre concept de mémoricide ?
Il s'agit de l'étape ultime du génocide : le meurtre programmé de la mémoire. Tous les coupables de génocides – que ce soit contre les Vendéens, les juifs ou les Arméniens – ont mis en action une mécanique mémoricidaire. Il leur faut non seulement effacer les traces des massacres, mais se donner les moyens d'inverser les rôles des bourreaux et de leurs victimes. Aujourd'hui encore, le discours officiel en France est que les Vendéens étaient des traîtres à la patrie, des royalistes qui méritaient d'être punis. Ce que j'ai découvert, c'est que le génocide a été voulu personnellement par les membres du Comité de Salut public. Aux Archives nationales, j'ai retrouvé les documents originaux signés par Robespierre et ses amis, expliquant pourquoi il fallait éradiquer de la France « la race impure des Vendéens ». ●

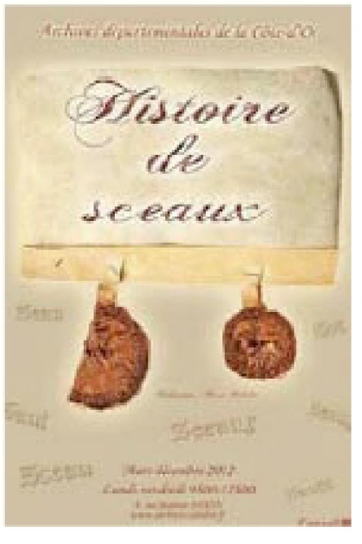
Vendée du génocide au mémoricide, Cerf, 444 p., 24 €. www.reynald-secher-editions.com

À voir…

GDANSK (Pologne) ***Bartholomäus Schachman (1559-1614), L'art du voyage.*** À la fin du XVIe siècle, Bartholomäus Schachman – surnommé l'Ulysse de Gdansk pour ses nombreux voyages – a rapporté de son pèlerinage en Palestine, un album d'une centaine d'aquarelles, aujourd'hui conservé à Doha, au Qatar. Ce document précieux est au cœur de cette exposition au musée national de Gdansk, avec des costumes, des livres et des cartes de géographie tirées des collections publiques polonaises. **Jusqu'au 15 octobre. Muzeum Narodowe, ul. Dlugi Targ 24, 80-828 Gdansk, Pologne. Tél. : 00 48 058 307 59 12.**

SAINT-DENIS (93) ***Saint-Denis à en perdre la tête.*** Imaginons… Un évêque martyr qui vous invite à rencontrer les rois de France, à remonter le temps et à traverser dix-huit siècles d'Histoire. Un rêve ? Non, une réalité tout en images et documents réunis dans la crypte de Saint-Denis. La nécropole royale convie ses visiteurs à faire plus ample connaissance avec Denis, martyr et évêque. Et aussi à libérer leur imaginaire et leurs rêves. Produite par le Centre des monuments nationaux, l'exposition existe aussi en version numérique, sur internet. **Jusqu'au 31 octobre. Basilique de Saint-Denis, 93200 Saint-Denis. Tél. : 01 48 09 83 54.** saint-denis.monuments-nationaux.fr

DIJON (Côte-d'Or) ***Histoire de sceaux.*** Depuis la plus haute antiquité, avant même l'apparition de l'écriture, le sceau a été marque de propriété, d'identité ou d'autorité, permettant d'authentifier un objet ou un acte. Une exposition qui fait mieux connaître le Moyen-Âge. Et aussi une vinitiation à la sigillographie. **Jusqu'au 21 décembre. Archives départementales, 8 rue Jeannin, 21000 Dijon. Tél. : 03 80 63 66 98.**



© IRPA, DR

EXPOSITION

Glamour en majesté

CET AUTOMNE, LE MUSÉE DU CINQUANTENAIRE, À BRUXELLES, PRÉSENTE UNE GARDE-ROBE INCOMPARABLE : LE TROUSSEAU DE MARIAGE DE LA PRINCESSE MARIE-JOSÉ DE BELGIQUE, FUTURE REINE D'ITALIE.

Le 8 janvier 1930, jour de son mariage avec Umberto de Savoie, prince de Piémont, Marie-José de Belgique reçoit un trousseau proprement royal. Et royal « italien » ! Car si les lignes de robes s'inspirent de la haute couture française – Paul Poiret, Schiaparelli ou Madeleine Vionnet –, tout a été réalisé en Italie, dans les ateliers de Ventura, à Milan, ou chez les sœurs Gori, à Turin. Pour parer sa future épouse, dont la silhouette souple et élancée correspond parfaitement aux canons de beauté en vogue à l'époque, le prince de Piémont a commandé plus de trente tenues.

Un ensemble très savamment étudié, même dans sa dualité, dont l'esthétique doit servir l'Italie de l'entre-deux-guerres, nouvelle et conquérante – la propagande n'est jamais loin –, tout en se pliant aux restrictions protocolaires d'une cour aux usages empesés. Marie-José bouscule parfois ces codes. Le jour de son mariage, notamment, elle arrache d'un geste rageur de sa robe les manches longues que l'on tente de lui imposer. Pour la traditionnelle visite au Vatican, les dames d'atour seront contraintes de « jouer des plis » du voile en dentelle de Bruges afin de dissimuler au saint-père les princières épaules.

Et elle peste contre les manteaux de cour de velours ou de brocards de soie, rebrodés de kilos de fils d'or ou d'argent, qu'on lui demande de porter sans jamais cesser de sourire. La princesse agrémente ses belles tenues d'une collection de joyaux hérités des cours d'Europe, comme la ravissante couronne de perles et de diamants présentée à l'exposition. Et elle devient une icône d'élégance, de ce goût raffiné des années trente. Malgré elle. La mode, finalement, intéresse bien moins cette intellectuelle que la musique, l'histoire, ou la politique. Mais devenue reine d'Italie, la « reine de Mai 1946 », le temps d'un passage trop bref sur le trône, elle mettra un point d'honneur à conserver les robes sur lesquelles de « petites mains » italiennes avaient tant peiné et rêvé. ● **François Billaut**

« La Princesse Marie-José. Entre Belgique et Italie, une corbeille de mariée royale »,
Musée du Cinquantenaire, B-1040 Etterbeek, Belgique, du 3 octobre 2012 au 3 mars 2013.
Tél. : 00 32 (0)2 741 72 11.
www.kmkg-mrah.be

La jeune princesse de Piémont ploie sous le poids des manteaux de cour – jamais moins de cinq kilos – ornant ses tenues de gala.

EXPOSITION

Le trésor des Tang

DEPUIS PLUS DE MILLE ANS, TOUT UN PETIT MONDE DE CÉRAMIQUE VERNISSÉE DORMAIT DANS LES SOUS-SOLS D'UN PALAIS OUBLIÉ DE XI'AN. LE TRÉSOR, RÉVÉLÉ VERS LE MILIEU DES ANNÉES 1980, À LA SUITE D'UNE CATASTROPHE NATURELLE, NOUS RAMÈNE AU RÈGNE DES TANG, UN ÂGE D'OR DE LA CHINE.

Un mobilier funéraire, des reliquaires, des statues, des bijoux d'or ou d'argent, des coffres zoomorphes, des miniatures de jade, des porcelaines, des céramiques et même quelques cristaux… Jusqu'au 21 octobre, dans la nef de l'ancienne église des Frères-Mineurs de Maaseik, dans le nord du Limbourg belge, 150 œuvres font revivre l'âge d'or de Chang'an, aujourd'hui Xi'an, dans le district de Fufeng, ancienne capitale des empereurs Tang, souverains de la Chine réunifiée, de 618 à 907, au temps des nos Mérovingiens et Carolingiens.

Sans les pluies diluviennes qui ont entraîné, au début des années 1980, l'effondrement d'un pan de mur du temple à treize degrés de Famen, le trésor serait demeuré inviolé. Les travaux de reconstruction du sanctuaire, entrepris en 1987, ont révélé l'entrée d'un palais plus ancien : la grande pagode de la Vraie Relique du Bouddha, édifiée à partir du règne de Gaozu (618-626), souverain fondateur de la dynastie Tang. Dans le dédale de couloirs et de salles dormaient depuis plus de mille ans, et dans la position exacte où un séisme les avaient figés, personnages, animaux et mobilier… L'univers en miniature de la ville impériale.

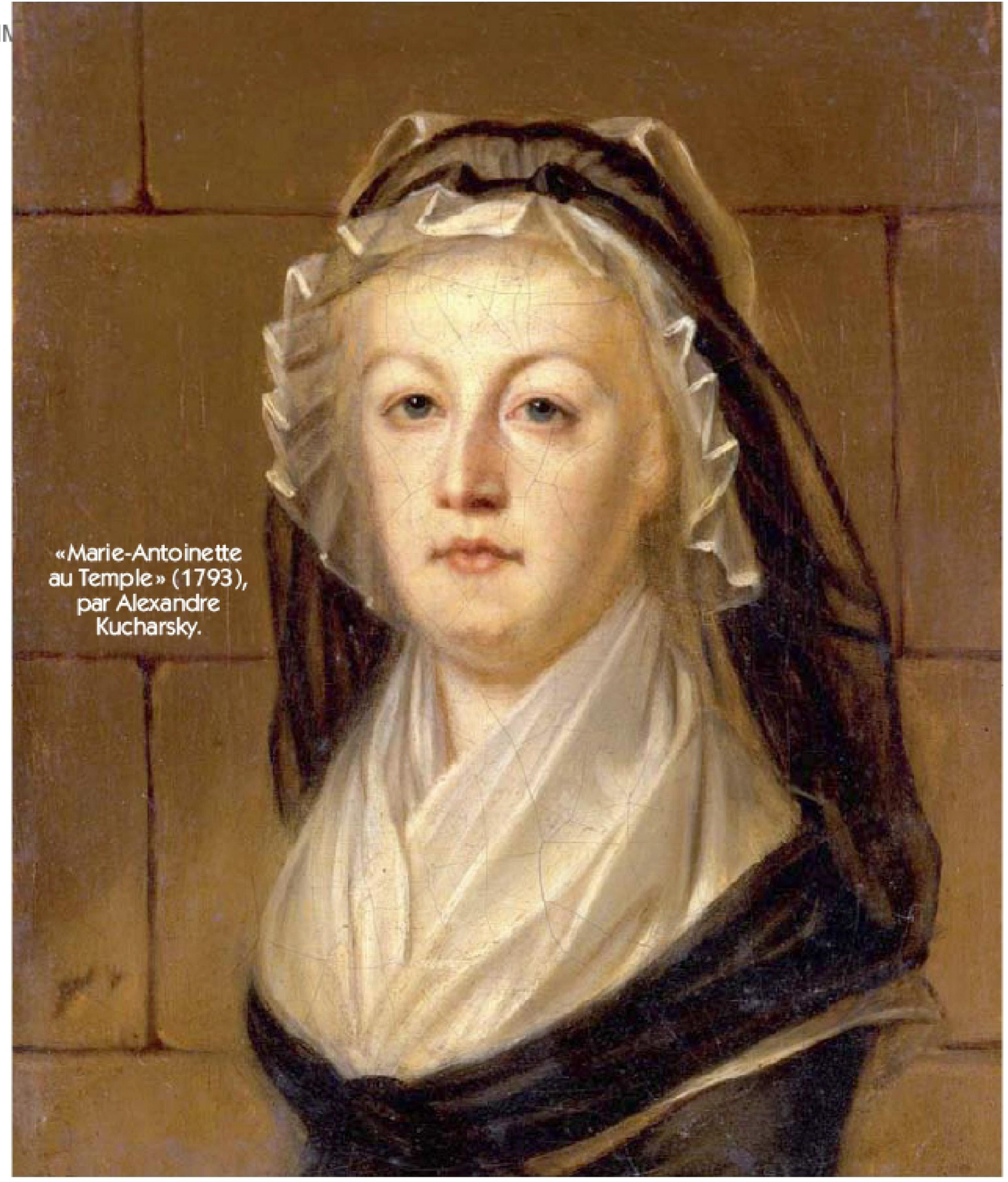
Les boîtes à offrandes en vermeil, en forme de tortue, les figurines de chameaux en céramique vernissée, tout le bestiaire rappelle la prospérité de Chang'an, à cette période au cœur de l'empire du Milieu. Les Tang viennent d'ouvrir la route de la soie. De Perse ou d'Arabie, les caravanes, déchargées de leurs ballots d'étoffes précieuses, rapportent du poivre, des épices et des voyageurs. La capitale devient un carrefour où s'échangent les marchandises et les idées. Un million de personnes cohabitent dans cette métro-

pole à l'urbanisme quadrillé, où les palais, les temples et les immeubles d'habitation s'ordonnent sur de larges artères.
La prospérité économique des Tang va connaître son apogée vers le milieu du VIIIe siècle. Et elle entraîne, pour les quelques 70 millions de sujets de l'Empire, un développement des arts, de la littérature, des loisirs et même des sports. Sur le plan religieux aussi, le pays s'enrichit de croyances nouvelles. Des dieux lointains sont « acclimatés » au panthéon chinois, comme le roi céleste « Gardien des Quatre Vents » de l'hindouisme, qui devient à Chang'an le « Gardien des temples ».
Un exode massif se produit alors, des campagnes vers les villes. Des royaumes voisins, Corée et Japon, comme des contrées turco-mongoles ou plus lointaines, affluent les étudiants. Les premiers récits occidentaux alimentent la culture Tang et les conteurs sont un spectacle coutumier dans les rues de Chang'an. Jamais la Chine impériale n'a été aussi ouverte sur le monde. Jamais elle n'a atteint ce degré de connaissance et de prospérité. L'artisanat et les arts, la culture, s'enrichissent d'influences nouvelles.
Tous les modèles traditionnels sont bousculés, même sociaux. Au point qu'une ancienne concubine de l'empereur Gaozong (649-683), Wu Zetian (624-705), mère des héritiers, exige et obtient une dignité égale à celle de son compagnon. Au côté du Fils du Ciel, la dame Wu accède au rang d'« impératrice céleste ». Gracieuse et délicate comme la petite courtisane de céramique de l'exposition, mais au caractère forgé dans le plus résistant des alliages, elle finira même par détrôner ses propres fils, Zhongzong et Ruizong, pour devenir Shengshen, la première et la seule femme « empereur de Chine ». ● **François Billaut**

VOIR **« L'Âge d'or de la Chine, trésors de la dynastie Tang »,** Jusqu'au 20 octobre. Minderbroedersstraat, B-3680 Maaseik, Belgique. Tél. :00 32 70 21 01 25. www.degoudeneeuwvanchina.be

Après des siècles de sommeil, le trésor des Tang ressurgit.
1. Le roi céleste de l'hindouisme, ramené du sous-continent indien par les caravanes de la route de la soie, est acclimaté au panthéon chinois.
2. Ancien gouverneur du Shanxi sous le règne des Sui, Gaozu prend le pouvoir et fonde la dynastie Tang, en 618.
3. Effigie d'une concubine impériale, semblable à Wu Zetian, seule femme proclamée « empereur » en 690.
4. Boîte à thé zoomorphe du service impérial, devenue boîte à offrandes.

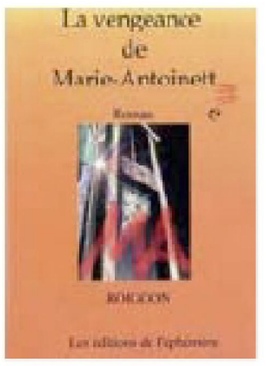
HDS IM



«Marie-Antoinette au Temple» (1793), par Alexandre Kucharsky.

UNE AUTRE HISTOIRE

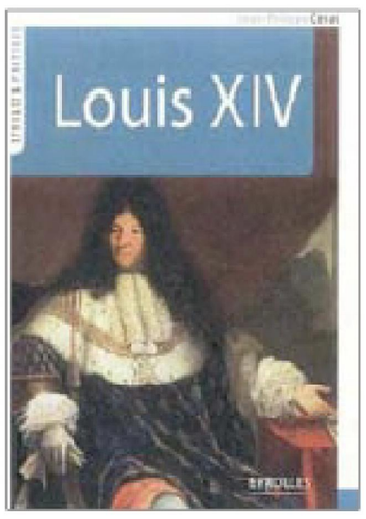
Et si, aujourd'hui, une descendance cachée de Marie-Antoinette faisait irruption sur le devant de la scène ? Disons-le tout net, l'ouvrage de Fred Roigoon, ancien pilote de chasse et commandant de bord chez Easyjet, est tout sauf un livre d'Histoire. La fantaisie la plus échevelée s'y donne libre cours. L'auteur annonce d'ailleurs la couleur en écrivant « roman » sur la couverture. Le héros, Romain Dutreil, a passé de longues années en prison pour un crime dont il est innocent. À peine libéré, le voici embarqué dans le combat ancestral que se livrent un ordre royaliste et un puissant réseau républicain dont les ramifications s'étendent au plus haut niveau de l'État. S'ensuit une course effrénée à travers la Révolution et la Terreur. Avec un ancien compagnon de captivité, Romain va traverser les siècles dans une cavale pleine de rebondissements, où il sera question de *La Marseillaise*, de la mort mystérieuse de Louis XVII, et de Marie-Antoinette…

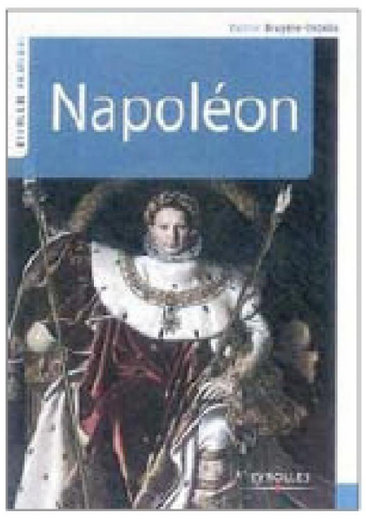


La Vengeance de Marie-Antoinette, par Fred Roigoon, Éditions de l'Éphémère, 421 p., 19 €.

ROI ET EMPEREUR

Un auteur spécialiste, une approche vivante, une synthèse complète et accessible : telle est la formule de la collection Eyrolles Pratique. Deux titres récents y sont consacrés à deux grands souverains français. Des années d'apprentissage au crépuscule du règne, l'ouvrage de Jean-Philippe Cénat retrace la carrière du Roi-Soleil, architecte du Grand Siècle et de la France moderne. Se dévoile tour à tour le monarque guerrier, stratège, amoureux, lettré… Alors qu'émerge une France puissante et rayonnante, au zénith de sa magnificence. Quant au *Napoléon* de Walter Bruyère-Ostells, il résume en chapitres brefs et informatifs, la trajectoire météoritique du « Petit Caporal », héritier de la Révolution et monarque absolu.

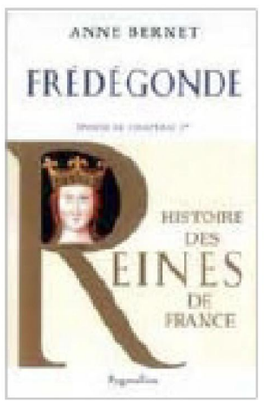




Louis XIV, par Jean-Philippe Cénat, 167 p. **Napoléon,** par Walter Bruyère-Ostells, Eyrolles, 184 p.; chaque volume, 10 €.

UNE SOUVERAINE DE FER

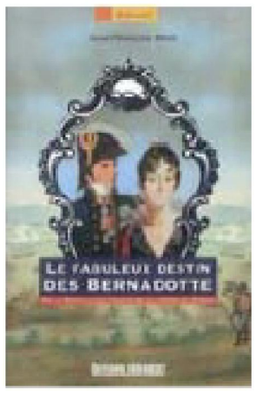
Les temps mérovingiens sont parmi les plus obscurs de l'histoire de France. Paysanne gauloise de basse extraction, belle, intelligente et déterminée, Frédégonde parvient à séduire un petit-fils de Clovis, le prince franc Chilpéric. En 561, celui-ci devient roi de Neustrie. Six ans plus tard, Frédégonde fait étrangler l'épouse légitime de Chilpéric et devient reine. Dès lors, elle ne cessera de mener une lutte implacable pour survivre et conserver, après le meurtre de son mari, le royaume son fils, Clotaire II. Face à elle, sa belle-sœur Brunehaut d'Austrasie, qu'elle poursuit d'une haine implacable. Reprenant toutes les sources disponibles, Anne Bernet redessine ce personnage méconnu.



Frédégonde, par Anne Bernet, Pygmalion, 369 p., 23,90 €.

DEUX VIES HORS DU COMMUN

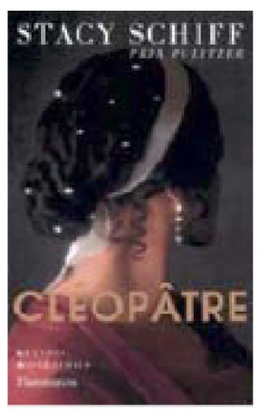
Journaliste et écrivain, Jean-François Bège a mené une enquête à Pau, Marseille, Paris et Stockholm afin de suivre le parcours extraordinaire d'un sous-officier béarnais devenu maréchal puis roi de Suède, et d'une jolie bourgeoise provençale, ex-fiancée de Bonaparte. Mariés en 1798, Jean-Baptiste Bernadotte et Désirée Clary auront une descendance qui règne encore et cousine avec les familles royales d'Europe.



Le Fabuleux Destin des Bernadotte, par Jean-François Bège, Éditions Sud Ouest, 222 p., 19,50 €.

LA FEMME LA PLUS ILLUSTRE DE TOUS LES TEMPS

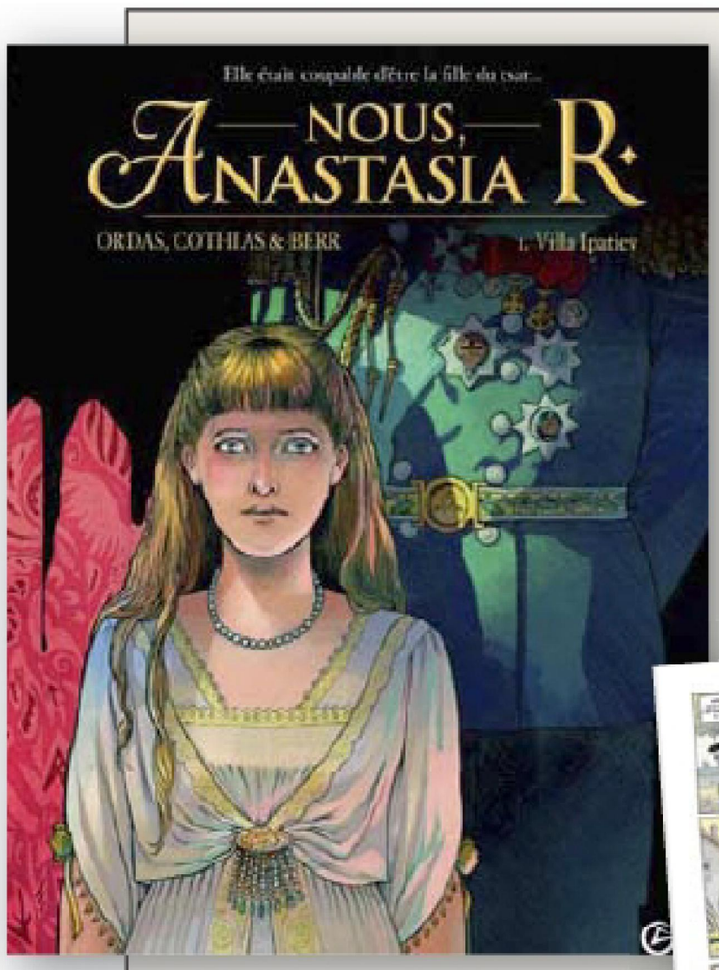
Que peut-on dire de neuf sur Cléopâtre ? L'Américaine Stacy Schiff, qui a remporté le Pulitzer en 2000 pour sa biographie de Vera Nabokov, a relevé le défi. Sa *Cléopâtre*, encensée par la critique, est déjà un best-seller outre-Atlantique. La traduction française devrait rencontrer également un immense succès. En moins de quarante ans, la reine d'Égypte, habile à l'intrigue et négociatrice de génie, saura remodeler les contours du monde antique. Une épopée lumineuse.



Cléopâtre, par Stacy Schiff, Flammarion, 403 p., 26 €.

© MUSÉE CARNAVALET / ROGER-VIOLLET, ARTOTHEK / LA COLLECTION

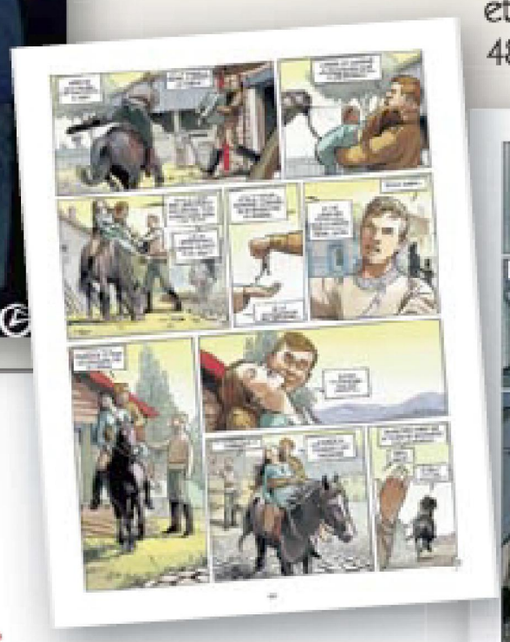
Lire & sortir POINT DE VUE



LA LÉGENDE DES ROMANOV

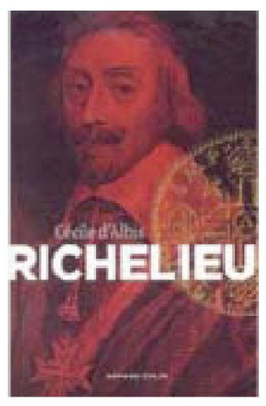
Dans la cave de la maison Ipatiev, à Ekaterinbourg, au cours de la nuit du 16 au 17 juillet 1918, Anastasia, la plus jeune fille du tsar Nicolas II, aurait échappé au massacre tant controversé de la famille Romanov. À travers cette bande dessinée, les scénaristes Patrice Ordas et Patrick Cothias suivent la rumeur selon laquelle Anastasia aurait été sauvée par l'amour de Félix Volodine, un bolchevique repenti. Même si cette hypothèse a été écartée par les historiens, le talent de la dessinatrice Nathalie Berr redonne vie à des scènes troublantes de vérité. À suivre… **I. Kh.**

Nous, Anastasia R., par Patrice Ordas, Patrick Cothias et Nathalie Berr, Grand Angle, 48 p., 13,90 €

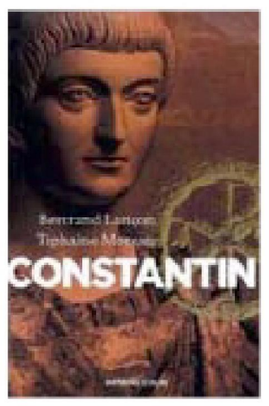


EMPEREUR ET CARDINAL

Sous la direction de Vincent Duclert, la collection de biographies Armand Colin a l'ambition de couvrir toutes les époques, sous la plume d'historiens faisant autorité. Deux volumes viennent de paraître : *Constantin* et *Richelieu.* Premier empereur chrétien, Constantin a marqué l'Histoire en grand réformateur. Entre les guerres danubiennes et le refoulement des Goths, sous le signe de l'unité, il permet aux esclaves d'être affranchis et met fin à la persécution des chrétiens. Il donne son nom à la nouvelle capitale de l'Empire, phare de l'Orient, Constantinople.



Principal ministre de Louis XIII, Richelieu a traversé une période de crise et de guerre qui a bouleversé l'Europe. Intransigeant, il a su rénover d'une main de fer la politique et la diplomatie française, provoquant « l'essor d'un nouvel équilibre européen ». Cécile d'Albis décrypte magnifiquement la légende d'un des prélats les plus controversés de l'histoire de France. **X. de Ch.**



Constantin, par Bertrand Lançon et Tiphaine Moreau.
Richelieu, par Cécile d'Albis, Armand Colin, chaque volume de 256 p., 19,80 €.

À voir…

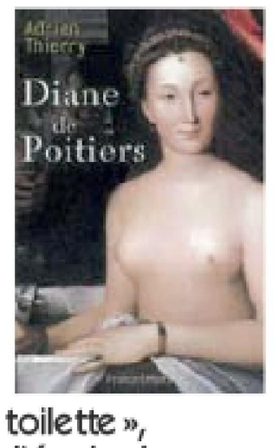
LONDRES (Grande-Bretagne)
Élisabeth II en timbres-poste.
Dans le cadre du jubilé de diamant de la reine Élisabeth II, le Musée postal britannique présente les deux séries philatéliques émises pour la circonstance. On peut y découvrir le processus de fabrication des vignettes, mais aussi une rétrospective des portraits d'Élisabeth depuis sa naissance en 1926, sur les timbres-poste, mais également sur les pièces de monnaie et les billets, un documentaire sur les activités quotidiennes de la reine, ainsi qu'un hommage aux maîtres graveurs. Jusqu'au 31 décembre, The British Postal Museum, Freeling House, Phoenix Place, WC1X 0DL Londres, GB. Tél. : 00 44 (0)20 7239 2570.

MELBOURNE (Australie) ***Napoléon, de la Révolution à l'Empire.*** Grâce au prêt de 300 objets par la Fondation Napoléon, et à plusieurs musées français, l'Australie vit jusqu'à l'automne à l'heure impériale. Pour ceux qui se rendront aux antipodes, une exposition unique à ne manquer sous aucun prétexte ! Jusqu'au 7 octobre, National Gallery of Victoria, 180 St Kilda Road, Melbourne Victoria 3000, Australie. Tél. : 00 61 (03) 8620 2222. www.ngv.vic.gov.au

« Dame à sa toilette », peinture de l'école de Fontainebleau, v. 1590.

ENSORCELANTE

Ancien ambassadeur de France, Adrien Thierry avait écrit cette Diane de Poitiers au milieu du XXe siècle. Publié en 1955, ce livre était depuis longtemps introuvable. Grâce à cette nouvelle édition illustrée, on retrouve la passion qui unit Henri II à Diane, l'importance de cette femme dans les choix politiques du roi et son implication dans la vie culturelle. **I. Kh.**



Diane de Poitiers, par Adrien Thierry, France Empire, 192 p., 21 €.

De gauche à droite : Cyrille Schott, Philippe Delorme, Monseigneur et Madame le duc et la duchesse de Vendôme, Skender Zogu, Marianne Niermans et Jean des Cars. Page de droite, deuxième photo en haut : Jean des Cars et la princesse Philoména de France félicitent le chef Jean-Sébastien Pouch.

« 1868 » RESTAURANT

À l'ombre de Cyrano

RÉCEMMENT INAUGURÉ, LE « 1868 » EST LE RESTAURANT DE L'HÔTEL EDMOND, L'ANCIENNE RÉSIDENCE PARISIENNE D'EDMOND ROSTAND, DANS LE XVII^e^. UN DÉJEUNER PLACÉ SOUS LE SIGNE DU PANACHE !

Jean des Cars, venu en voisin, raconte que son père, le romancier Guy des Cars, tenait de son propre grand-père le souvenir d'Edmond Rostand ramené en triomphe à dos d'homme après la première de *Cyrano de Bergerac*, depuis le théâtre de la Porte Saint-Martin jusqu'à son hôtel particulier du quartier Malesherbes, en 1897. « Une de ces nuits qui ont fait Paris ! » Depuis un siècle, le XVII^e^ arrondissement n'a rien perdu de son charme aristocratique, et l'hôtel Edmond, avenue de Villiers, y apparaît comme un îlot de calme et de raffinement. Le chef du restaurant « 1868 », **Jean-Sébastien Pouch** est bien décidé à séduire ses illustres convives en déployant une palette de saveurs : terrine de foie gras au compressé de myrtilles, langoustines et son chutney, filet de bœuf poêlé, fraises fraîches… **Monseigneur le duc de Vendôme** qui, au sein de son association Gens de France, entend promouvoir les valeurs fondatrices de notre pays, ne peut qu'approuver une telle ode à la gastronomie ! Son épouse, la **princesse Philoména** se réjouit de leur installation récente dans le domaine royal de Dreux. Le prince Gaston, deux ans et demi, et sa petite sœur Antoinette y profitent des bienfaits de la vie au grand air. Le jeune prince vient de recevoir en cadeau une poule baptisée Jubilé, en l'honneur des 60 ans de règne d'Élisabeth II ! Sa Très Gracieuse Majesté sera d'ailleurs l'un des sujets de la *Saga des reines*, que **Jean des Cars** publiera à la rentrée chez Perrin, avec Catherine de Médicis, Christine de Suède ou encore Astrid de Belgique, dont l'auteur a obtenu l'autorisation du roi Albert II de consulter les archives personnelles. Revenant au registre agreste, **Marianne Niermans** vient de faire paraître aux éditions Verlhac un somptueux album, avec le photographe Yann Monel, consacré aux jardins du château de La Ballue, un manoir breton Louis XIII, revisités par l'Italie baroque, Le Corbusier et Niki de Saint Phalle. **Cyrille**

Lire & sortir POINT DE VUE

LES DÉJEUNERS DE L'HISTOIRE
En ce trimestre estival, «**Point de Vue Histoire**» avait donné rendez-vous à ses invités dans le cadre très contemporain du «1868», le restaurant de l'hôtel Edmond, dans le XVII[e] arrondissement de Paris. Comme d'habitude, princes et écrivains ont conjugué joie des papilles et plaisirs de la conversation…

Schott, jadis conseiller du président Mitterrand, évoque avec le **prince Jean** et **Philippe Delorme** la mémoire du feu comte de Paris dont il a fait la connaissance lors du Millénaire capétien, en 1987. Il a réuni ses souvenirs dans un ouvrage intitulé *La Rose et le Lys*, chez Plon. Mais l'ancien préfet conserve beaucoup d'autres souvenirs de ses relations ultérieures avec le défunt chef de la maison de France. Pourquoi pas un second tome? **Skender Zogu**, neveu du roi Zog I[er] d'Albanie, songe également à écrire ses mémoires: son enfance à la cour de Tirana, le temps de l'exil, en Turquie, en Égypte puis en France. Depuis une dizaine d'années, l'ancienne famille royale peut de nouveau séjourner dans son pays. L'actuel prétendant, le prince Léka II, assume même un poste de conseiller auprès du ministre de l'Intérieur. « Il doit se marier courant 2013 avec sa fiancée, Elia Zaharia », confie **Skender Zogu** entre les fraises et le café… ●

À voir…

LES BAUX-DE-PROVENCE (Bouches-du-Rhône) ***D'un Rocher à l'autre.*** Les 5 et 6 juin 1982, le village des Baux recevait la princesse Grace et son fils le prince Albert, marquis des Baux, qui se voyait remettre solennellement les clés de la cité. C'est en effet en 1641 que Louis XIII a érigé la baronnie des Baux en marquisat, au profit d'Hercule Grimaldi. Afin de fêter le trentième anniversaire de cette visite, la commune des Baux-de-Provence expose des photos de cet événement historique en divers lieux du village, en rappelant les liens historiques unissant les Baux à Monaco. **Jusqu'au 15 novembre. Office du tourisme, maison du Roy, 13520 Les Baux-de-Provence. Tél. : 04 90 54 34 39. www.lesbauxdeprovence.com**

LONDRES (Angleterre) ***Le prince perdu : vie et mort de Henry Stuart.*** S'il n'était pas mort le 6 novembre 1612, emporté par la typhoïde à 18 ans, il aurait régné sous le nom d'Henri IX. Fils aîné du roi Jacques I[er] d'Angleterre et d'Anne de Danemark, Henri Frédéric Stuart, prince de Galles, duc de Rothesay et de Cornouailles, prince oublié, est connu cependant par de somptueux portraits. **À partir du 18 octobre. National Portrait Gallery, St Martin's Place, WC2H 0HE, Londres. Tél. : 00 44 (0)20 7306 0055.www. npg.org.uk**

PARIS (75008) ***Canaletto-Guardi, les deux maîtres de Venise.*** Au XVIII[e] siècle, la Cité des doges devient le sujet de prédilection des peintres «védutistes». Les vues de Venise, très aimées du public, se répandent alors à travers l'Europe. Pour la première fois en France et grâce à des prêts exceptionnels, le musée Jacquemart-André consacre une exposition à la «veduta», dont Canaletto et Guardi sont les artistes les plus connus et les plus brillants. **Du 14 septembre 2012 au 14 janvier 2013. Musée Jacquemart-André, 158 bd Haussmann, 75008 Paris. Tél. : 01 45 62 11 59.**

© THE ROYAL COLLECTION / HER MAJESTY QUEEN ELIZABETH II, LUC CASTEL (4), COULOT/LA PROVENCE/MAXPPP

Lire & sortir POINT DE VUE

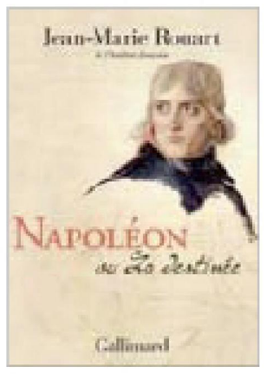
LE CULTE DE LA MUSIQUE

Fondée par Saint Louis en 1228, la sublime abbaye de Royaumont, dans le Val-d'Oise, abrite une fondation destinée à soutenir musiciens et danseurs. Chaque année, la saison musicale présente au public, durant près de neuf week-ends, une série de concerts exigeants et remarquables. De l'atelier pour enfants organisé autour du salon de Marie-Antoinette au programme consacré à Vivaldi et aux jeunes filles de l'Ospedale della Pietà, en passant par les musiques sacrées au temps de Luther, l'éventail des styles est immense et passionnant. À découvrir d'urgence! **P. S.**

Saison musicale de Royaumont, 95270 Asnières-sur-Oise, jusqu'au 14 octobre. Tél. : 01 34 68 05 50. www.royaumont.com

LES OMBRES D'UNE LÉGENDE

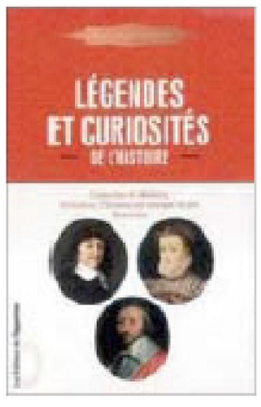
À trois reprises au moins, Napoléon a voulu mettre fin à ses jours. À 25 ans en se jetant sous les roues d'une voiture, puis à la suite d'une infidélité de Joséphine, enfin par le poison lors de sa première abdication à Fontainebleau. L'Empereur a fait l'objet de milliers de biographies, mais ses échecs, ses côtés obscurs ont souvent été relégués au second plan, au profit de ses hauts faits. L'académicien Jean-Marie Rouart propose de les mettre en lumière à travers la narration de ces trois tentatives de suicide. Il évoque également son attachement pour le personnage de Napoléon et l'émotion profonde qu'il ressent devant le tombeau des Invalides. **I. Kh.**



Napoléon ou La Destinée, par Jean-Marie Rouart, Gallimard, 347 p., 21,90 €.

LES DESSOUS DU PASSÉ

Pour le plus grand plaisir des amateurs, les Éditions de l'Opportun poursuivent la réédition des travaux du docteur Augustin Cabanès, mort en 1928, pionnier des recherches médico-historiques. Après *Les Grands Névrosés* et *Les Morts mystérieuses*, ce 3e volume, s'appuyant sur des documents d'époque, nous transporte à la cour de Catherine de Médicis, puis au temps de Richelieu, ou encore dans le sillage de Christine de Suède. Il entraîne le lecteur dans les coulisses d'affaires mythiques, comme celles du Masque de fer, des origines controversées de Louis-Philippe d'Orléans, ou encore de la disparition de l'Aiglon.

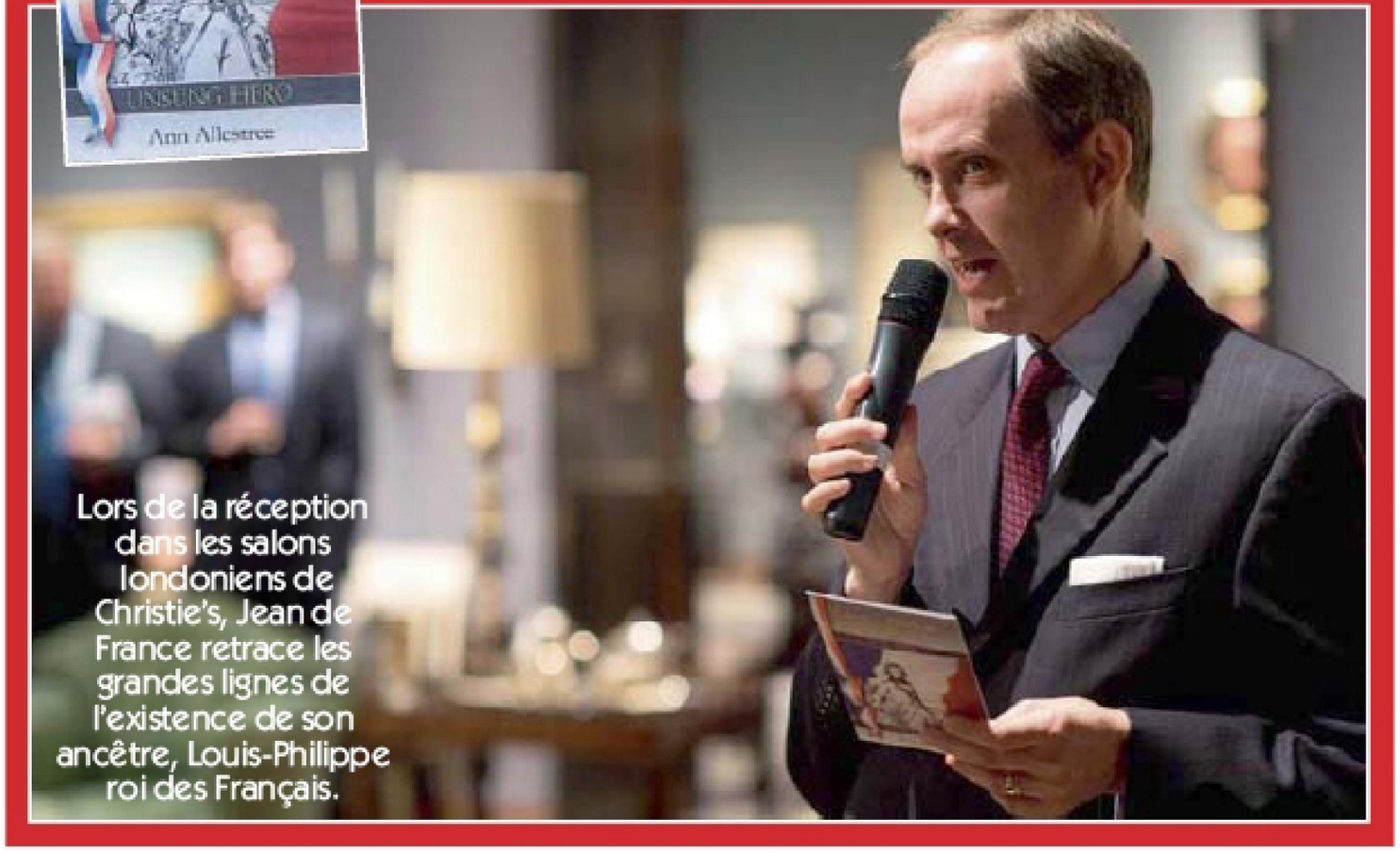


Légendes et Curiosités de l'Histoire, par le Dr Cabanès, L'Opportun, 587 p., 22,90 €.

UN PRINCE MÉCONNU

Mardi 10 juillet, le duc de Vendôme était l'invité de Christie's, à Londres, pour le lancement du livre d'Ann Allestree, « Louis Philippe d'Orléans, Unsung Hero » – Un héros méconnu. Après une présentation par l'auteure, le prince Jean de France a prononcé quelques mots sur son aïeul. Il a d'abord rappelé que l'Angleterre avait toujours été une terre d'accueil pour ses ancêtres en exil. Il a ensuite évoqué la vie de Louis-Philippe et son amitié pour la reine Victoria, à l'aube de ce que l'on appellera l'Entente cordiale. Il ne reste qu'un vœu à formuler. C'est que cette biographie du dernier Bourbon régnant, écrite avec autant de talent que de rigueur, soit bientôt traduite en français.

Louis Philippe d'Orléans, 1773-1850, Unsung Hero, par Ann Allestree, Book Guild Ltd, 272 p., 17,99 £. (env. 22,70 €).



Lors de la réception dans les salons londoniens de Christie's, Jean de France retrace les grandes lignes de l'existence de son ancêtre, Louis-Philippe roi des Français.

© HUSSEIN SAMIR/SIPA, DR

LONG COURS

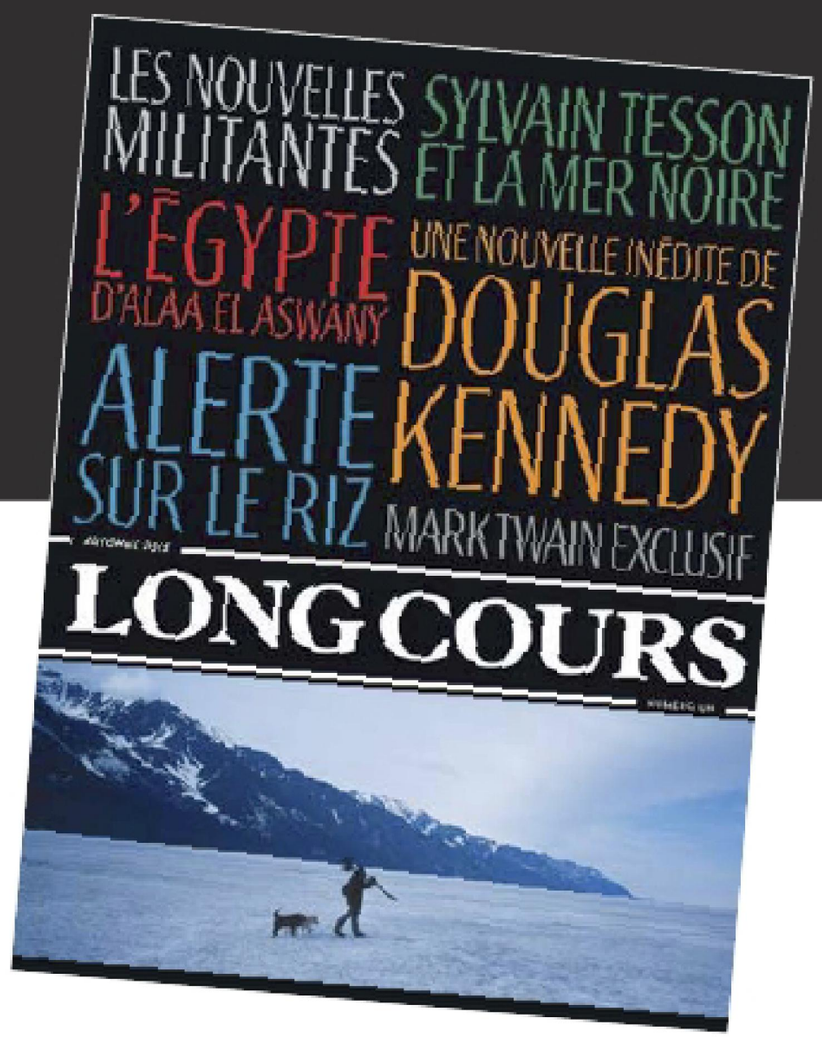
REVUE TRIMESTRIELLE 196 PAGES

EMBARQUEZ

POUR UN VOYAGE AU LONG COURS

D'hier à aujourd'hui, l'insatiable curiosité et l'esprit d'aventure ouvrent les espaces et explorent de nouveaux territoires. *Long Cours* donne la parole à ceux qui, écrivains, photographes, reporters, arpentent la planète à la recherche d'horizons inédits. Elle ouvre ses pages à ceux qui, chercheurs ou penseurs, réinventent le monde. Loin de la frénésie ambiante, ils prennent le temps de raconter.

Pour en savoir plus : www.revue-longcours.fr
Pour commander la revue : www.coteperso.com



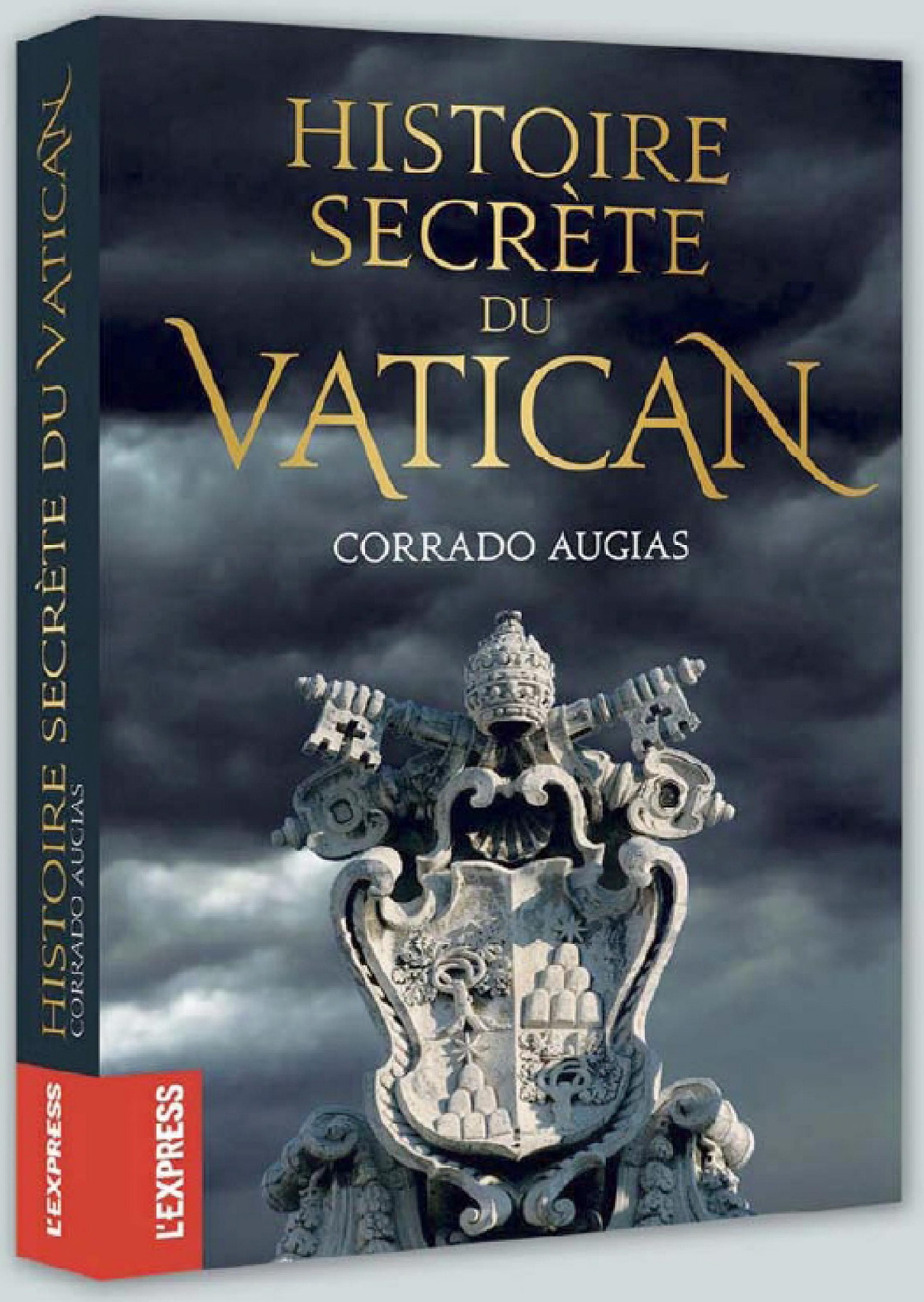
AG14274

LE 16 AOÛT EN LIBRAIRIE

15 EUROS

250 000 exemplaires vendus en Italie

LE VATICAN N'AVAIT PAS ENCORE LIVRÉ TOUS SES SECRETS...

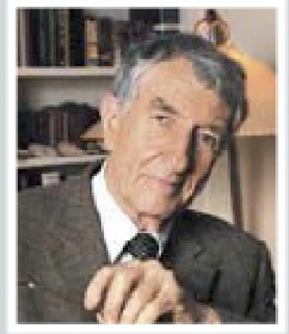


De l'Antiquité à Benoît XVI, découvrez le Vatican, comme vous ne l'avez jamais vu : l'architecture, l'histoire, la politique... mais aussi les coulisses de l'Opus Dei, les meurtres jamais élucidés dans l'affaire des gardes suisses, le scandale de la banque vaticane.

Un livre indispensable pour comprendre le Vatican et ses contradictions.

« Corrado Augias est le Sherlock Holmes de la Rome papale. »

Gazzetta del Sud



DR

DISPONIBLE EN LIBRAIRIE OU DIRECTEMENT EN LIGNE SUR www.lexpress.fr/librairie/vatican

22,50 €

éditions EXPRESS ROULARTA GROUPE EXPRESS-ROULARTA, SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 47 150 040 € - 29, RUE DE CHÂTEAUDUN - 75009 PARIS - RCS 552 018 681 PARIS

AG14269